

# MERCVRE DE FRANCE

- |                          |  |
|--------------------------|--|
| <b>JULES SUPERVIELLE</b> | • Dans le silence du matin                       |
| <b>L. C. BREUNIG</b>     | • Max Jacob et Picasso                           |
| <b>TAKAKUNI MINAMOTO</b> | • Cinq contes japonais du XI <sup>e</sup> siècle |
| <b>ANDRÉ BERRY</b>       | • Epigrammes                                     |
| <b>G. PIROUÉ</b>         | • Atalante                                       |
| <b>R. BARROUX</b>        | • Saint-Simon                                    |

MERCVRIALE

DUSSANE  
JEAN QUEVAL  
ACHILLE OUY  
RENÉ DUMESNIL  
ROBERT LAULAN  
JACQUES VALLETTE



ANDRÉ MIRAMBEL

N. VEDRÈS  
ANTOINE BON  
JACQUES LEYRON  
J.-F. ANGELLOZ  
GEORGES CONTENAU  
PHILIPPE CHABANEIX

# LE MERCURE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6<sup>e</sup>)

Tél. ODÉon 2-13 — R. C. Seine 80-493 — Chèques postaux 259-31 Paris

REVUE MENSUELLE

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

## *Comptes rendus*

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels.

## *Exemplaires rognés*

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

## *Changements d'adresse*

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

## *Correspondants du « Mercure » à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22, rue du Persil, Bruxelles (un an : 370 francs belges, 6 mois : 190 francs belges, le numéro : 34 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni 3<sup>o</sup> andar, Rio de Janeiro.

En Grèce, à la Librairie Kauffman, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

Aux Pays-Bas : (représentation exclusive), Éditions Françaises d'Amsterdam Herengracht 477, Amsterdam.

En Suisse (représentation exclusive), Agence de vente des Éditions Françaises d'Amsterdam, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne (un an : 33 francs suisses, 6 mois : 17 francs suisses, le n<sup>o</sup> : 2,75 francs suisses).

JULES SUPERVIELLE

## Dans le silence du matin

### UN ARBRE

Un arbre est une bête  
Sans aucune espérance  
Il n'a que son silence  
Même au sein des tempêtes  
Son regard est diffus  
Et ne se centre pas.  
Immobiles, ses pas,  
Qui cherchent une issue.  
L'arbre ignore les dents,  
Les pieds en mouvement.  
Ses racines l'isolent  
De toutes les paroles.  
Il ne sait des distances  
Que celles qui reflètent  
Le lac où il s'entête  
A doubler sa présence,  
Comme s'il en tirait  
Espoir de délivrance



QUI PARLE?

L'univers fait un faible bruit  
Est-ce bien lui à mon oreille.  
Pourquoi si faible si c'est lui  
Alors qu'il n'a pas son pareil  
Pour être lui, même la nuit?  
Que deviendra ce faible bruit  
A ses seules forces réduit  
Sans une oreille qui le pense  
Sans une main qui le conduise  
Où le bruit est encore bruit,  
Où le silence à son silence  
Très secrètement se fiance.

UN BEAU JOUR...

Un beau jour tout sera prodige  
Comme la rose sur sa tige,  
Un mot simple comme *aujourd'hui*  
En tout sens on le tournera  
Il s'en ira de main en main  
Sous nos yeux deviendra *demain*.  
Et le temps si méticuleux  
Fondra peu à peu sous nos yeux,  
Abandonnera ses arêtes  
Pour l'âme seule et enfin prête  
Imposant silence au squelette.  
Le plus modeste des sourires  
Laira, de Chine en Cachemire,  
Et traversera tout l'Iran



Sans rien perdre de son élan.  
 L'humble marchand de pacotille  
 Tirera une jeune fille  
 Très pure de son grand panier  
 Pour ceux qui se sont approchés.  
 On les reconnaît entre mille  
 Leurs yeux restant émerveillés.

### L'OREILLE

Cette oreille que je sais mienne  
 Vient de Rome ou bien de l'Hellade  
 Où, quand un bruit entrait en rade,  
 C'était par une oreille même?  
 Cette oreille prête à l'accueil  
 Et qui vous attend dès le seuil  
 Conduit chaque bruit par volutes  
 A la tempête, au chant de flûte  
 Et même à l'oreille divine  
 Bien plus lointaine que la Chine.  
 Oreille de plus en plus mienne,  
 Plus d'un te connut avant moi  
 Avec ton profond quant à soi.  
 Socrate en eut une pareille  
 Et Diogène et Ravailac,  
 Louis quatorze ou Henri quatre,  
 Ils l'utilisaient pour la veille  
 Et même dans le sommeil.  
 C'est l'oreille du père Adam  
 Se retournant soudain pour voir  
 Ce que voulait ce premier bruit  
 Qu'il entendait derrière lui.

DANS LE SILENCE

Dans le silence du matin  
 Où le silence? où le matin?  
 Dans l'ombre de ces jours fleuris  
 A quelles fleurs suis-je réduit?  
 Dans l'ombre qui s'avance et roule  
 Je me cherche au fond de la foule.  
 Sous la peau de mes jours sans fin  
 Voilà l'estomac, les reins,  
 Voilà le foie, le cœur qui bougent  
 Et mon corps qui leur sert de bouge.  
 O vie en forme de montagne,  
 Montagne en forme d'animal  
 Tu te répands et tu nous gagnes  
 D'un mouvement lent mais égal.  
 La nature nous emprisonne  
 Et soudain, où nous nous trouvions  
 Quand on appelle notre nom  
 Il ne reste plus qu'un frisson  
 D'oiseau, de lézard, de poisson  
 A la recherche d'un pauvre homme.



L. C. BREUNIG

## Max Jacob et Picasso

Tous les poètes amis de Picasso ont écrit sur lui — Apollinaire, Reverdy, Cocteau, Breton, Eluard, et bien d'autres encore. Chacun a fait imprimer son ode, son hommage, son portrait poétique ou sa « poésie critique » sur le peintre espagnol. Seul Max Jacob garda toujours le silence devant le public. A part quelques petits souvenirs contés dans les *Cahiers d'art* il préférait se taire, paraît-il. On s'en étonne d'autant plus qu'on se rappelle que Max Jacob débuta dans la vie comme critique d'art et qu'il fut l'ami le plus ancien de Picasso. Il est vrai que l'on trouve des allusions discrètes éparpillées dans son œuvre, mais elles sont pour la plupart masquées, comme ce paragraphe de *La Défense de Tartuffe* :

*Mon parrain m'a fait cadeau d'une imitation de Jésus-Christ avec une dédicace. Cher P..., ce nouveau titre à mon affection pour toi ne l'augmente pas. Tu es bien ce que j'aime le plus au monde après Dieu et les Saints, qui te regardent déjà comme un des leurs. On ignore ta bonté et tes vertus par le monde, mais je les connais et Dieu aussi les connaît (p. 108).*

Est-ce par pudeur que Max Jacob ne voulut jamais communiquer ces « vertus » qu'il connaissait mieux que tout autre? La réponse se trouve dans une lettre à Jacques Doucet en 1917 :

*Je n'ai rien écrit sur Picasso. Il a horreur que l'on écrive sur lui. Il a horreur de l'incompréhension et de l'indiscrétion, et j'ai pour lui un tel respect et tant de gratitude*



*que je ne saurais rien faire pour lui déplaire. J'ai vu combien la conduite de nos meilleurs amis l'a chagriné; je ne l'imiterai pas. Certains amis ont vécu de son nom à l'aide d'échos, de chroniques, de fantaisies. Enfin... plus tard... on verra... mais beaucoup plus tard et, au fait, jamais je crois bien. Nos souvenirs communs sont quelque chose de très doux, de très saint et souvent de si triste (1).*

Voilà les raisons auxquelles on s'attendrait, raisons qui flattent les sentiments de délicatesse et de fidélité chez Jacob. Pourtant il ajoute, comme une petite réflexion après coup, une phrase qui constitue, semble-t-il, une des raisons principales. Et il s'exprime avec une candeur qui amène les larmes aux yeux :

*Pour être complètement franc, j'avoue que je ne voudrais pas être devant la postérité « l'ami de Picasso » et que je craindrais qu'un ouvrage sur lui forcément plus retentissant que les autres me réduisît à ce rôle devant le gros public.*

Pour bien saisir tout ce qui est sous-entendu dans cette confession il faut se rappeler les rapports personnels et artistiques qui existaient entre ces deux hommes. On verra que leur amitié est d'une complexité bien plus profonde et plus déchirante que ne le prétendent la plupart des biographes qui se contentent d'esquisser en passant un sentiment fraternel plus ou moins conventionnel.

Max Jacob, c'est l'ami des débuts parisiens de Picasso, celui qui l'encourageait aux heures de la misère la plus noire et celui que le peintre poussait dans les voies de la poésie. En 1901, Jacob, né à Quimper de parents « israélites et voltairiens » — comme il le disait lui-même —, habitait déjà Paris depuis plusieurs années. Agé de vingt-cinq ans, il n'avait écrit que quelques petits articles de critique d'art, il était complètement inconnu et subsistait grâce à une suite de petits emplois en passant ses heures libres à faire de la peinture. Au mois de mars 1901, Picasso, âgé de dix-neuf ans, arrive d'Espagne et s'installe chez un ami, boulevard de Clichy. En juin, Jacob fait

(1) Cette lettre, comme la plupart de celles que nous citons, provient de la *Correspondance de Max Jacob*, par François Garnier, Ed. de Paris, t. I, 1953; t. II, 1955.

une visite à la galerie Vollard, rue Lafitte, s'émerveille devant une suite de tableaux qui, malgré la forte influence de Lautrec et de Steinlen, font déjà preuve d'une originalité puissante. Jacob exprime son admiration, demande le nom du peintre, et le lendemain monte au boulevard de Clichy. Plus tard, dans les *Cahiers d'art* (1927), il décrira cette rencontre :

*Picasso ne savait pas plus le français que moi l'espagnol, mais nous nous regardions et nous nous serrions la main avec enthousiasme. Cela se passait dans un grand atelier... où des Espagnols assis par terre mangeaient et bavardaient gaiement... Ils vinrent le lendemain tous chez moi, et Picasso peignit, sur une grande toile perdue ou recouverte depuis, mon portrait assis à terre, au milieu de mes livres et devant un grand feu. Je me souviens de lui avoir donné une gravure sur bois de Dürer qu'il a encore; il admira aussi mes images d'Epinal que j'étais seul à collectionner alors, je crois, et mes lithos de Daumier : je lui ai donné tout cela, je pense qu'il l'a perdu. Cette nuit-là tous les Espagnols s'en allèrent, sauf Manach, qui somnolait dans un fauteuil, mais Picasso et moi nous nous parlâmes par signes jusqu'au matin. Un jour il partit en Espagne.*

C'est à peu près tout ce que nous savons de cette première rencontre. En décembre Picasso rentre en Espagne. C'est le début de la période bleue. Il ne reviendra pas à Paris avant le mois d'octobre 1902, et Max le retrouvera dans une petite soupenette misérable de l'hôtel du Maroc, rue de Seine.

*J'étais précepteur à cette époque et je venais voir Picasso avec mon élève. Je pense que ce beau monsieur se souviendra toute sa vie d'avoir vu la misère et le génie. Je devins employé de commerce et tout naturellement Picasso vint habiter dans ma chambre boulevard Voltaire, au cinquième. Elle était très vaste. Picasso dessinait toute la nuit. Et quand je me levais pour aller au magasin, il se couchait pour se reposer. Picasso se souvient du premier repas que nous fîmes en plein air, rue de la Roquette : une saucisse qui ne contenait qu'un gaz de pourriture, un poisson pourri. Il se souvient peut-être du coup d'œil que nous avons jeté un jour du haut du balcon vers le sol, et*



*du soir où les vers d'Alfred de Vigny nous ont fait pleurer (ce n'était peut-être pas les vers). Enfin un jour il vendit un pastel 60 francs à une dame Bernard, et avec cet argent il retourna en Espagne.*

En avril 1904 Picasso revient pour s'installer définitivement à Paris. Pendant cinq ans il habitera le « Bateau-Lavoir » de Montmartre, et à partir de ce moment-là Max Jacob n'est plus le seul ami privilégié du peintre. Apollinaire et Salmon se joignent bientôt au groupe; en 1905 Picasso commence à fréquenter le salon de Gertrude Stein; l'année suivante il rencontre Matisse et en 1907 Braque. Le cubisme le rendra bientôt célèbre, et en 1909 il quitte la rue Ravignan pour habiter un atelier plus confortable boulevard de Clichy.

Bien entendu Picasso n'oublie pas son camarade de la première heure. En 1911 il consent à illustrer de quatre eaux-fortes cubistes le premier récit de la conversion de Jacob, *Saint Matorel*, qui paraît chez Kahnweiler. C'est par ce petit livre d'ailleurs que débute l'œuvre si riche de Picasso illustrateur. Pendant l'été de 1913 Jacob se rend avec lui à Céret, « le Barbizon cubiste », dans les Pyrénées. Une petite excursion en Catalogne cet été-là inspire un des chefs-d'œuvre du poète, *Honneur de la sardane et de la tenora*, dédié à Picasso. En 1915 le peintre sert de parrain au baptême de Cyprien Max Jacob. (Il est curieux de constater à ce propos qu'un des petits noms de Pablo Ruiz Picasso est « Cipriano ».) De 1915 aussi date le beau portrait de Jacob en style réaliste; — Picasso n'a jamais fait un portrait cubiste de son ami; — c'est un chef-d'œuvre qui fait preuve d'une compréhension profonde du tempérament du poète.

Cependant à partir de l'année suivante, et sans qu'on sache au juste pourquoi, il semble se produire un refroidissement. Jacob lui-même a fixé 1916 comme une sorte de terme à leur vieille amitié. « Moi qui ai dévoué quinze ans de mon existence à sa gloire! » devait-il écrire plus tard à Cocteau (2). A en juger par sa correspondance de cette époque il ne semble plus avoir l'oreille de Picasso, et ce qu'il rapporte sur les activités du peintre est plutôt par ouï-dire et souvent inexact. Cet

(2) Lettre du 2 octobre 1926 publiée dans Max Jacob, *Lettres à Jean Cocteau*, Paris, Paul Morihien, 1949.



éloignement a-t-il quelque rapport avec un incident pénible de la fin de 1915? On sait que les clowneries de Max Jacob, malgré tout leur charme, étaient parfois déplacées et même grotesques, et qu'il fallait, dans de tels cas, une patience presque surhumaine pour les supporter. En décembre 1915 Picasso perdit Marcelle Humbert (« Eva »). Il la conduisit au cimetière avec sept ou huit amis seulement. Max Jacob se trouvait parmi eux et c'est le moment, paraît-il, qu'il aurait choisi pour faire le bouffon (3). Peut-on savoir quelles angoisses se cachaient sous une telle façade de drôleries? Mais ç'aurait été trop demander à son ami de ne pas lui en garder rancune.

Il n'y eut pourtant pas de véritable rupture. La collaboration entre poète et peintre se prolonge jusqu'en 1919 par des illustrations pour *Le Cornet à dés* (1917), *Le Phanérogame* (1918) et *La Défense de Tartuffe* (1919). Ils se revoient de temps en temps, notamment au mariage de Picasso en 1917 et aux funérailles d'Apollinaire au lendemain de l'armistice. Entre temps le peintre commence à goûter la renommée devant le grand public. L'acclamation qu'il reçoit à l'Opéra en 1920, lors de la représentation du « Tricorne », ressemble, dit Jacob, dans ses *Souvenirs*, à « la gloire de Voltaire au Français », et il ajoute malignement : « ...à la fin de ses jours ». C'était pendant qu'il se rendait à la répétition générale de ce ballet que Jacob, lui, fut renversé par une auto et dut être hospitalisé pour quelques semaines. L'année suivante il se retire à Saint-Benoît-sur-Loire où il passera le reste de sa vie, à l'exception des années 1928 à 1936, qu'il vit à Paris. En 1928, pour orner un catalogue de gouaches du poète, Picasso fera un portrait intitulé « Max Imperator », où on le voit de profil à la manière d'un médaillon romain, le front ceint d'une couronne de lauriers. C'est à peu près le seul indice de cette vieille amitié que l'on puisse trouver pour l'époque de l'entre-deux-guerres, Picasso ne se rendit jamais,

(3) « Picasso's mistress died the other day. There were seven or eight friends at the funeral, which was a very sad affair except, of course, for Max's witticisms which merely emphasized the horror. Picasso is rather upset by it. » Lettre de Juan Gris du 18 décembre 1915, publiée en traduction anglaise seulement, par Douglas Cooper, *Letters of Juan Gris*, London, 1956.

Maurice Sachs raconte que Max Jacob « se prit d'amitié pour le cocher des Pompes funèbres, si bien qu'après avoir accompli cette triste promenade, il décida que le cocher devait venir prier sur la tombe et ne plus quitter ses nouveaux amis. C'est ce qui se fit. Picasso lui en garda rancune... » *La Décade de l'illusion*, NRF, 1950, p. 205.

paraît-il, à Saint-Benoît, et si l'on en croit un mot qu'il envoya à André Salmon quelques semaines avant son arrestation par les Allemands en 1944 (4), Jacob n'aurait jamais mis pied, lui non plus, dans le fameux atelier de la rue des Grands-Augustins.

Pour son malheur Max Jacob ne put jamais se résigner entièrement à sa retraite. Le souvenir de Montmartre venait constamment troubler son repos au bord de la Loire, et une question revient plus souvent que toute autre dans sa correspondance : « Quelle nouvelle de Picasso ? » Dans une lettre à Kisling en 1922 il écrit :

*Salmon et toi je vous considère comme des êtres de mon sang et de ma chair. Mais si tu avais vu ma dernière entrevue en novembre avec Picasso, tu aurais pleuré ! comme j'ai fait après. Autrefois on s'engueulait, c'était un prétexte pour se racommoder ; maintenant on se rend poliment des services en se regardant avec la plus grande froideur. Ça ! c'est la mort de toute ma vie ! Il est plus mort qu'Apollinaire.*

Parfois il s'exprime avec amertume et ironie. Il l'appelle « M. Picasso ». Dans une lettre à André Salmon en 1922 :

*M. Picasso m'a envoyé des crêpes de Dinard... dis-lui que j'ai été très sensible à son envoi — surpris et charmé, c'est le cas de le dire !*

A Kahnweiler en 1923 — c'est toujours l'époque des Ballets Russes — il condamne la politesse du « monde que fréquente Picasso (et que je ne toucherai plus du bout du doigt) ». Parfois c'est presque avec angoisse qu'il écrit. En 1926, à Cocteau : « Si tu vois Picasso supplie-le de penser à moi une fois dans la vie. J'ai tant besoin de lui en ce moment. »

En somme, pendant toutes ces années de l'entre-deux-guerres Picasso n'existait pour lui que dans le passé, « plus mort qu'Apollinaire », sans être pour cela moins indispensable à son âme. Il était donc naturel, quand on lui demanda le petit article pour

(4) « ...Réponds-moi et donne-moi en même temps l'adresse de Pablo. Il est naturel si je dois aller à Paris que je descende dans sa maison qui est, paraît-il, très vaste. Je ne sais pas le numéro de la rue des Grands-Augustins ni la station de métro... » Cité par André Salmon, *Souvenirs sans fin* (NRF, 1955), t. I, p. 173.

les *Cahiers d'art*, que Jacob rappelât surtout les premières années lointaines du début du siècle. Tout dans ces souvenirs est baigné d'une lumière nostalgique et fantaisiste, tout y respire la vie de bohème en rose : amitié, sympathie parfaite, misère idyllique. Si nous voulons trouver les bases profondes de cette amitié et les raisons pour lesquelles elle n'a pas pu durer, il faudra chercher au-delà de l'impression laissée par de tels souvenirs.

Remarquons tout d'abord que la rencontre de 1901 n'était pas due au simple hasard. Max Jacob, à la galerie Vollard, a vraiment découvert Picasso. La sympathie chaleureuse qu'ils éprouvèrent aussitôt l'un pour l'autre a dû se baser sur des affinités frappantes de tempérament. Chacun possédait un esprit d'une mobilité étonnante et une imagination fertile qui cherchait constamment, en transformant le réel, à le rendre non seulement plus pur ou plus tendre mais aussi plus inquiétant sinon plus hallucinant. Tous deux étaient poussés par une sorte d'agitation spirituelle qu'ils semblaient incapables d'assouvir. On a parlé du « mysticisme » de Picasso à cette époque. Apollinaire, par exemple, dans un article de 1905, l'a distingué comme un trait espagnol : « ce mysticisme qui en Espagne gît au fond des âmes les moins religieuses ». C'était une façon de dire, et on l'a constaté souvent depuis, que Picasso sentait en lui une force d'âme si puissante et si personnelle qu'aucun culte extérieur et préétabli ne pouvait le satisfaire. Plus tard Cocteau, dans *Le Mystère laïc*, devait décrire cet élan dynamique et angoissé comme un sentiment religieux en dehors de la religion.

*On parle toujours d'art religieux. L'art est religieux. Une vraie crucifixion résulte des colères de Picasso contre la peinture. Œuvres faites de clous, de linges, de déchirures, de bois, de sang, de fiel.*

Si Max Jacob de sa part souffrait d'inquiétudes quelque peu semblables au moment où ils se sont connus, il lui manquait toutefois la volonté forte, la confiance en lui-même et la puissance de génie de son ami. Il lui fallait donc un point d'appui en dehors de lui, un rocher auquel il pût s'attacher. Déjà, avant de connaître Picasso, il avait été attiré par l'Eglise. Un jour, dans un moment de désespoir, il était entré à Notre-Dame pour



prier en disant : « Mon Dieu, si vous existez, regardez mon malheur et venez-moi en aide. » Pour Jacob la foi était moins le sentiment d'émerveillement cosmique d'un Claudel ou la mystique charnelle d'un Péguy qu'un besoin très personnel d'amitié, de soutien pour un être faible et désemparé, à la manière de Verlaine. Il n'est pas hors de propos de se rappeler ici que Jacob préférait toujours Verlaine à Rimbaud, tandis que le poète préféré de Picasso, selon Jacob lui-même, était Rimbaud. Dans une de ces boutades qu'il aime tant, Picasso est censé avoir dit un jour : « Il n'y a pas de poètes. Rimbaud est le seul. »

En tout cas, de 1901 jusqu'à la vision de septembre 1909, où le « Corps christique » parut tout à coup sur le mur de la chambre, 7, rue de Ravignan, Jacob ne semble pas avoir senti le besoin d'une foi religieuse. On n'a pas remarqué que la date de cette vision coïncide presque exactement avec celle du départ de Picasso du Bateau-Lavoir. Il serait certainement audacieux de prétendre que le Christ a remplacé Picasso. D'ailleurs le peintre n'est pas allé très loin : le boulevard de Clichy est en bas de la Butte. Cependant le déménagement a pu représenter la fin d'une époque. Dans le cœur de Max Jacob « M. Picasso » commençait déjà à remplacer « Pablo »; d'autres amis et le cubisme s'étaient emparés de lui, et il se peut que Picasso lui-même se soit lassé de l'empressement parfois excessif de son ami.

Ce qui est certain du moins, c'est que pendant les premières années du siècle et surtout avant la conversion, Picasso est devenu — comme Claudel le disait de Victor Hugo — « l'ombre » à la place de Dieu et que Jacob lui a voué un véritable culte. Robert Guiette raconte dans « La Vie de Max Jacob » (*Nouvelle Revue Française*, juillet 1934) qu'un jour où « Max lui montrait des vers auxquels il n'attachait aucune importance, Picasso lui dit : « Tu es le seul poète de l'époque. » Tout ce que disait Picasso était pour Max Jacob parole d'évangile : il le crut. » Jacob lui-même n'a pas hésité à comparer Picasso à Dieu, et dans une confidence qu'il fera plus tard à Cocteau, il avouera que « l'amour-admiration (genre Madeleine-Christ) que j'ai pour Picasso est un amour admirable, un hommage rendu à Dieu dans ses créations réussies ». Mais il est très difficile de demeurer en contact quotidien avec son dieu, surtout

si ce dieu n'est pas un saint. La déception est inévitable. Encore à Cocteau il écrira en 1927 : « Reçu une lettre de Maritain : chacun des mots de cet ange est un pansement. Ah ! si Picasso avait été cela ! Ma vie aurait été un paradis. Mais comment vouloir le génie et la sainteté par-dessus le marché ? »

Que pensait Picasso de cette idolâtrie ? Son silence à cet égard n'est-ce pas le même silence dont Jacob se plaignait constamment dans sa correspondance, et ne nous permet-il pas de croire qu'il a été gêné finalement par les excès d'un attachement sans bornes — aussi gêné sans doute que l'eût été le Christ si Madeleine l'avait importuné autant ?

« Importuner » est un mot trop fort. Max Jacob était bien trop fin et trop charmant pour devenir importun. Tous ses amis, y compris Picasso, aimaient et recherchaient l'aspect divertissant du poète. Pour eux Jacob était le boute-en-train de leurs soirées, celui qui savait si bien mimer, danser, lire les horoscopes, faire le chiromancien, le bon Max qui était capable de monter tout un sketch à lui seul — Max en somme le bohémien, le bouffon. Picasso « ne se lassait pas », selon André Salmon, d'entendre Jacob chanter des airs tels que la *Langouste atmosphérique*. On aimait les puissantes ressources de son imagination, ses multiples métamorphoses, les « changements de peau » qu'il était toujours prêt à subir. Souvent Apollinaire et Picasso collaboraient à ses tours ; le résultat fut la Société des Amis de Fantômas. Les initiés de la Butte voulaient bien croire les histoires les plus abracadabrantes qu'il racontait sur sa vie, et personne ne se serait étonné s'il avait vraiment publié l'autobiographie fantaisiste qu'il comptait adjoindre au texte de présentation de son *Saint Matorel* : « Né sur les confins de la Bretagne, au bord de l'océan, M. Max Jacob a été marin pendant cinq ans et les expéditions qu'il a suivies l'ont mené en Orient et en Australie... » etc. (5). Picasso a dû se prêter à cette fantaisie aussi, car un portrait qu'il fit de son ami au printemps de 1907 porte une ressemblance frappante avec les études de marins qu'il faisait en même temps pour « les Demoiselles d'Avignon », et s'il se plaisait à appeler une de ces « demoiselles » la « mère de Max » (selon Jaime Sabartès) il ne serait point étonnant que

5. Citée par Garnier dans la *Correspondance*, t. I, p. 54.

le matelot qui devait figurer dans la toile fût le fils de M<sup>me</sup> Jacob!

Si Picasso encourageait souvent les fantaisies et les clowneries de son ami, ce n'est pas parce qu'il restait inconscient des drames intérieurs qu'elles masquaient. Picasso plus que tout autre avait le droit de répéter le mot de Henri Hertz, un des amis du poète : « Combien de fois ai-je vu Max faire le bouffon avec les yeux hagards d'un désespéré! » Seulement il était plongé trop profondément dans son propre travail pour trouver le temps de s'apitoyer sur les souffrances du poète. Il semble d'ailleurs que dès le début de leur amitié c'était surtout le côté moqueur et funambulesque de Jacob qui l'attirait. Fernande Olivier, la compagne de Montmartre, prétend que Picasso avait un tour d'esprit caustique et piquant qui ne se voyait d'habitude que quand il attaquait, mais que Max Jacob favorisait cet esprit si souvent cruel et s'en amusait tant qu'il l'encourageait. Il se peut que l'aspect railleur de ses œuvres de Montmartre — tous les petits dessins satiriques et les caricatures — doivent quelque chose à l'esprit de Jacob. Un portrait peu flatteur de Paul Fort, par exemple, est signé par les deux amis et envoyé à Maurice Raynal (1905). Picasso exécuta le portrait, bien entendu, mais c'est certainement Max Jacob qui eut l'idée de se moquer du Prince des Poètes.

Un ouvrage qui en dit beaucoup sur l'attitude de Picasso envers son ami est un charmant dessin à la plume de 1903 intitulé : « Histoire claire et simple de Max Jacob et de la gloire, ou la reconnaissance de la vertu. » Il contient une suite de sept petits dessins numérotés sur une seule feuille. En haut à gauche on voit Max assis à son bureau éclairé par sa lampe à pétrole. Il est en haillons, mais on voit son chapeau haut de forme par terre à côté de lui. Il écrit furieusement. N° 2 : Max est dans la rue, le chapeau sur la tête et la serviette sous le bras. Il se dirige vers une enseigne, « L'Éditeur ». N° 3 : Max lit son manuscrit à un vieux barbu qui porte une toque. C'est l'éditeur. Ensuite on voit Max dans la rue, joyeux, le bras levé, le chapeau haut de forme un peu de côté sur la tête. En bas on lit : « olé, olé ». N° 5 est intitulé « chez Maxim ». On voit le poète assis entre deux femmes devant un festin. Le dessin suivant est le plus grand du groupe. Il présente au milieu l'allé-



gorie de la Gloire vêtue d'une robe longue et coiffée du casque hellénique. Au fond à droite, une colonne ionique et deux figures vaguement classiques. A gauche on voit Max en toge, un parapluie à la main. La Gloire est en train de lui présenter des lauriers et un jambon. Au-dessus, sur une petite guirlande, on lit les mots : « un jambon et du laurier ». N° 7 en bas à gauche : Max debout sur un char s'approche de l'Arc de Triomphe. En bas, à droite, on lit : « Histoire écrite pour les enfants et pour les hommes qui sont sages, éditée chez le café Mogin à Paris l'année 1903 le 13 de Jiamhier (*sic*) et décorée par Picasso. »

Ce qui peut étonner tout d'abord c'est de voir si peu de fautes d'orthographe. Il n'y en a qu'une seule. On connaît les fautes vraiment magistrales de Picasso à cette époque : « vocou », « lontan », « travailler », etc. Si « l'Histoire claire et simple de Max Jacob » fait exception, l'explication en est simple : Max était certainement assis à côté de l'artiste au café Mogin ; s'il a fermé l'œil devant « Jiamhier » c'était peut-être pour s'en amuser tout seul.

Le dessin fait allusion sans doute au projet du premier livre de Jacob dont il fit plus tard la description suivante :

*Las des emplois, des secrétariats, etc..., je me demandais terrestrement comment gagner ma vie. En ce temps-là je songeais encore à ces choses-là : « Quoi ! tout plutôt que les magasins, les bureaux !... plutôt la misère noire ! je la connaissais bien, la misère noire... »*

*Je réfléchis que j'aimais conter les histoires aux enfants et que je commençais d'autre part à savoir écrire le français. J'écrivis donc dans ma petite chambre boulevard Barbès 33 (au coin de la rue Poulet), sans feu, sans tabac, sans pétrole et nourri par le crédit d'une boulangère charitable Le roi Kaboul et le marmiton Gauvain qui me valut 30 francs (6).*

Ce petit livre pour les enfants a beaucoup de charme, mais il est loin d'être un chef-d'œuvre. Ce n'est pas le roi Kaboul qui devait couronner Max Jacob de lauriers. Picasso le savait bien sans doute, et si le dessin fait paraître une affection chaleu-

6. *Ibid.*, p. 28.

reuse et sincère on ne peut s'empêcher quand même d'y distinguer l'ombre d'un sourire indulgent et doucement railleur. Ce jeune peintre de 22 ans ne prenait pas son aîné très au sérieux, il faut bien le dire, et s'il ne s'est pas moqué de lui-même de la même façon c'est parce qu'il était bien plus sûr de son propre avenir.

La boutade : « Tu es le seul poète de l'époque! », était-elle sincère? On pourrait prétendre que c'était une façon discrète d'annoncer : « Tu ne seras jamais le peintre de l'époque! »; mais ce qui importe c'est que, dans ce cas-ci au moins, Jacob y crut. Il se mit aussitôt à écrire des poèmes, surtout de petits poèmes en prose qu'il lisait à ses amis et qu'il cachait ensuite dans une petite malle. Ce n'est qu'en 1917, qu'il fit publier enfin ce recueil sous le titre, *Le Cornet à dés*, volume qui restera peut-être le plus important de son œuvre. Il contient des pièces d'une beauté insolite qui font s'ouvrir plus d'une fois les portes d'ivoire du mystère poétique.

Peu de temps avant sa mort en 1944 Jacob écrivit un « petit historique du *Cornet à dés* » où il se rappelle un propos de Picasso à son sujet :

*Les poèmes étaient bien connus! on venait le matin, 7, rue Ravignan, lire le poème de la nuit... Les voisins, Picasso, Salmon, MacOrlan, etc... « Ce qu'on tapera là-dedans! disait MacOrlan; en effet quelqu'un... quand il fut question d'une édition, se hâta de faire, sous un autre titre..., un recueil qui voulait être un pastiche et qui ne réussit pas à l'être. Triomphe des copains! « Enfoncez Max! et moi à Picasso : « C'est vrai que X... c'est mieux que moi? — Tu sais bien que l'imitateur c'est toujours mieux que l'inventeur! » Cela ménageait la chèvre, le chou et la vérité (7).*

Après plus d'un quart de siècle Jacob n'avait pas encore oublié cette réponse de Picasso. Il sentit peut-être que son ami, tout

7. Jacob tait le nom de son imitateur, mais en 1916 il avait déjà écrit au sujet des poèmes en prose de Pierre Reverdy : « Mes petits poèmes en prose, mais en triste. » (Lettre à Picard Le Doux publiée dans les *Nouvelles littéraires*, 9 mars 1950). D'autre part il a écrit dans une lettre à Louis Emié : « On ignore généralement que Ramon (Gomez de la Serna) a commencé à imiter des poèmes du « Cornet » et bien avant qu'ils fussent publiés en volume... » (Voir Louis Emié, *Dialogues avec Max Jacob*, Corrèa, 1954, p. 47.)

en évitant de le blesser directement, par tact et par gentillesse, faisait quand même de l'esprit à ses dépens. L'esprit caustique de Picasso, que Jacob lui-même avait éveillé et cultivé, devait retomber sur son auteur pour en faire sa victime.

Le poète semblait vivre, d'ailleurs, dans la crainte perpétuelle que cette arme puissante ne retombât sur lui. Une des questions les plus poignantes de toute sa correspondance se trouve à la fin d'une lettre adressée de Quimper en 1910 à Kahnweiler qui venait de lui apprendre que Picasso avait consenti à illustrer *Saint Matorel*. Jacob discute tous les détails de la publication du livre; tout à la fin, dans un *post-scriptum*, il ajoute : « Est-ce sérieux les illustrations de Picasso ? »

Ce n'était certainement pas pour rire que Picasso servit de parrain au baptême du poète. Il offrit même à son filleul un exemplaire de *l'Imitation de Jésus-Christ* avec la dédicace : « A mon frère Cyprien Max Jacob, souvenir de son baptême... Pablo. » Mais il serait osé de voir dans ce don plus qu'un beau geste fait au nom de leur vieille amitié. S'il n'y avait point de véritable moquerie, le parrain devait tout au moins arborer le même sourire indulgent qu'il avait eu au moment de dessiner Max, le parapluie à la main, en train d'accepter de la Gloire un jambon et du laurier. Tout ce que nous savons avec certitude c'est que Picasso voulait que son filleul s'appelle Fiacre — au grand désespoir de Max — et qu'il ne put jamais se résoudre par la suite à l'appeler Cyprien. (Pourquoi Fiacre ? Si saint Fiacre était le patron des jardiniers il l'était aussi des cochers. Le parrain voulait-il peut-être s'amuser à se rappeler un petit poème que Jacob lui avait dédié, *Le Cheval*, poème qui évoque la mélancolie d'une pauvre jument de fiacre et qui était devenu célèbre pour les initiés sur la Butte comme *Le Cheval à Picasso* ?) En cette même année 1915 Picasso fit le beau portrait réaliste de Jacob à la mine de plomb. On y voit un fond de tristesse et de douceur, mais on est frappé aussi par l'expression astucieuse et ironique de la bouche et des yeux. Picasso a profondément compris le tempérament de son ami, mais en fin de compte c'est le bouffon qui l'emporte.

Voilà, en somme, ce que Jacob ne put jamais lui pardonner. Que tous deux ils raillent les autres, soit, mais que celui qu'il adorait comme une sorte de dicu se moque de lui aussi, n'était-



ce pas là la cause d'une des plus grandes déceptions de sa vie? Or un dieu qui déçoit peut se changer aussitôt en démon. Etant donné l'instabilité foncière du caractère de Jacob on ne s'étonne pas de trouver constamment dans son œuvre, comme un trait dominant, la métamorphose subite de ses anges en diables, de Dieu en Satan. Et plus d'une fois le visage de Picasso semble se confondre avec ses personnages. *Saint Matorel* est dédié

« *A Picasso*

*pour ce que je sais qu'il sait  
pour ce qu'il sait que je sais.*

*Max Jacob. »*

et dans le texte du livre, Matorel adresse à Satan la même phrase mystérieuse : « Ceci entre nous, mon vieux, pour ce que tu sais et pour ce que je sais. » L'abbé Garnier a bien saisi l'essentiel du tempérament de Jacob en remarquant que « le centre de son caractère est la discorde intérieure. Il trouve deux termes à ses contradictions : Dieu et le démon. Il est tenté par les extrêmes du mysticisme et par ceux de la bohème. Entre le clown et le saint il joue toutes les nuances » (8). Si l'œuvre de Jacob a toute la nervosité d'une aiguille aimantée qui cherche incessamment à se diriger vers deux antipodes, c'est en grande partie à Picasso que nous en sommes redevables. Le contact avec ce génie, qui était le symbole même de cette polarité, a approfondi en Jacob la connaissance de soi et lui a fait comprendre les possibilités créatrices que peut susciter une telle discorde.

En tant que critique d'art, Jacob de son côté aurait pu faire une appréciation remarquable de Picasso s'il l'avait seulement voulu. Car en dépit de sa base subjective l'image qu'il s'est faite du peintre n'est peut-être pas loin de la vérité. Il était assez perspicace pour comprendre que l'essentiel de l'œuvre de Picasso naissait de contradictions et de déchirures pareilles aux siennes. En 1926 il envoya de Saint-Benoît une belle lettre à Cocteau où on lit un des commentaires les plus justes que l'on puisse trouver sur Picasso. Jacob y réussit à se détacher de ses

8. *Ibid.*, p. 39.

rancunes personnelles pour évaluer le peintre avec objectivité et pleine compréhension. On y remarque aussi qu'à l'encontre de l'époque de *Saint Matorel*, c'est maintenant le démon qui se change en Dieu.

*Tu juges très bien Picasso. Il hait sa peinture comme on hait le démon, son démon, et la femme « adorée ». C'est l'homme de toutes les contradictions : à la même minute il rage de la vie qu'il mène et de l'idée qu'il en pourrait mener une autre. Tu dis bien : il déteste tout et se déteste lui-même : en même temps il aime tout et ses productions admirables aussi. Il est ce qu'on aurait appelé : un abîme, un chaos. Picasso n'est pas, il se fait, comme Vico a dit de Dieu. Son œuvre seule existe et on est surpris qu'il sorte de cette broussaille faite homme quelque chose de si pur.*

Jacob veut s'y décrire lui-même aussi sans doute, car chez tous deux, dans la poésie de l'un, dans la peinture de l'autre, on découvre, nous l'avons vu, des inquiétudes semblables, la même discorde intérieure, et une mobilité protéiforme. Ce qui les distingue — à part la donnée naturelle du talent et du génie — c'est une différence d'intensité, de dynamisme, de volonté. On raconte qu'aux beaux jours du Bateau-Lavoir Picasso passait parfois devant la fenêtre de Jacob à deux heures du matin et lui criait : « Eh, Max, qu'est-ce que tu fais ? » Jacob, dont la lampe à pétrole brûlait toujours, répondait : « Je cherche un style. » Et Picasso s'en allait en criant : « Il n'y a pas de style ! » N'est-ce pas là leur différence essentielle ? Jacob, par humilité, par manque de confiance, par l'obsession de son infériorité, cherchait toujours une force extérieure, un style, un ami, et enfin une religion. Picasso ne dépendait que de lui seul pour se dépasser, pour surmonter sa condition d'homme.

On est frappé de lire dans une lettre écrite en 1917, c'est-à-dire après son baptême, que Jacob exprime son admiration énorme pour le comte de Gobineau qui est, à son avis, « le plus grand et le plus méconnu des écrivains français en prose du XIX<sup>e</sup> siècle ». Or, proclamer ainsi son enthousiasme pour l'auteur des *Pléiades*, louer à ce point-là celui qui prêchait la doctrine de l'individualisme supérieur, n'est-ce pas faire l'aveu de sentiments qui s'accordent mal avec la foi qu'il vient de

trouver? La conversion de Max Jacob est un mystère bien complexe qu'aucune explication simpliste ne saurait éclaircir. Pourtant on peut se demander si dans son cas l'Eglise n'a pas donné la réponse à un regret qui était au fond assez peu chrétien sans être pour cela moins aigu, le regret de ne pas se sentir — à tort ou à raison — à la hauteur des autres étoiles de la *Pléiade* de la rue Ravignan, de Picasso surtout, et de l'Apollinaire des *Collines* :

*Certains hommes sont des collines  
Qui s'élèvent d'entre les hommes  
Et voient au loin tout l'avenir...*

Depuis sa mort Max Jacob est devenu beaucoup plus que « l'ami de Picasso ». De son vivant, à vrai dire, la question ne se posait même pas. Quel dommage que ce poète se soit laissé accabler par une crainte imaginaire et inutile! S'il avait été un peu moins égoïste, un peu plus égotiste, il ne porterait peut-être pas aujourd'hui une épithète assez ambiguë : « Ce pauvre Max! » et les lauriers dont son vieil ami voulait le couronner seraient encore plus verts.



TAKAKUNI MINAMOTO

## Contes japonais du XI<sup>e</sup> siècle

Le *Konjaku-Monogatari*, cet étonnant recueil de légendes populaires directement transcrit de la tradition orale, vers la fin du siècle de l'an mille, par le très noble Takakuni Minamoto, arrière-petit-fils de l'empereur Daigo, est le grand monument de la haute littérature classique japonaise. S'il est resté inédit à ce jour en français, ce vrai « miroir de l'âme » n'en tranche pas moins délectablement avec les fades « japonaiseries » auxquelles s'est complu, on ne sait trop pourquoi, la curiosité occidentale, ou les échantillons plus ou moins heureux de la littérature de cour, dont on ne peut jouir qu'avec une érudition proprement japonaise, et dont l'esprit, en tout cas, avec ses mille délicatesses allusives, ne passe pas dans nos langues.

La première traduction a été faite du japonais par Satoshi Tsukakoshi, avec la collaboration de MM. Joichi Nagano et Max Niehans. Le texte français est dû à Armel Guerne, dont le choix doit paraître prochainement aux éditions Robert Delpire.

## Comment Takafuji Fujiwara prit femme.

Il y avait une fois un ministre de la droite nommé Fuyutsugu Fujiwara, et qui vécut dans son palais de Kan-in. Homme de grand talent, et partout estimé, il était mort assez jeune, laissant de nombreux enfants, dont un quatrième fils qui avait nom Yoshikado, alors simple Udoneri, comme l'étaient dans ce temps-là la plupart des fils de la haute noblesse entrant dans la carrière administrative.

Cet Udoneri, donc, nommé Yoshikado, avait lui-même un fils, Takafuji, passionné de la chasse au faucon depuis son plus jeune âge, comme l'avait été son père autrefois.

Or, un jour de septembre, alors qu'il avait quelque quinze ou seize ans, Takafuji s'en était allé chasser au faucon, chevauchant sur les pentes de Minami-Yamashina, quand tout à coup à l'heure du lièvre (entre 15 et 17 heures) le temps se couvrit et le vent se mit à souffler, puis l'orage éclata, fouettant de violentes averses parmi le tonnerre et les éclairs. Partant au grand galop pour chercher un abri, toute la suite se dispersa du coup dans toutes les directions, et il ne resta avec le jeune seigneur Takafuji qu'un unique valet. Apercevant de loin une maison tapie au pied d'une hauteur, là-bas, à l'est, Takafuji prit le galop à son tour et s'y rendit, suivi par le serviteur fidèle.

C'était une demeure rustique, entourée d'une mince palissade de bois d'if avec un portail à la chinoise, qu'il franchit à cheval, pour mettre pied à terre devant l'étroite galerie qui menait au pavillon principal, couvert de bardeaux. Après avoir tiré son cheval quelque peu à l'abri, il passa la bride à son serviteur et s'installa lui-même sous l'auvent de la galerie, assis à même le plancher. Les rafales de vent faisaient rage et c'étaient des torrents de pluie qui s'abattaient maintenant dans le grondement furieux et la lueur déchirante de la foudre. Avec un temps pareil, il n'était pas question d'aller plus loin; et Takafuji resta donc assis où il était, attendant que s'apaisât la tempête. La ténèbre s'accrut avec la fin du jour, et le jeune

homme commençait à se sentir assez perdu quand un homme d'une quarantaine d'années sortit enfin de la maison et s'approcha, vêtu de bleu sombre et d'un pantalon bouffant.

— Mais qui êtes-vous? demanda-t-il.

— J'étais à la chasse au faucon quand j'ai été surpris par l'orage, répondit le jeune homme. Laissant faire mon cheval, j'ai erré de-ci de-là dans les environs, puis enfin j'ai aperçu votre maison, fort heureux de trouver cet abri. Que faire avec un temps pareil?

— Aussi bien vous pouvez attendre ici que cesse la pluie, dit l'homme, qui s'éloigna. S'étant approché du laquais qui gardait les montures: « Qui est-ce? » lui demanda-t-il. Et quand le valet lui eut répondu que c'était le seigneur Takafuji Fujiwara, l'homme fut bien étonné et rentra en toute hâte dans sa demeure, d'où il ressortit bientôt une lampe à la main.

— Encore que ma maison soit loin d'être nette, veuillez y entrer, je vous prie, en attendant que cesse la pluie, prononça-t-il. Il serait par trop indécent de ma part de vous laisser ainsi. Vos vêtements sont trempés. On vous les séchera devant le feu. Quant aux chevaux, on va vous les mener derrière et les faire manger.

Tout en parlant ainsi, l'hôte avait introduit son invité dans la demeure, d'une architecture étonnamment soignée pour quelqu'un d'une condition aussi modeste, avec ses plafonds en fins croisillons de bois d'if et, sur le sol, trois ou quatre nattes impeccables, bordées d'un motif coréen (chrysanthèmes et nuages noirs sur fond blanc), que séparaient des paravents de bambou tressé.

Takafuji, qui sentait maintenant le poids de sa fatigue, quitta ses vêtements mouillés et se coucha. Le maître du logis emporta ces vêtements, disant qu'il allait les mettre à sécher devant le feu. Un bon moment, Takafuji resta seul, allongé et les yeux ouverts, se reposant; puis une porte à glissière s'ouvrit et il vit sur le seuil, venant de l'antichambre voisine, une jeune personne qui pouvait avoir treize ou quatorze ans, habillée d'un simple fourreau violet pâle et d'un pantalon bouffant rouge foncé. Tout



intimidée, l'éventail d'une main et sur l'autre un plateau à pied central, elle restait plantée là, n'osant avancer. Elle tenait les yeux baissés et cachait son visage derrière l'éventail.

— Venez! Approchez-vous, insista Takafuji en l'invitant du geste. Et quand elle eut fait quelques pas hésitants, il put voir combien elle était jolie, délicate, fine de traits et la chevelure soyeuse, si charmante en vérité qu'on avait peine à croire qu'elle pût être une enfant de caste inférieure. Posant le plateau à terre devant lui, puis les bâtonnets sur le plateau, sans un mot, elle se retira bien vite. Vue de dos, elle était non moins exquisement jolie, avec cette magnifique et onduleuse chevelure qui lui tombait jusqu'au creux des genoux.

L'instant d'après elle était de retour, portant un plateau avec différents plats qu'elle vint aussi mettre devant lui. Elle était trop jeune encore pour exécuter tout cela selon les règles et avec les gestes requis, se contentant de pousser le plateau tout près de lui pour se reculer aussitôt elle-même, toujours agenouillée, à quelques pas. Avec le riz sec, le menu comportait du radis coupé fin, des crustacés et de la chair de volaille séchée comme en mangent les simples gens. Mais Takafuji avait si grand faim après cette longue journée de chasse au faucon, qu'il mangea tout avec grand appétit; on lui présenta encore le saké, et il but. Il se faisait déjà tard quand enfin il s'étendit pour dormir.

Mais la jeune fille ne sortait pas de sa pensée, si bien qu'il décida d'appeler à mi-voix: « Je n'arrive pas à trouver le sommeil sur ma couche solitaire! Si seulement la jeune demoiselle venait près de moi! » Elle se présenta aussitôt sur le seuil. « Viens, approche-toi tout près de moi! » insista-t-il encore. Agenouillée et obéissante, elle avança; et quand elle fut tout près, il la prit et la serra fort dans ses bras. A la voir et à la sentir de si près, il la trouva plus belle et plus adorable encore.

Bref, Takafuji était jeune, et ainsi il lia à jamais sa destinée à la sienne. Si tendre que fût son âge, il s'était épris d'elle profondément et la chérissait plus que tout

au monde. Car tout au long de cette longue nuitée d'automne, ils n'avaient ni l'un ni l'autre fermé les yeux.

Pour Takafuji, c'était merveille qu'une jeune personne, élevée comme elle dans cette campagne reculée, contînt dans tout son être une telle noblesse. A la pointe du jour, prêt à quitter cette maison, il prit congé d'elle et lui remit son épée, lui disant : « Voici ce que je vous donne en souvenir. Gardez-la bien précieusement ! Et lorsque vos parents, comme c'est l'usage à la campagne, prétendront vous marier de force à un homme, sachez que vous ne devez appartenir à aucun homme autre que moi ! » Sur quoi il la laissa, la quittant avec peine et s'éloignant à regret.

Il avait chevauché quatre ou cinq chô (quelque cinq cents mètres) quand réapparurent les gens de sa suite, surgissant un peu de tous les côtés, car ils s'étaient fort inquiétés de leur jeune seigneur qu'ils avaient cherché partout ; et ils étaient bien soulagés de le retrouver sain et sauf. Toute la compagnie trotta de conserve et regagna la ville.

Le père de Takafuji, lui aussi, s'était fort inquiété la nuit durant, puis le jour venu, à attendre le retour de ce garçon qui s'était mis en selle à l'aube de la veille pour aller à la chasse. Qu'avait-il bien pu lui arriver ? Il fallait qu'il eût eu un accident ! Et au lever du jour, il avait envoyé ses gens à sa recherche.

Mais voilà Takafuji, et son père est bien heureux de le voir. Puis il le prend à part et lui dit : « Parce qu'on est jeune et plein de vie, on a la passion de la fauconnerie dont on n'épuise pas les joies. Moi aussi, dans ma jeunesse, j'avais la passion de chasser au faucon, et feu mon père me laissait partir à cheval tout à ma guise. J'ai fait de même avec toi jusqu'à ce jour. Mais tu te comportes de telle sorte que j'ai trop d'inquiétude, et à dater d'aujourd'hui, il n'y aura plus de chasse au faucon, du moins aussi longtemps que tu te montreras si jeune ! » Et c'est ainsi que la chasse au faucon lui fut désormais absolument défendue.

De tous les gens de sa suite, pas un ne connaissait seulement l'existence de la maison où il avait passé la nuit,

à l'exception de son valet, qui malheureusement reçut son congé peu après, et regagna sa campagne. Ainsi Takafuji n'avait-il décidément personne à qui confier un message pour la jeune fille, vers laquelle allaient ses pensées, et dont son cœur ne pouvait se détacher.

Le temps passa. Son lien intime se resserrait secrètement de plus en plus, et c'était pour Takafuji une souffrance sans cesse accrue de ne pouvoir ni communiquer avec sa bien-aimée, ni la revoir. Son père mourut, jeune encore, au bout de quelques années, et ce furent ses oncles qui s'occupèrent alors de l'orphelin, et plus spécialement Yoshifusa, le premier ministre, qui avait deviné dans la nature intérieure et extérieure du jeune homme, si séduisant déjà à tous égards, l'étoffe d'un grand homme.

Mais il n'empêche que Takafuji se sentit comme perdu et désarmé après avoir perdu son père tant aimé; et plus que jamais, jour après jour, nuit après nuit, il rêvait de la jeune fille qui avait tout son amour. Prendre femme ne lui venait pas à l'idée. Il aimait celle qu'il avait connue, cela faisait six ans déjà, et qu'il n'avait vue qu'une fois. Une seule et unique fois.

Et voilà qu'un jour il entendit dire que son valet d'alors était revenu de sa campagne. Vite, il le fit venir et lui demanda, sans avoir l'air d'y attacher d'importance : « Te souvient-il encore exactement de l'endroit où se trouve cette maison où nous nous abritâmes, lors de notre dernière chasse au faucon, avec ce terrible orage? »

— Bien sûr que je me rappelle très bien l'endroit! lança le valet, ce qui glissa une grande joie au cœur de Takafuji.

— J'aimerais y retourner aujourd'hui même, sous le couvert d'une chasse au faucon, dit le maître. Arrange-moi cela!

Takafuji n'emmena avec lui que le valet et son serviteur particulier, qui appartenait à la chambre du prince impérial et auquel il pouvait se fier. Ils montèrent en selle bientôt et s'en furent, grimpant lentement les pentes des monts Amida. Lorsqu'ils arrivèrent enfin devant la demeure, le soir tombait.

La première décade de février était passée, et les fleurs



de prunier jonchaient le sol. Au plus haut faite des arbres la fauvette lançait son chant, qui avait pourtant déjà perdu de sa sonorité si exquise et si bouleversante. Des pétales flottaient, emportés par le ruisseau qui courait à travers le jardin. Sensible à ces images, Takafuji ne put se défendre d'une certaine mélancolie. Néanmoins il franchit le porche, comme la première fois, et entra dans la cour à cheval.

Il appelle le maître de céans, qu'il voit accourir bientôt, tout heureux de cette visite inattendue.

— La jeune fille demeure-t-elle toujours ici? demande-t-il.

— Oui, oui, elle est ici, assure le bonhomme, ce qui met de la joie au cœur de Takafuji.

Il met alors pied à terre et pénètre dans la chambre même où il avait passé sa nuit avec elle. Il la voit alors, à demi cachée comme une femme derrière le rideau de séparation. Il s'avance vers elle, ému de la voir plus merveilleusement belle qu'elle n'avait jamais été, au point que c'était à se demander, vraiment, si pareille beauté avait jamais existé dans ce monde. Il court la rejoindre, tout comme s'il n'y avait eu là personne d'autre qu'eux. Et c'est alors qu'il voit à côté d'elle, gentiment assise, une adorable fillette qui pouvait avoir cinq ou six ans.

— Cette enfant, à qui est-elle? demande-t-il.

La jeune femme baisse la tête et ne répond pas. Peut-être même étouffait-elle un sanglot? Alors Takafuji se tourna vers le père, qui s'empressa, et lui demanda à qui était l'enfant.

Se jetant très respectueusement à genoux, le père se justifia, disant : « Vous nous avez fait visite une fois, et depuis lors, pas un homme n'a seulement approché de ma fille. Nous y avons veillé nous-mêmes. Personne au monde ne l'a touchée. Elle était vierge et pure. Et c'est pourtant environ le moment de votre visite qu'elle a conçu, donnant naissance en temps voulu à l'enfant que voilà. »

Ce ne fut pas sans une grande émotion que Takafuji apprit ainsi quel avait été le fruit de leur hymen d'une seule nuit, et il aperçut à côté d'elle, sur un coussin, l'épée

qu'il lui avait laissée en souvenir et en gage d'amour. Fixant alors attentivement ses regards sur l'enfant, il constata que de la tête aux pieds, c'était son vivant portrait.

Takafuji passa la nuit là.

Le lendemain, au moment de partir, il affirma à la mère et à l'enfant qu'il reviendrait bientôt les chercher, puis il rentra chez lui.

Aussitôt de retour, il fit faire des recherches sur les origines et la qualité du père, apprenant bientôt qu'il était inspecteur du district où il avait sa maison, et qu'il se nommait Iyamasu Miyaji, donc qu'il était d'une condition nettement inférieure, sans aucune comparaison possible avec la sienne propre. Mais en vérité son premier et unique amour lui tenait tant à cœur qu'il passa par-dessus tout.

Dès le lendemain, il prenait place dans un char à bœufs couvert de nattes de jonc tressé et drapé de soie devant et derrière (la voiture réservée à la petite noblesse de cour), n'ayant pour toute suite que deux serviteurs. Il se rendit dans cet équipage jusque devant la porte de la demeure de son épouse, qu'il invita à venir prendre place à côté de lui avec sa fille. Alors il songea qu'il n'était guère convenable qu'elle vînt sans chaperon, et il pria sa mère de l'accompagner. C'était une femme dans la quarantaine, et de mise sobre, en tous points digne par la tenue de son rang d'épouse d'un inspecteur de district. Le temps de glisser sa chevelure sous le raide vêtement jaune paille, et elle montait à son tour dans le char à bœufs.

Ainsi Takafuji et sa femme connurent le bonheur dans leur habitation citadine, où ils vécurent si heureux que tous les enviaient. Elle lui donna coup sur coup deux fils. Il lui resta fidèle jusqu'à son dernier jour.

Au cours de sa carrière, Takafuji atteignit de grade en grade jusqu'au rang de dainagon. Sa fille devint dame de compagnie et concubine de l'empereur Uda, auquel elle donna le prince héritier, qui régna par la suite sous le nom de Daigo. Son fils aîné devint lui-même dainagon, puis udaishô (grade inférieur de la noblesse du troisième degré). Quant au cadet, Sadakata, il devint ministre de la droite. Son grand-père, l'inspecteur du district de

Minami-Yamashina, reçut la noblesse du quatrième degré et la fonction d'administrateur général du service des réparations. Et lorsque l'empereur Daigo monta sur le trône, Takafuji, dont il était le petit-fils, fut nommé gardien du sceau privé.

Quant à la maison où s'étaient connus les deux jeunes gens, on en fit un temple bouddhique. C'est le temple de Kanshû-ji, en face duquel, au pied de la montagne, se trouve toujours le temple d'Ohya-ji, que fit ériger la femme de Takafuji. Et c'est tout près de là que l'empereur Daigo a son tombeau. Sans doute aimait-il tout particulièrement le paysage au sein duquel Miyaji avait sa demeure...

Et c'est ainsi que tant de choses fastes, de joie et de bonheur, eurent pour origine le hasard d'un abri contre l'averse, par temps d'orage, au cours d'une chasse au faucon. Mais tout cela, affirme la tradition la plus lointaine, avait été prédestiné et datait d'une existence antérieure.

### **Sur le moine Jitsuin-Sozu, qui était d'une force incomparable.**

Il était une fois un moine de haut rang, nommé Jitsuin-Sozu, qui habitait la tour ouest du grand monastère du mont Hiyei, comme l'on nommait alors le fameux sanctuaire Enryaku. Plus familièrement, on appelait le moine Komatsu-no-Sozu. Initié aux plus profonds mystères de Bouddha, il était au surplus d'une force sans égale.

Un jour qu'il faisait la sieste, ses jeunes disciples vinrent à pas de loup jusqu'auprès de lui. Avec huit noix qu'ils avaient apportées, ils voulaient éprouver sa force. Ils lui glissèrent donc les noix, une à une, entre les doigts de pied. Le dormeur, évidemment, s'en aperçut aussitôt; mais il garda les yeux fermés et les laissa faire. Puis faisant mine de s'éveiller, il s'étira avec un long soupir, tout en bandant ses muscles et ses nerfs. D'un seul coup, toutes ensemble, les huit noix éclatèrent. Telle était la force de ce moine.



Une fois qu'il y avait, au palais impérial, une réunion de prêtres bouddhiques pour la récitation de sutras, le grand Jitsuin-Sozu y avait été invité, car on attendait qu'il guérit le Mikado de quelque malaise par ses paroles magiques. La cérémonie terminée, tous se retirèrent et s'en furent, à l'exception du moine lui-même, qui demeura fort avant dans la nuit; mais quand il voulut s'en aller à son tour, croyant retrouver son escorte, il constata que tous avaient rejoint le sanctuaire. Il n'y avait là plus personne de sa suite personnelle; seulement ses chaussures, qui l'attendaient. Il traversa donc les cours, passa le poste d'entrée et s'avança solitairement sur l'arène du Butokuden (emplacement réservé aux jeux équestres et au tir à l'arc devant la grande entrée du palais) pour reprendre sa route, bien enveloppé dans son épais vêtement de dessus.

De la nuit froide sortit un homme serré dans un mince kimono, qui l'interpella: « Seigneur moine! seigneur moine! qu'y a-t-il donc, que vous marchiez sans escorte? Acceptez, je vous prie, que je vous prenne sur mon dos. Je vous porterai où vous voudrez. » Le moine remercia, prit place sur le dos de l'homme et se laissa emporter sans autre souci. Mais lorsque cet équipage arriva au carrefour de la rue Deuxième et d'Ohmiya (Nishi), le porteur s'immobilisa soudain et commanda: « Ici, vous descendez! » Le moine n'en fit rien et répondit tranquillement: « Que non point! Ce n'est pas ici que je voulais me rendre, mais au dansho. » (C'est-à-dire l'enceinte d'un temple bouddhique où sont logés les jeunes moines.) L'homme changea de ton aussitôt et l'invectiva: « Quoi? Vous ne voulez pas descendre? Maudit moine! Tremblez pour votre vie! A terre, ouste! j'ai dit; et ôtez-moi ce vêtement de dessus! »

Le malheureux n'avait aucune idée de la force que pouvait avoir Jitsuin-Sozu: il n'avait vu en lui qu'un moine quelconque, et surtout ce chaud vêtement, bien épais, qui lui faisait envie et qu'il voulait s'approprier à présent. Le moine se contenta de lui répondre avec enjouement: « Navré, mon ami, d'avoir mis si longtemps à comprendre où vous vouliez en venir; je croyais que vous me portiez

par pure compassion, m'ayant vu seul. Quant à retirer ma robe à présent, comment le voudrais-je par une nuit si froide? » Et ce disant, des deux cuisses, il emprisonna les reins de l'homme dans une étreinte de fer, le serrant si fort, que l'autre croyait sentir deux sabres lui entrer dans le corps. Avec un cri de douleur, le souffle coupé, il s'exclama : Aïe! J'avoue mes intentions mauvaises. Je n'avais pas la moindre idée de votre force! Ce serait ridicule d'en vouloir à quelqu'un d'aussi fort. C'est entendu, je vous porte, je vous porte bien volontiers où vous voudrez! Mais aïe! Relâchez un peu vos jambes, je vous prie, sinon les yeux vont me sortir de la tête et vous allez me rompre les reins. » Le moine desserra quelque peu son étreinte, tout en observant d'un ton calme : « Je le pensais bien, que vous alliez revenir à de meilleurs sentiments. »

L'autre le reprit mieux en charge à nouveau, et lui demanda où il voulait aller.

— Ramenez-moi donc à En-no-Matsubara (1), où je voulais aller admirer la lune, dit le moine; car je ne suis ici que par votre faute. Nous irons donc là d'abord, que je puisse contempler la lune!

Et l'homme porta le moine sur son dos jusqu'à En-no-Matsubara. Une fois là, il le supplia de vouloir bien descendre. « Nous y voici, lui dit-il; et maintenant, je vous en prie, laissez-moi m'en retourner. Ayez l'amabilité de me rendre ma liberté. »

Le moine ne l'entendit absolument pas. Il ne quitta pas sa posture, contemplant la lune à sa guise tout en se récitant des vers à mi-voix. Tout le temps que cela dura, il fallut bien que le gaillard restât là, debout, à porter sa charge, si accablante qu'elle lui fût. Et quand le moine eut terminé sa méditation, sans se soucier aucunement de la fatigue de son porteur, il lui ordonna de l'emmener jusqu'à Ukon-no-Baba (2).

— Oh! gémit l'autre, comment le pourrais-je?... Vous voulez rire, sans doute!

(1) Place publique voisine du Butokuden (ou salle de la vertu militaire) dans l'enceinte du grand palais.

(2) Manège hors l'enceinte.

Jitsuin-Sozu se dit que le gaillard n'en avait décidément pas goûté assez : il referma une nouvelle fois la terrible mâchoire de ses jambes. « Aïe! oh! aïe! se lamenta le torturé. Oui, oui, je vous porte, c'est entendu, je vous porte! » Il n'avait pu retenir ses larmes, cette fois. Le moine relâcha un peu son étreinte, et l'homme le porta bien docilement sur son dos. Lorsqu'ils furent à Ukon-no-Baba, le moine, toujours sans quitter le dos du porteur, se mit à réciter de nouveau d'interminables poésies, en toute sérénité. Et lorsqu'il en eut fini, il commanda : « En route! nous mon-tons nous promener à présent au Kitsuji-no-Baba. Je reste sur votre dos. »

L'homme n'avait plus le cœur de protester. Aussi fit-il comme le voulait Jitsuin-Sozu, le portant jusque-là, puis encore jusqu'à la ville et tout au long de Nishi-Ohmiya, et encore et encore, toute la nuit durant. Le jour était déjà clair lorsque l'homme et le moine arrivèrent enfin au dansho, où Jitsuin débarrassa au bout de compte le malheureux de son fardeau pour lui tendre sa robe chaude. Et l'homme, à peine libéré, se sauva à toutes jambes.

Il avait, certes, gagné tout à la fin le vêtement qu'il convoitait; mais après quelle dure leçon! Et quelle amère expérience! Mais aussi, quel idiot il avait été! Et de quelle force non pareille était doué le moine! Car c'est, en vérité, tout ce que nous savons de lui et l'on ne rapporte pas autre chose.

### **Comment le novice exorcisa la femme du chasseur.**

Il y avait une fois un chasseur qui vivait dans un lointain district de la province, et qui dressait des chiens pour les emmener ensuite dans la montagne chasser le cerf et le sanglier, car tel était son gagne-pain.

Une fois, entre autres, il se prépara des provisions de bouche pour plusieurs jours et s'en fut chasser dans la montagne avec ses chiens, laissant sa jeune femme seule à l'attendre à la maison.



Durant l'absence du mari, arriva un novice sur la route, qui s'arrêta devant la maison à réciter des sùtras; puis il se tourna vers la jeune femme qui le regardait faire, pour lui demander un peu de nourriture. Le religieux avait un air de si haute pureté qu'elle ne crut pas un instant avoir affaire à quelque moine mendiant, et elle l'invita à entrer, criant derrière elle qu'on le soignât bien.

— Je ne suis pas un mendiant, lui expliqua le moine, mais je fais mon noviciat et je vais de maison en maison. J'avoue manquer un peu de nourriture à cette heure, et c'est pourquoi je vous ai demandé à manger.

La femme du chasseur, sur ces mots, ne fut pas loin de le prendre pour un saint. Et le jeune moine reprit : « Au surplus, je connais à fond le rituel de l'exorcisme et je suis à même de vous faire une célébration d'une efficacité proprement miraculeuse. »

— Quelle sorte de miracle la célébration peut-elle opérer chez quelqu'un? demanda la jeune femme.

— En vérité, s'empressa le novice, qui a fait la grande purification et procède alors à cette célébration, s'assure par là santé parfaite, bonheur complet sur cette terre et dans le mariage, la bénédiction de richesse dépassant toute attente, et une protection souveraine contre le malheur, de quelle sorte qu'il puisse être. Tous les vœux sont ainsi comblés.

La jeune femme se montra curieuse de savoir ce que réclamait la célébration, et le novice eut tôt fait de la rassurer :

— Vraiment pas grand-chose! lui dit-il : quelques découpes de papier blanc, un peu de riz purifié, des fruits de saison et de l'huile. C'est tout.

— Que cela est simple! s'exclama la jeune femme. Ne voudriez-vous pas accomplir la célébration pour moi? Oh! je vous en prie!

Le novice s'y montra tout disposé, et en conséquence demeura chez elle pour la nuit. Il lui dit de commencer aussitôt sa purification et entama le jeûne avec elle. Lui-même se recueillit pour la préparation et, le troisième jour, il annonça que cette célébration devait se faire secrè-

tement, dans un lieu retiré de la montagne sainte. Emportant avec lui les accessoires requis, il emmena la jeune femme fort avant dans la montagne; et là, ayant choisi le lieu propice, il disposa comme il convenait les bannières et célébra pieusement le sacrifice, offrant à la divinité le riz pur et les fruits; ensuite il psalmodia une prière dont il avait le texte écrit. La célébration d'exorcisme était terminée.

Heureuse de sa pieuse initiative et se félicitant d'avoir, en l'absence de son mari, offert un sacrifice qui opérait des miracles, la jeune femme se hâtait sur le chemin du retour. Mais le novice lui avait emboîté le pas et ne la quittait pas des yeux. La jeune femme était belle et son charme lui avait labouré les sens : il n'était plus que feu et passion. Serrant soudain la main de la jeune femme, il lui avoua n'avoir jamais jusqu'à ce jour connu pareille passion : le désir qu'il avait d'elle emportait tout! Et plus il la regardait, plus il était emporté. Il comprenait donc que c'était la ferme volonté et le désir de Bouddha qu'il s'unît à elle. « Venez! venez! et accomplissons ensemble avec ivresse ce que le Maître veut! »

La jeune femme échappa à son étreinte et prit la fuite; mais le novice dégaina son sabre et lui cria, menaçant : « Si vous vous refusez, je vous tue d'un coup de ce sabre! » Que faire? Elle se trouvait seule avec lui, dans les replis sauvages de la montagne où rarement se manifestait une présence humaine. Elle était en plein désarroi quand le novice l'attira à lui et l'entraîna dans un fourré, où les forces de la femme ne purent guère opposer de résistance à la force de l'homme.

Cela se passait à l'heure, précisément, où le chasseur lui-même avait pris le chemin de retour et descendait par le même sentier avec ses chiens. Qui sait s'il suivait les desseins de la Providence? Toujours est-il qu'il passa donc à portée du fourré et que, voyant quelque chose bouger et croyant avoir débusqué un chevreuil, il s'immobilisa, tira une flèche acérée de son carquois, banda son arc et lâcha son coup bien ajusté.

— Hoooôh!

Mais c'était le cri d'un homme blessé! Stupéfait, effaré, le chasseur se précipita dans le fourré pour y trouver un novice gisant, percé de part en part par sa flèche. « Mauvaise affaire! » se dit le chasseur, qui voulut relever le blessé. Plus trace de vie : il était mort. Mais pour mettre le comble à sa surprise, il y avait aussi là une femme, et cette femme, c'était la sienne! N'en pouvant croire ses yeux, il se pencha sur elle, la releva. Mais il n'y avait pas d'erreur : c'était bien là sa jeune femme! Les yeux toujours fixés sur elle, comme s'il doutait encore, il lui demanda :

— Comment est-ce possible? Mais qu'est-il arrivé?

La jeune épouse lui raconta en détail, une chose après l'autre, tout ce qui s'était passé; et le chasseur, regardant par-dessus son épaule, put voir là-bas les banderoles de papier béni et les offrandes du sacrifice qu'une hâte coupable avait négligées. Alors, pris d'une colère terrible, il empoigna le corps du novice et le précipita du haut de la montagne sur l'abrupte pente rocheuse qui dévalait jusqu'au niveau de la plaine. Revenant ensuite vers sa jeune femme, il la prit par la main et la ramena à la maison.

Assurément, Bouddha avait puni le novice pécheur; mais peut-être aussi tout cela venait-il d'une existence antérieure? En tout cas, la tradition ajoute depuis toujours que les femmes — nobles ou non — sont comme des enfants qui se laissent facilement séduire par un quelconque étranger. Aussi feraient-elles mieux de ne prendre jamais d'initiative et de ne faire rien sur leur propre conseil.

### **L'homme qui refréquenta son épouse défunte.**

Il était un fois un pauvre guerrier qui vivait à la capitale, mais qui n'avait aucun seigneur à servir. Or, il advint qu'un de ses amis fut nommé gouverneur d'une province. Leur amitié datait de loin; et comme ils étaient très intimes, celui-ci alla sans retard et sans hésitation trouver celui-là.



— Qu'as-tu à rester à la ville, toi qui n'as pas de seigneur à servir? dit l'ami. Tu ferais bien mieux de venir avec moi dans ma province, où je pourrai toujours m'occuper plus ou moins de ton sort. Cela fait des années, je peux bien te le dire, que je me désole à ton sujet; malheureusement mes propres affaires n'étaient pas bien reluisantes non plus. Mais à présent que je suis sur le point de partir pour entrer dans mes nouvelles fonctions et m'établir dans ma résidence, pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi?

Il ne fallut pas un long moment de réflexion au guerrier pour répondre qu'il en serait fort aise, décidant sur-le-champ de son propre départ.

Or, ce guerrier avait une femme, qui avait partagé avec lui une existence difficile et si pauvre, qu'elle en était parfois à peine supportable. Mais qu'importait la pauvreté! L'épouse était jeune et belle, et son cœur était généreux. Ils avaient supporté gaillardement la misère, et pas une seule fois l'idée ne l'avait effleuré, lui, de se séparer d'elle, pas plus que l'épouse n'avait seulement songé à jamais quitter son mari.

Mais voilà que justement vers le temps de son prochain départ, le guerrier fit la connaissance d'une autre femme, qu'il prit comme épouse également. Elle était riche, et à cause d'elle il répudia sa première épouse, qu'il abandonna complètement. Ce fut la seconde épouse, avec ses grands moyens, qui se chargea de préparer un somptueux voyage, et le guerrier partit avec elle seule pour la lointaine province de son ami, où ses affaires prirent une tournure si excellente, selon son désir, qu'il amassa en très peu de temps une fortune considérable. Le guerrier vivait donc là-bas confortablement et sans soucis, à ceci près, toutefois, qu'il ne pouvait chasser de ses pensées le souvenir de sa première épouse. Son cœur, décidément, lui appartenait et il se languissait d'elle, avec un désir de jour en jour plus fort. Oh! pourquoi l'avait-il abandonnée? Il voulait absolument la revoir, fût-ce même pour un bref instant! Oui, il fallait qu'il la revît; il allait faire retour à la capitale, et le plus vite serait le mieux. Comment vivait-elle, la

pauvrette, si seule, là-bas? Oh! que ne pouvait-il être à présent auprès d'elle! A tant la désirer, à n'y pouvoir plus tenir, sa vie ici lui pesait, grise, morne, vide!

Mais les années passent vite, et la charge du gouverneur toucha bientôt à son terme. Lorsqu'il regagna lui-même la capitale, le guerrier rentra avec lui. Il souffrait tellement, en vérité, d'avoir délaissé sa première épouse, qu'il résolut de reprendre sa vie avec elle. A peine eut-il mis le pied dans la capitale, qu'il renvoya sa deuxième femme dans la demeure de ses parents, tandis qu'il se rendait lui-même, sans prendre seulement le temps de quitter ses vêtements de voyage, dans la maison où il avait laissé si seule sa première femme.

Le portail en était ouvert, et il entra. La maison lui sembla déserte et abandonnée, sans trace d'une présence humaine, sans aucun des mille signes de la vie. « Aussi, comment eût-elle pu vivre dans cette demeure si désolée, en si complète solitude! » pensa le guerrier, mordu au cœur par un remords plus féroce encore, et accablé plus que jamais de nostalgie et de regret. On était au dixième jour du mois de Mi-automne, et la lune était claire dans la froide nuit, et le guerrier se sentait le cœur de plus en plus lourd. Il pénétra plus avant dans la demeure, et voilà qu'il aperçut sa femme, assise comme toujours dans le coin qu'elle avait élu! Et pourtant, il n'y avait pas trace par ailleurs de la moindre présence humaine.

L'épouse leva les yeux sur lui sans manifester la moindre colère, sans le plus léger signe de rancœur; elle semblait au contraire pleine de joie : « Tiens donc! te voilà revenu à la maison? Depuis quand es-tu rentré en ville? » Alors il lui raconta combien il s'était ennuyé d'elle, année après année, dans la province lointaine, et combien son cœur s'était languï d'elle, et d'elle seule, si seule! « A partir d'aujourd'hui nous vivrons ensemble, tous les deux, sans nous quitter! lui assura-t-il. Dès demain je ferai apporter ici le bien que je me suis acquis et je ferai aussi venir mes gens. Je ne suis venu ce soir que pour te l'annoncer. »

Sa joie sembla s'épanouir quand elle l'entendit parler

de la sorte. Elle se mit alors à bavarder avec lui de mille et une choses, lui racontant la vie qu'elle avait eue pendant toutes ces années, et ceci, et cela, tant et si bien qu'ils en étaient encore à parler déjà fort avant dans la nuit. Ils gagnèrent ensemble la chambre du sud pour s'y coucher, mais ils ne pouvaient pas s'arrêter de parler et continuèrent de chuchoter plutôt que de dormir.

— Hormis toi-même, n'y a-t-il donc personne qui vive ici? demanda le mari.

— Hélas! répondit la femme, pas un seul serviteur n'a voulu rester avec moi, depuis le temps que je suis dans la misère que tu peux voir!

Et ainsi, et ainsi, toute la nuit durant. Le jour n'était pas loin, quand à la fin des fins ils s'endormirent. Et leur sommeil alors fut si profond que le grand jour, pas plus que le soleil brillant ne vinrent frapper leur conscience. La partie inférieure des portes à claire-voie était fermée, mais le haut était resté grand ouvert, car il n'y avait nul domestique dans la maison pour tirer les portes chaque soir, comme il est d'usage. Un rayon de soleil automnal vint poser avec insistance l'éclat de sa lumière sur le visage du mari, qui s'éveilla soudain. Il tourna aussitôt les yeux vers sa femme, étendue à côté de lui. Oh! l'horrible spectacle! Car il n'y avait là qu'un cadavre décharné, une morte noircie, réduite presque à l'état de squelette! Que pouvait bien signifier cette atroce aventure, avec cette sinistre chose plus épouvantable que tout au monde?

Vite, le guerrier attrapa à pleines mains ses vêtements et se jeta dehors. Une fois dans le jardin, par-delà la galerie ouverte, il se retourna, doutant encore de ce qu'il avait bien pu voir, pour jeter encore une fois un regard dans l'intérieur. Hélas, il ne s'était pas trompé: c'était bien un horrible cadavre qui gisait là. Le doute n'était pas permis! Alors il passa précipitamment ses vêtements pour s'éloigner en toute hâte, presque fou de terreur. Il courut d'un trait jusqu'à la demeure voisine, où, se reprenant un peu, il questionna l'habitant de l'air de quelqu'un qui avait l'intention de faire une visite à côté: « Où est votre voisin? demanda-t-il, savez-vous quelque chose? On dirait



qu'il n'y a personne chez lui! La maison serait-elle inhabitée à présent? »

— Il y avait une femme qui habitait là, répondit le voisin. Son mari l'avait abandonnée après de longues années de mariage; il l'avait laissée seule pour aller dans une lointaine province. Elle en eut un chagrin profond et vécut dans la pire détresse. Pour finir, elle est tombée malade. Elle resta là couchée, n'ayant personne pour la soigner, et elle est morte dans l'été, toute seule. Personne ne vint non plus pour célébrer le service funèbre, et son cadavre est toujours là depuis qu'elle est morte. Tout le monde a peur de cette maison et fait un grand détour pour passer, depuis lors. On fait comme s'il n'y avait plus rien par là.

Horrié en entendant ces nouvelles, le guerrier rentra chez lui dans un trouble complet. Et il y avait de quoi. Oui, il portait une véritable terreur en lui. Car la chaleur du sentiment qu'il avait si longtemps nourri pour elle, cette profonde flamme dont il avait rempli son âme, c'était cela qui avait permis à sa femme d'habiter par-delà la mort une forme terrestre que son esprit devait quitter. Et c'était aussi la force de son sentiment qui l'avait amené à passer, sans se douter de rien, toute une longue nuit avec elle.

En vérité, il y a beaucoup de choses étranges de par le monde, et même de plus étranges que celle-ci. Et c'est pourquoi l'on dit encore de nos jours qu'il ne faut juger légèrement de rien, tout extraordinaire que cela paraisse.

### **Comment un singe sut prouver sa reconnaissance à la femme qui l'avait sauvé.**

Dans une province du Chinzei, il y avait une fois un homme qui vivait au bord de la mer avec sa femme et ses enfants; et l'épouse de cet homme était le plus souvent sur la plage, occupée à pêcher ou à ramasser des coquillages.

Un jour, donc, qu'elle était descendue à la plage avec une voisine et ses deux enfants, le petit groupe trotta dans le sable, puis, ayant trouvé le bon endroit, la femme déposa sur une pierre plate le plus petit de ses enfants, âgé d'environ deux ans, qu'elle avait porté jusque-là sur le dos, et le laissa à la garde de son garçonnet, car elle voulait recueillir des fruits de mer pour le repas.

Presque en bordure de la mer s'élevaient des monts où vivaient de nombreux singes, et eux aussi descendaient fréquemment sur le sable de la plage. Ce jour-là, justement, il y en avait un, tout au bord de l'eau.

— Regarde! cria la femme à sa compagne, il y a là-bas un singe : on dirait qu'il cherche à attraper du poisson. Allons voir!

Les deux femmes approchèrent avec précaution, persuadées que le singe ne ferait qu'un bond et se sauverait dès qu'il les aurait aperçues. Mais non! Le singe les regardait venir avec un air anxieux, mais ne s'enfuyait pas. Il y avait de la terreur dans son regard.

— Qu'est-ce qu'il lui arrive? Il n'a pas l'air de vouloir s'en aller! s'étonnaient les femmes à mesure qu'elles approchaient. Et le singe, en effet, restait là. Quand elles furent assez près, elles comprirent : le singe avait la main prise dans un gros coquillage qui s'était refermé comme une mâchoire sur ses doigts, quand il avait voulu en extirper la chair. Il avait eu beau faire : impossible de s'arracher à cet étau; et avec la marée qui montait, il allait infailliblement se noyer. Les femmes riaient aux éclats, se moquant de la stupidité gourmande de l'animal pris au piège. La voisine, saisissant une pierre, s'apprêtait à assommer la pauvre bête.

— Quoi? Qu'allez-vous faire? s'exclama l'autre en lui arrêtant le bras. Ce serait trop horrible! Sauvons-le, au contraire, pour l'amour du ciel!

— Ce singe, répliqua la voisine, cela va nous faire un excellent rôti. Il n'y a qu'à le tuer.

Alors la femme supplia sa voisine et la conjura de laisser la vie au singe. Elle y mit tant de chaleur et d'insistance, que l'autre, finalement, se laissa convaincre. La femme

força entre les valves du coquillage un bout de bois, qu'elle tourna en faisant levier pour écarter les deux parties et desserrer l'étreinte, ce qui permit bientôt au singe de retirer ses doigts d'un geste vif, après quoi il se sauva. Tout en lui exprimait le triomphe; et celle qui venait de le sauver ne put s'empêcher de songer : « Il n'y a qu'un instant, tu étais tout près de mourir, et à présent te voilà sauf! A qui le dois-tu, sinon à moi et à moi seule? Tu devrais m'en être vraiment reconnaissant, tout animal que tu sois! Oui, vraiment reconnaissant! »

Comme pour répondre à cette pensée, le singe, au lieu de fuir directement dans la montagne, courut droit où étaient les enfants, s'empara du plus jeune et détala. Effrayé par cette irruption soudaine et le geste brutal du singe, l'autre enfant se mit à hurler; la mère se retourna et vit toute la scène, suivant des yeux le singe qui emportait son petit.

— L'ingrate bête! Voilà qu'il me vole mon enfant! gémit la mère dans sa stupéfaction.

— Naturellement! observa l'autre femme. Un animal ne saurait montrer de la gratitude aux humains. Si je l'avais tué, votre enfant n'en aurait pas pâti! Mais quelle ingratitude! Oh! la vilaine bête!

Elles se mirent toutes deux aux trousses du ravisseur, mais plus elles couraient, plus le singe s'éloignait vite; et quand, à bout de souffle, elles durent ralentir leur course, le singe à son tour, avec un chô d'avance sur elles, ralentit également. Il finit par s'engager sur les pentes de la montagne. Les femmes épuisées n'avaient plus même la force de marcher. Alors la mère lança vers le fuyard :

— Singe! pourquoi te montres-tu si ingrat? Je t'ai sauvé la vie quand tu allais être assommé, tu devrais en être tout heureux. Voudrais-tu, peut-être, dévorer mon enfant? Oh! je t'en supplie, rends-le-moi! Rends-le-moi au nom de ta vie sauve!

Pour toute réponse, le singe escalada prestement un gros arbre, tenant toujours l'enfant. Qu'allait-il faire là-haut? Vivement, la mère accourut au pied de l'arbre, ne voulant pas le quitter des yeux. Le singe, tout au sommet,



s'accroupit à la fourche d'une des plus hautes branches, serrant toujours le bébé dans ses bras. Pendant que la mère restait là, en grande hâte la voisine regagna sa demeure pour y aller chercher le secours du mari. Seule, et sans quitter un instant le singe des yeux, la mère le vit s'amuser à un jeu étrange et incompréhensible : ployant d'une main un gros rameau, il le relâchait brusquement, ce qui secouait et fouettait l'enfant dans ses bras; et l'enfant pleurait et hurlait jusqu'à n'en plus pouvoir. Mais dès qu'il cessait ses cris, le singe recommençait de plus en plus fort et le faisait de nouveau pleurer et hurler. Ce jeu dura un bon moment, puis un aigle, attiré par les cris, vint planer au-dessus d'eux, menaçant. Affolée, la mère se dit que le bébé, qui lui avait été enlevé par le singe, le serait par ce gros aigle à présent. Mais que faire? Elle était atterrée en regardant ce qui allait se passer. L'aigle plane en rond, se rapprochant toujours plus, et le singe ploie le rameau comme auparavant, pour le lâcher à l'instant précis où le rapace fondait sur sa proie. Frappé mortellement par la détente de la branche, l'oiseau tombe en virevoltant. Aussitôt, le singe plie la branche encore plus bas, car un deuxième aigle arrivait; et il l'abat comme le premier. Puis, un troisième, un quatrième, un cinquième!

La mère comprit alors que le singe n'avait pas du tout voulu voler son enfant, mais bien au contraire lui sauver la vie pour lui montrer sa reconnaissance, et jeter les aigles à ses pieds. Elle ne put retenir un cri : « Oh, mon singe! Oui, je comprends à présent ton geste touchant. Mais tu n'as plus besoin de tuer des aigles pour moi. Laisse-les, et rends-moi le bébé maintenant! »

Le singe, qui semblait n'avoir attendu que cela, sauta sur un arbre proche et dégringola de branche en branche jusqu'au sol, où il déposa gentiment l'enfant, avant de repartir allégrement dans son arbre, au sommet duquel il se campa d'un air fier en regardant en bas. L'instant d'après, il avait disparu dans les frondaisons montagneuses.

En pleurant de joie, la mère avait couru à son enfant et le serrait contre son cœur. Elle lui donnait le sein lorsque le père arriva, tout essoufflé d'avoir couru pour venir à

la rescousse. Sa femme lui raconta par le menu toute l'histoire, lui expliquant comment le singe avait agi dans sa gratitude, ce qui n'en sembla pas moins étrange à l'homme. Il coupa les ailes des aigles abattus, un, deux, trois, quatre, cinq! et la petite famille prit le chemin du retour. Le mari tira un bon profit des aigles, quand il les vendit, et c'est ici que se finit l'histoire.

Certes, la mère se sentait touchée de cette marque de reconnaissance après qu'elle eut sauvé la vie du singe, mais par quelles angoisses et quelles terreurs n'avait-elle pas passé! Et si le singe, tout animal qu'il soit, est capable de reconnaissance, combien plus l'homme doit-il pratiquer la gratitude avec conscience, combien doit-il avoir horreur, en toute circonstance, de l'ingratitude même la plus légère! C'est aussi ce que dit la tradition, en ajoutant qu'en l'occurrence, le singe avait fait preuve d'une rare intelligence.

ANDRÉ BERRY

## Epigrammes

1

*Quand j'aspirais à l'amour, à la gloire,  
A la fortune, au savoir, au salut,  
Je soupirais après force et mémoire  
Et chance, et grâce : et soupir ne valut.*

*Quand j'aspirais... Maintenant je n'aspire  
A rien de plus qu'à ne plus aspirer.  
La seule chose après quoi je soupire,  
C'est de n'avoir après quoi soupirer.*

2

*Toujours l'inanité de la persévérance!  
Du même faix chargé,  
Toujours les mêmes pas, du matin d'espérance  
Au soir découragé!*



## 3

*Flux constant des désirs dont l'aurore est suivie!  
Avec la nuit qui vient reflux des vains espoirs!  
De chaque jour, Seigneur, accorde-moi la vie;  
Accorde-moi, Seigneur, ma mort de tous les soirs.*

## 4

*O de Volupté, Puits insigne,  
Tour de Gloire, Arche de Beauté,  
Qui donc, Femme, te rendra digne  
Du corps par ton souffle habité?  
Ce bon champ, mis sous mauvais maître,  
Mieux que toi qui le sèmera?  
Ce haut temple aux mains d'un faux prêtre,  
Mieux que toi qui le gardera, —  
Femme qui trahis et qui changes,  
Femme sans vrai temps ni vrai lieu, —  
Chair sans cœur : paradis sans anges,  
Tête sans esprit : ciel sans Dieu?*

## 5

*Quel long jour te précède encore,  
O Soir, de la nuit gaie aurore!  
Quel long jour encore te suit,  
Matin, triste soir de la nuit!*

6

*Femme, faux or dont le plomb se révèle  
Quand on le tient;  
Astre glacé qui sans feu ni lumière  
Vous éblouit;  
Beau fruit tentant qui, sitôt qu'on le pèle  
Tout ver devient;  
Spectre de gaz qui sitôt qu'on le serre,  
S'évanouit.*

7

*On m'a vu rechercher amour, gloire, aventure,  
J'ai rêvé la fortune, et les honneurs royaux.  
Vingt-cinq ans ont passé sur ma détresse obscure,  
Et je ne prétends plus qu'à la mort la moins dure  
Aimer le plus vite et par les moindres maux.*

8

*Au moment de quitter votre empire éphémère  
Fruit qui n'êtes que fruit, fleurs qui n'êtes que fleurs  
Cieux qui n'êtes que cieux, terre qui n'es que terre,  
Qu'ai-je pour vous que pleurs qui ne sont que des pleurs?*

GEORGES PIROUÉ

## Atalante

fin \*

En quelques jours, comme tout avait changé! L'été battait son plein. On était en juin. L'Académie s'était comme enfoncée sous les massifs de rhododendrons au feuillage sombre. C'était dans la chaleur une maison assoupie, tenue à l'écart, sans bruits de conversations et rayonnements extérieurs. Les événements, s'il s'en passait, se déroulaient ailleurs, dans la chambre de Servien, dans l'espace entre cette chambre et la terrasse du Palais, sur cette terrasse même. Certaines silhouettes, pareilles dans leur agitation à des figurants de théâtre qui simulent la gaiété factice d'une comédie du XVIII<sup>e</sup> siècle, semblaient y avoir inauguré une sorte de contre-jeu, de contre-feu dérisoire. Sur les tables du restaurant, les tartes aux fruits avaient fait leur apparition, survolées par des guêpes. On se serait cru à la campagne. Le semestre se traînait et chacun se sentait habitué à ce qui, dans les premiers temps, en avait secoué la monotonie.

De plus, les examens approchaient, créant une atmosphère de repliement, d'ennui besogneux et de nervosité.

Claire mettait sa mauvaise humeur sur le compte de deux examens préparatoires qu'elle avait à passer. « Je travaille », disait-elle, pour expliquer qu'elle fréquentât de moins en moins les cours. En fait, incapable de se renouveler et se voyant dans les salles de l'Académie comme

\* Voir *Le Mercure* de novembre 1957.

un animal en champ clos, laissé seul et surveillé des tribunes, elle désertait.

Sa chambre était dans un complet désordre. Des livres et des cahiers partout. Elle utilisait les dictionnaires comme siège. « Il faut que ça entre par où ça peut », s'écriait-elle dans les rares moments de verve où elle insistait avec complaisance sur sa paresse et sa dissipation. Plus souvent que jamais, elle se lavait les cheveux, ce qui lui donnait l'occasion de longues stations à sa fenêtre pour les sécher. Elle écrivait à ses amies qu'elle avait besoin de réconfort. Au coup de sonnette du facteur, elle se dressait comme un diable, courait dans l'escalier. Il arrivait qu'elle le trouvât derrière la porte. C'était un homme tout rond avec des lunettes de fer qui l'appelait « petite demoiselle ». Elle s'entretenait longuement avec lui. Aux repas, on parlait de vacances. Claire affirmait qu'elle adorait les coins perdus, où l'on peut s'habiller comme on veut. Elle remontait dans sa chambre en levant très haut sa jupe et s'asseyant sur ses dictionnaires jouait avec ses doigts de pied. « J'en ai marre, j'en ai marre », murmurait-elle en tournant autour de sa table. L'Université lui faisait l'effet d'un piège où elle était tombée. Une grande famille, jusqu'à ces derniers jours, qui s'était amusée de ses espiègleries. Mais maintenant, finit de rire. Elle était bien attrapée. Elle sortait sur sa grande bicyclette anglaise, virevoltait dans les rues, allait rendre visite aux mariniers du port. L'un surtout avait ses préférences, un grand diable tout tanné par le grand air, qui portait un crochet de fer à la place de la main droite. C'était un peu un avant-goût des vacances.

Cadmus se trouvait souvent sur sa route. Pour expliquer sa présence, il pestait lui aussi contre le travail qui empêche de jouir de l'été. « Je ne peux pas tenir en place », se lamentait-il. Et c'était vrai. Il venait s'asseoir dans l'allée des peupliers. Il écoutait l'eau invisible, battant la berge à petits coups, ou bien regardait la ville au pied de ses collines, triste dans son immobilité mesurée. Envahi par la mélancolie que dégagent les choses achevées, Cadmus patientait, errait par les rues jusqu'à ce qu'il



rencontre Claire. Il y avait dans ses apparitions toujours inopinées, dans sa manière de tourner au loin autour de lui — car souvent, debout sur ses pédales, les cheveux au vent, elle ne le voyait pas — quelque chose de miraculeux. Comme si la région avait fait un enfant et que par cette progéniture elle eût à la fois renié son équilibre actuel et projeté quelque nouvelle harmonie. Claire rompait le silence, secouait l'ensommeillement des choses, se moquait de la chaleur. Mais quand elle s'arrêtait sur le bord du trottoir pour saluer Cadmus, elle avait des gouttes de sueur au front et ses aisselles étaient mouillées. Ces signes d'efforts exaltaient le jeune homme.

Il n'était pas non plus sans avoir remarqué l'agitation où vivait la jeune fille et il n'était pas dupe de ses explications. Il suffisait pour cela qu'il se référât à ses propres mensonges. Plus elle parlait, plus il souriait. Il en savait long sur elle. Elle était drôle, vraiment, mais surtout ses gambades verbales étaient trop nerveuses pour ne pas cacher autre chose. Il était probable qu'elle l'aimait. Cette éventualité le flattait. Il se faisait l'effet de tenir à bout de corde une chèvre qui ne veut pas se savoir attachée. Mais lui sait qu'elle l'est et se prépare doucement à le lui faire sentir à coups de petites tractions répétées sur la corde. Imposer son jeu en profitant de toutes les faiblesses et de toutes les distractions de l'adversaire.

Cette opération demandait du doigté, de la présence d'esprit. Si Cadmus se promenait si souvent, c'était qu'il voulait être là pour surveiller cette exubérance, la diriger, en tirer profit. Non en bas jouisseur qui saccage l'être aimé en même temps qu'il en fait la conquête, mais en amant prudent qui protège de la destruction ce qui peut être sauvé, qui travaille à une métamorphose sans douleur, dans la continuité. « De la maïeutique, quoi! » pensait Cadmus en souriant.

Plus que son admiration réelle pour la jeune fille, tout au moins le croyait-il, le souci de son prestige auprès de ses amis l'incitait à mener cette affaire aussi habilement que possible. A l'égard de Saintonge, il était engagé à ne pas choir dans l'aventure vulgaire. « Je ne veux pas,

avait dit ce dernier une fois, d'un ton péremptoire et léger, que Claire ait l'air tourmenté. » Aux yeux de Servien, il devait réussir, mais pas par les moyens cyniques que cet ami lui avait si souvent vantés. Servien aimait beaucoup enlever aux gens leurs illusions. Il opérait d'un ton placide, mais en chirurgien consciencieux qui continue de tailler même si cela fait mal, parce qu'il le faut. Une grande victoire hors de toute équivoque serait nécessaire pour le faire descendre de son piédestal de professionnel.

Voilà pourquoi il ne se passait pas grand-chose entre les deux jeunes gens au cours de leurs rencontres. Certes, Cadmus avait un plan et l'appliquait systématiquement. Persuadé qu'en exploitant ce qu'il y avait d'exceptionnel en Claire il la séparait de sa famille, de son milieu, et préparait le moment où, en pleine possession d'elle-même, elle n'aurait plus qu'à se donner, il flattait son narcissisme. Et en effet, la jeune fille avait parfois des gestes et des paroles d'une extraordinaire spontanéité qui lui coupaient le souffle. Mais que faire après? Elle était là devant lui, toute à lui, coupée de l'instant précédent et privée d'avenir et, au coin de ce trottoir ou sur ce banc de l'allée, comme sortie et isolée de la ville. La non-préméditation de leurs colloques était pour beaucoup dans cette impression. Lui fixer un rendez-vous? C'était renoncer d'avance au charme de l'inattendu, retomber dans des schémas convenus que Claire semblait détester autant que lui. L'inviter à boire un verre chez Laplace? Mais Cadmus avait horreur de l'atmosphère des cafés où les bourgeois, parents et connaissances des étudiants, observent la jeunesse avec regret et indulgence. Regret qui les pousse à considérer que ce que les jeunes font est définitif et les engage irrémédiablement du côté de leur établissement. « Le plus vite sera le mieux », estiment-ils dans leur sagesse envieuse. Indulgence qui au contraire leur fait voir d'un œil amusé et sceptique ces mêmes extravagances, parce qu'il faut que jeunesse se passe et que tout cela n'a guère d'importance. Mais ce que Cadmus souhaitait vivre n'était ni l'un ni l'autre, ni un pas vers la respectabilité, ni un tour de danse pour la galerie. C'était une expérience qui n'avait

pas de place dans la société, dans ce que cette société admet de nature en son sein, nature excusée d'avance et sournoisement rendue inoffensive.

Il faut dire aussi que Claire avait une façon de lâcher la bride au petit animal terré en elle qui laissait Cadmus ébloui et perplexe. Faisait-elle exprès de découvrir de temps en temps son genou, rond comme une boule qui aurait roulé de plus haut, un peu huileuse et légèrement humide d'avoir été jusque-là en contact avec ce que la robe cache du corps? Pourquoi parlait-elle si souvent de ses soins de toilette, de la salle de bain et du plaisir qu'elle éprouvait à se frotter le cuir chevelu? Cadmus aurait dû à ces moments-là risquer un geste. Mais un obscur scrupule le retenait, la peur de profiter de Claire à l'insu d'elle-même. Il aurait fallu auparavant la renseigner — elle était si jeune, à peine sortie des jupes de sa mère — la rendre responsable de ses attitudes et de ses discours, pour que tout reste honnête. De plus, le petit animal pouvait mener loin, vers une nouvelle forme de tyrannie, celle qu'ils subiraient tous deux en se soumettant à leurs instincts, sans souci d'eux-mêmes ni des autres. Au bas de cette pente se tenait Servien sarcastique : « Femelle comme les autres. Et quant à toi... » Cadmus préférait alors jouir de l'espèce de vertige qui s'emparait de lui, extravaguer, extrapoler, mais sans gâter par le moindre acte ses chances à venir. Il avait grande confiance en ses désirs secrets, en ses anticipations romanesques.

Claire était assez fine pour avoir deviné beaucoup de ses pensées. D'abord mécontente d'être sans cesse incitée à se compromettre avec ce garçon, elle s'était peu à peu aperçue que les gages qu'elle lui donnait étaient au fond des preuves qu'elle s'offrait à elle-même de sa propre liberté. On la voulait débarrassée de ses préjugés? Elle l'était, et plus que son interlocuteur ne le croyait. S'engager à lui plaire lui coûtait peu de frais. Il ne se targuait de rien. Toutes les imprudences qu'elle commettait restant sans résultat fâcheux, elle pouvait dès lors les répéter sans danger. Elle élargissait son assise du côté des inter-

aits. Elle se donnait du champ en entrant, il est vrai, dans la zone ennemie, mais qu'elle annexait à son camp.

— Je vais me baigner, annonça-t-elle un jour, à la fin d'une de leurs conversations. Accompagnez-moi. Vous veillerez sur ma bicyclette.

Le « bain des dames » se trouvait un peu en dehors de ville. C'était un petit pavillon de style mauresque. Avant d'entrer, elle lui donna sa montre à garder.

Il pouvait être sept heures du soir. Personne sur la berge. Point de nageurs non plus. Cadmus s'assit au pied de l'arbre contre lequel Claire avait appuyé sa bicyclette. Il était vexé d'avoir à rester devant la porte d'un établissement réservé à l'autre sexe, humilié d'être prisonnier de la rive, terrien pataud, tandis que la jeune fille allait célébrer il ne savait quelles noces avec la rivière. Pour rien au monde, il n'aurait voulu avoir l'air de l'attendre, de la surveiller, comme un chien qui va et vient et jappe doucement en regardant son maître nager. Il observait l'horizon, se forçait à penser à des choses sérieuses. Son dépit l'y aidait.

Soudain, il vit une tête dans l'eau, semblable à un ballon grisâtre, qui en proie à une volonté spasmodique et joueuse s'approchait d'un radeau à cinquante mètres devant lui. Des bras émergèrent, un corps, puis tout entière hors de l'eau, Claire se dressa, jambes écartées pour se maintenir en équilibre. C'était la première fois qu'il la voyait en maillot de bain. Il en fut d'abord confus. Ses cuisses longues, tendues, le gênaient. Mais presque aussitôt une sorte de colère le prit. La jeune fille avait caché ses cheveux sous un bonnet de caoutchouc gris. Cela lui donnait une allure de sportive, dégagée, sèche, sans mystère. Sa chair, c'était des muscles, son corps, une mécanique exacte. Dans l'air bleuté, Cadmus avait l'impression de la voir à travers une vitre ou sur un écran de cinéma. Il eut le soupçon qu'elle avait prémédité de se dévoiler ainsi à lui. Presque nue — nous n'avons pas de préjugés — mais sur une scène inaccessible. Hors de portée, elle le défiait. Sale petite égoïste! Il la détesta.

Claire cependant, là-bas sur son radeau, multipliait



les signes d'amitié. Elle était heureuse de faire constater ses performances. Mais plus elle gesticulait, plus son corps prenait des formes dessinées, épurées, plus elle ressemblait à un insecte caparaçonné. Plus aussi il apparaissait normal qu'ils échangeassent des saluts. Cadmus lui répondit de mauvaise grâce, puis se leva et se mit à marcher de long en large pour marquer son impatience.

— Aidez-moi à remettre ma montre, dit-elle, quand elle l'eut rejoint.

Elle lui tendait sa main, paume en l'air. Le poignet était mince, veiné, offert et délicat comme est toujours le dessous d'une bête. Les doigts de Cadmus qui serraient le bracelet de cuir tremblaient légèrement. Claire de tout près sentait l'eau. Une eau qui l'avait en même temps ramollie et stimulée. Cadmus éprouva le même désir qui l'avait tout à l'heure saisi quand elle se hissait sur le radeau. Et comme cette fois, il avait la jeune fille à sa merci, pour se venger d'avoir eu l'air si bête sur la rive, pour lui apprendre qu'il y a tout de même des provocations qui se paient, il baissa la tête et posa ses lèvres à l'endroit où bat le poulx. Il mit beaucoup de gravité dans son baiser. Les doigts de Claire se recroquevillèrent, comme des pattes d'animal marin. Elle eut un sourire résigné et amusé.

— Si vous veniez prendre le thé chez moi demain? demanda-t-elle d'une voix tranquille.

Cadmus craignait que la mère ne fût là. Mais Claire était seule. Elle le fit entrer dans un salon Empire à tentures jaunes, l'installa sur un canapé et poussa devant lui une petite table couverte de porcelaines. Puis elle se mit à préparer le thé avec attention, des gestes qu'il devina rituels et qui gênaient la conversation. Cadmus sentit qu'on ne pouvait prononcer que des phrases banales, destinées à habiller d'un voile léger un ensemble d'actes plus importants. Des mots-encens comme dans une église où toute la piété des fidèles se concentre sur le cérémonial. Tandis que la jeune fille allait et venait, versait de l'eau de la bouilloire dans la théière et de la théière dans les tasses en disant : « Un peu de lait? Un nuage? » ou :

« Combien de sucres? », il était prisonnier de l'ameublement, des bibelots qui l'entouraient. L'idée lui vint qu'en ayant l'air de faire un pas décisif, Claire s'était au contraire repliée sur des positions solides. Et ceci sans même l'avoir voulu, car céder à l'ennemi c'est se donner du répit, signer un armistice. Au point que l'un n'ayant plus rien à exiger et l'autre plus rien à refuser, on se demande tout à coup au nom de quoi on se trouve encore face à face. Tous deux étaient surpris, presque déçus.

Pour se remettre de l'ardeur au ventre, Cadmus s'imaginait à cet instant même dans la rue et se répétant : « Ce n'est pas vrai, je ne suis pas ici devant la façade, mais derrière. » Il releva alors la tête, parcourut des yeux les parois, les tapis, arrêta son regard sur Claire dont, par sa simple présence, il violait l'enfance, la vie intime, dont il dirigeait, puisqu'il était son hôte, les actes et les paroles. Après tout, oui, il était dans la place. Mais le plaisir de vanité qu'il en éprouvait n'allait pas sans un bizarre ennui. Alors quoi? Contempler. Contempler toujours, avec cette différence qu'aujourd'hui le réglage du spectacle dépendait un peu de lui. Cela lui enlevait beaucoup de charme.

Quant à Claire, elle observait le jeune homme. Il n'était pas très à sa place derrière cette table à thé. Les cheveux trop longs, l'air trop sérieux. Chose d'ailleurs qui ne l'étonnait pas, qu'elle avait prévue. Mais cette intrusion souhaitée et organisée d'un autre dans son monde n'était pas l'incident révolutionnaire qu'elle avait attendu. Cadmus, au coin de son canapé, était conscient de l'incongruité de leur tête-à-tête. Mais plutôt que d'en souffrir, plutôt que de s'imposer pour ne plus avoir à en souffrir, il semblait s'accommoder de cette gêne. Il promettait d'avance d'être plus à son aise à l'avenir, si on lui donnait le temps de s'habituer. Et Dieu sait de quelles compensations douteuses il nourrissait cette sagesse. Son air rêveur le prouvait. Il y avait quelque chose de bourgeois, d'honnête et de bêtement masculin dans cette prise de possession des lieux. Comme s'il lui avait été possible de lutter contre elle sur le terrain choisi par elle. Comme

s'il avait déjà remporté une victoire, ou qu'il ne se souciât pas d'en remporter une. « Pauvre garçon, se dit-elle. Nous ne sommes pas encore mariés. »

— Qu'est-ce que vous pensez de Servien? s'entendit-il demander.

Cadmus tressaillit. Qu'est-ce que Servien venait faire ici? Claire d'habitude ne parlait jamais de lui.

— De quel point de vue? articula-t-il.

— Du point de vue de ses mœurs, répondit Claire, comme heureuse d'être aussi précise.

Cadmus flaira le piège. On le mettait à l'épreuve. Ou bien il trahissait Servien, déplorait sa conduite et du coup se distinguait de lui et devenait un jeune homme correct, privé dès lors de toute initiative, livré pieds et poings liés à son interlocutrice. Ou bien il prenait sa défense et rejoignait aussitôt le camp des dépravés dont la jeune fille avait sans doute une sainte horreur. Il prit le parti d'être prudent, sans songer que cette prudence l'engageait déjà sur une voie.

— Je comprends mal ce que vous voulez dire... Servien est un garçon très intelligent...

Une sorte de découragement le prenait. Même s'il avait voulu excuser son ami, comment s'y serait-il pris? Les mots lui manquaient. Ils étaient tous trop forts, déplacés dans cet appartement et tout juste bons à susciter entre Claire et lui des malentendus. Elle ne savait rien de la vie, elle n'en devinait pas grand-chose. Elle se scandaliserait et il ne se sentait pas de force à jouer le rôle d'un iconoclaste. Tout à coup il fut triste de voir posé le problème de l'amour d'une manière si brutale, et encore à propos de quelqu'un qui leur était étranger. Toutes ses prudences, ses dérobades avaient été inutiles. En vain s'était-il efforcé d'éviter les équivoques, les alternatives et les déchirements qui s'ensuivent. Il y avait peut-être quelque chose de fatal à ce qu'une fois ou l'autre et avec n'importe qui l'amour se révèle toujours dans ses antinomies vulgaires. D'un côté l'honnêteté, la tendresse, de l'autre... C'était horrible. Il eut la tentation de revenir à ses anciennes habitudes : le couchage avec celles qui sont faites

pour cela, l'amitié avec les autres, beaucoup plus rares, qui ne savent pas encore ce que c'est.

Claire insistait :

— Je sais qu'il couche avec des filles. La pépée par exemple. Il paraît que ce n'est pas convenable. Mais il est très fréquentable tout de même. J'aimerais bien voir de près ce que les gens appellent un Don Juan.

Sa voix était forcée, provocante. On eût dit que la jeune fille souhaitait se détruire elle-même, mais elle était si incapable d'être autre chose que ce qu'elle avait toujours été qu'elle adoptait inconsciemment une attitude artificielle. Elle jouait faux et Cadmus eut honte d'elle.

— Mais ce n'est pas un Don Juan, s'écria-t-il. Quel mot stupide.

— Alors dites, dites..., supplia Claire, cette fois sincère, avec sur le visage une expression de curiosité malsaine. Ces mots signifiaient aussi : aidez-moi, initiez-moi. Vous voyez bien que j'en ai assez d'être fidèle à moi-même.

Cadmus hésita, en proie à des sentiments mêlés mais qui le poussaient tous à refuser cette offre. Dévoiler l'intimité d'un copain n'était guère amical. D'ailleurs, il y avait dans cette évocation de Servien entre eux quelque chose qui l'effrayait. Parler de lui serait rompre le cercle où Claire et lui-même se trouvaient enfermés, éloigner la jeune fille, la jeter dans des chemins nouveaux. Une obscure jalousie l'incita à tergiverser encore :

— Qu'est-ce que cela peut bien vous faire ? dit-il d'un ton las.

Il regarda la jeune fille. Elle semblait toujours prête à dépecer un secret, ses petites dents de rongeur à découvert. Elle était laide. Ainsi donc, pensa-t-il, la révélation de l'amour n'était pas au bout de l'expérience qu'il avait tentée avec elle, pas dans le mûrissement progressif de ce corps, pas inscrite dans l'évolution normale de la femme. C'était un accident qui viendrait de l'extérieur, un trébuchement, une chute dont on se relève froissé et contusionné par autrui. Comme tout cela était désespérant.

Il n'ouvrit plus la bouche. Claire se leva et versa du thé pour se donner une contenance. Autant elle s'était



montrée avide de nouveauté, autant elle revenait vite à son personnage passé, avec une sorte de rage impuissante, pour ne pas être plus longtemps placée en porte-à-faux.

L'occasion était manquée. Cadmus s'en aperçut aussitôt. Timidement, il essaya plusieurs fois de ramener la conversation sur le sujet non de Servien mais de l'amour. Claire faisait la sourde oreille. Il se sentit classé, considéré comme un lâche. Sa vanité souffrit. Il en voulut à la jeune fille d'avoir si maladroitement engagé la discussion, elle aussi d'une manière lâche, par la bande, et de se prêter si mal maintenant à réexaminer la question, cette fois selon son optique à lui. Dans ce salon qui lui était si familier, comme sa boîte l'est à une poupée, elle avait l'air d'un automate bien remonté. Elle se pavanait, sûre d'elle, elle s'enfermait avec ostentation dans un monde dérisoire de Semaine de Suzette. Mais on allait bien voir. Puisqu'elle voulait de la bagarre, elle en aurait. On balayerait tout cela, toute cette fausse largeur d'esprit bourgeoise. On casserait tous ces liens savamment distendus. On piétinerait cette copie-modèle de la vie.

Le lendemain, les examens commençaient. Ils durèrent dix jours. Le vendredi, Cadmus fut le dernier à être interrogé par M. Lhomme à l'étage inférieur de l'Académie. Un orage venait d'éclater. Mécontent d'avoir dû venir sous la pluie, M. Lhomme était nerveux, Cadmus distrait.

L'interrogation finie, le jeune homme monta dans les salles du haut. Claire était là.

- Je vous ai attendu, dit-elle. Ça a bien marché?
- Très mal. Je suis d'une humeur de chien.

Au fond, non, ce n'était pas cela. Il n'était pas de mauvaise humeur, mais après la longue contrainte que les examens venaient de lui imposer, il se sentait porté à être tout simplement lui-même. Un esprit de revanche l'habitait et Claire se trouvait justement là pour lui donner l'occasion de l'exercer. Elle était gentille, d'ailleurs, de l'avoir attendu.

- Mais tout ça c'est de la foutaise, continua-t-il. Il y a

une seule chose que j'aime, c'est la vie. Et la vie, c'est un peu vous.

Ils étaient dans une petite pièce qui servait d'annexe à la bibliothèque. Au centre s'élevait un fichier autour duquel Cadmus tournait tout en parlant. Claire était aussi debout et changeait de place souvent. Elle ne se sentait pas en sécurité.

— Remarquez que je ne dis pas cela pour vous flatter. Ce n'est pas telle que vous êtes que je vous admire. Mais telle que vous pourriez être. Claire, je ne vous en ai jamais parlé, mais il me semble que vous vous fiez trop à vos apparences; vous vous en satisfaites trop. Malgré tout ce que je vous ai raconté, vos robes, vos babioles, ça ne m'intéresse pas. Vous ne sentez pas à quel point votre milieu...

Il s'interrompit un instant, attendant une interruption qui ne vint pas. Mais il n'osa pas reprendre sa phrase où il l'avait laissée :

— Ce qui m'importe, ce sont vos capacités d'invention. Vous voyez ce que j'entends? L'espèce de saccage auquel vous soumettez sans cesse votre petite personne.

Il tournait toujours en rond, le front sourcilleux, et par crainte d'être trop direct donnait dans la littérature. Ce n'était pas la première fois que son imagination lui jouait ce genre de tour. Ce qu'il appelait « faire le point » consistait surtout pour lui à analyser des perspectives et à s'éloigner de la réalité en anticipant gratuitement sur l'avenir. Il avait l'air d'assumer d'avance des responsabilités, mais en fait s'épargnait ainsi d'avoir à prendre conscience du présent.

Claire s'était décidée à s'asseoir sur une table. Les deux mains sous ses cuisses et la tête penchée, elle balançait les jambes sans mot dire. Il ne lui était pas désagréable qu'on s'occupât à ce point d'elle.

Dehors, il continuait à tonner et à pleuvoir. Il faisait chaud. De la fenêtre, le jardin ressemblait à une serre. Les plantes étaient brillantes et grasses. Evidemment, on ne pouvait pas sortir, mais il y avait dans cet orage quelque chose d'accidentel en même temps que de compris dans

le programme de l'été qui donnait l'impression que la pluie ne mouillait pas. Un rien de courage et on serait allé se promener, presque nu, en riant sous l'averse.

Cadmus s'arrêta tout à coup devant Claire.

— Et si nous dînions ensemble ce soir?

Elle hésitait. Il continua :

— Je vais vous obliger à me répondre tout de suite.

Il se précipita à ses pieds, lui arracha ses sandales et lui tenant le mollet d'une main se mit à lui enlever ses socquettes.

— Elles sont rouges, je l'aurais juré, cria-t-il, comme s'il avait parlé d'une chose passée dont ils allaient se moquer ensemble.

Claire se débattait, gigotait des jambes comme un enfant qu'on démaillote. Sa chair était ferme. Ses pieds étaient petits, puérils, du tendon et de l'os, de la plante ligneuse, du chiendent, infiniment émouvants dans leur pureté et leur banalité.

Cadmus se baissa, ramassa d'un seul mouvement sandales et socquettes, s'enfuit dans un coin de la pièce.

— Je ne vous les rends pas avant que vous ne m'ayez répondu.

— Vous êtes complètement fou.

— Non.

— Rendez-les-moi.

— Non.

Claire avait sauté de la table par terre. Cadmus eut le temps de penser qu'elle sautait d'un piedestal. Elle était tout à coup accessible, vulnérable par le bas. Elle se mit à le poursuivre à travers la pièce, légère, excitée, somme toute heureuse de cette diversion et ses pieds qui faisaient un bruit mou laissaient des traces sur le parquet.

Il pleuvait sur le jardin. Ils étaient seuls, entourés de pluie, dans une atmosphère d'orage d'été désaxée et relaxée. Des passants en ce moment couraient sous des parapluies aux quatre coins de la ville. Et les rigoles sont pleines de boue. Il y a quelque chose d'effiloché dans l'aspect des arbres, quelque chose de dilué dans le soir qui

tombe vite, qui fait semblant de tomber en cette fin d'après-midi.

Claire avait presque par deux fois coupé toute retraite à Cadmus, mais il lui avait échappé. Pour éviter d'avoir à se battre avec elle, par un reste de pudeur à la toucher, il gagna la fenêtre en criant :

— Non, vous ne les aurez pas.

Et il jeta le tout dehors.

— Il est complètement fou, hurla Claire.

Elle sauta sur le radiateur, placé sous la fenêtre, se pencha pour voir, se retourna vers Cadmus, toute droite, toute fraîche, comme un enfant qui n'a pas voulu aller dormir et qui est revenu au salon où sont les invités. Elle minauda :

— Vous irez me les chercher, n'est-ce-pas ?

— Non, pas avant que... D'ailleurs, j'ai encore d'autres questions à vous poser. Nous avons le temps.

— Bon, dit-elle, et feignant de boudier, elle descendit de son perchoir, s'assit par terre, les genoux relevés, la jupe étalée mais trop courte pour couvrir les pieds. Elle remuait les orteils.

On était bien dans cet improvisé durable. Cadmus sentit l'odeur des vieux livres, écouta le silence de la maison, le froissement des buissons qui s'ébrouaient dans le jardin. Pelotonnée sur le parquet, Claire ressemblait à un chat. Séparée de l'Université, objet de scandale pour elle, simplement parce qu'elle n'avait plus de semelles pour marcher. Immobilisée, sans autre refuge qu'elle-même, brusquement devenue femme, d'une autre essence que quoi que ce soit qui l'entourait. Sevrée et, dans l'innocence et la spontanéité, défi au monde entier. Cadmus eut envie de dire qu'il l'aimait à cette petite va-nu-pieds.

Mais la porte s'entr'ouvrit. Le lorgnon de M. Neiperg brilla :

— Je crois que ceci appartient à Mlle Lambert, dit le professeur d'un ton compassé. Le facteur vient de les rapporter. Et il déposa sur le fichier les sandales et les chaussons rouges.

— Le chic type ! Il me sauve la vie.



Claire bondit pour reprendre son bien.

— Oh, pardon, Monsieur. C'est du facteur que je parle.

M. Neiperg, avant de refermer la porte, jeta un coup d'œil dans la pièce, vit Cadmus dépeigné, Claire qui le pied haut levé rattachait sa sandale. Ses petits yeux de singe étaient tout ronds. Il ne dit rien, mais eut l'air de considérer que Claire était assez grande pour régler ses affaires seule. Il lui fit confiance. Elle n'avait plus besoin de lui.

Les deux jeunes gens restèrent face à face. Que faire contre une telle conjuration des choses? Ils n'allèrent pas dîner ensemble.

Durtin, Saintonge, Cadmus partirent dès les premiers jours de vacances. Claire et Servien restèrent, elle pour quinze jours, lui pour un temps indéterminé. Il aimait faire planer le mystère sur ses projets, qui n'avaient pourtant rien d'exceptionnel, et mettait de la coquetterie à vivre à contre-temps, désœuvré quand les autres travaillaient, laborieux quand les autres ne faisaient rien.

Comme si les cours avaient continué, il fréquentait assidûment l'Académie, laissée à la disposition des étudiants pour la préparation de leurs certificats et de leurs thèses. La trouvant sans cesse vide, il l'avait annexée. C'était une ancienne enclave, étrangère jusqu'alors à sa juridiction, qu'il incorporait maintenant à son royaume. Il était maître chez lui dans le triangle dont les sommets étaient le Palais, sa chambre et l'Académie. Il y faisait ce qu'il voulait, l'amour ou de la linguistique, en éprouvant un grand plaisir à mélanger ainsi toutes ces disciplines, à les dévaloriser l'une par l'autre. L'horaire de sa pépée en était bouleversé. Il ne s'en souciait pas.

Un soir, vers les neuf heures, il monta à la bibliothèque. Il y avait de la lumière, mais personne dans la salle. Etonné, il referma la porte sans bruit, s'assit. Au bout d'un moment, une voix s'éleva sur la terrasse. Une voix de femme qui chantait un air de danse. Voix qui ne sait pas qu'elle produit des sons mais, comme intérieurement ressentie, va son chemin au hasard avec des retards, des points d'orgue, des déraillements et des modulations inat-

tendues, la banalité même de la chanson, son mécanisme de rengaine favorisant cette sincérité. Ces accents nostalgiques, juste derrière la porte-fenêtre, semblaient venir d'un autre monde. C'était impudique et solitaire. Servien se sentit « écouteur », comme on dit de certaines gens qu'ils sont voyeurs. Il sourit, sortit sur la terrasse. On entraît sans transition dans la lumière laiteuse du clair de lune. Une ombre était accoudée à la balustrade. Le chant cessa. L'ombre se retourna, fouilla la nuit des yeux.

— Je ne savais pas que vous étiez là, dit Claire d'un ton faussement désinvolte.

— Tatata, répondit la voix tranquille de Servien.

— Je vous assure...

— Vous étiez venue travailler? Je ne vous savais pas si studieuse.

Claire se sentit devinée en quelque chose qu'elle ignorait elle-même. Pourquoi était-elle venue? Elle s'ennuyait à la maison. Désirant se battre sur un terrain plus solide, elle reprit :

— C'est ma sœur qui m'a appris cette chanson.

— Apprise, peut-être. Mais c'est vous qui la chantez.

— Oui. Et alors?

Servien s'était brusquement rapproché, glissant sur ses semelles, la tête un peu dans les épaules, mais le nez pointé en avant :

— J'ai toujours su, proféra-t-il d'un ton mi-professoral, mi-caressant, que vous aviez quelque chose là-dedans.

D'une seule main — l'autre, il la tenait dans la poche de sa veste —, il lui toucha le ventre et le lui pinça. Cela l'amusait de risquer ce geste avec la bibliothèque dans le dos, toutes ses lampes allumées. On ne savait pas si c'était la femme qui en était dévalorisée ou tout le trésor des beautés littéraires, helléniques et latines, alignées sur les rayons.

Claire eut une chaleur dans le corps, localisée, indiscrète. Il lui revint en mémoire qu'un garçon l'avait une fois pincée de la même manière en pleine rue, sur le chemin de l'école. Elle devait avoir douze ans. Sa mère disait

à cette époque : « C'est l'âge où les enfants font des sottises. ». Ce qui retenait Claire d'en faire.

L'ombre de Servien était immobile devant elle, dans l'attitude du boxeur qui attend que l'adversaire se remette d'un coup bien dirigé. Elle eut envie de voir son visage, de savoir à quoi correspondait chez lui l'émotion inattendue qu'elle venait d'éprouver. Ils rentrèrent dans la bibliothèque. Mais Servien à la lumière restait impénétrable. Il avait l'air de l'avoir percée à jour. Il ne l'interrogeait pas. Elle ne savait rien sur lui et se découvrait impuissante à s'utiliser elle-même, comme elle avait fait si souvent, pour susciter chez autrui des réactions révélatrices. Il ne manifestait même pas l'intention de profiter des droits que la scène de tout à l'heure lui avait donnés. Scène au contraire qui obsédait Claire. Une faiblesse à réparer, dont il fallait effacer le souvenir, et tout d'abord dans sa propre chair. Pour la première fois de sa vie peut-être, elle ne cherchait pas à se voir et à se juger dans les yeux des autres — ceux de son compagnon petits, très noirs, ne reflétaient rien —. Elle en était réduite à explorer sa propre personne.

— On pourrait aller boire un verre, proposa Servien.

Il dit cela sur un ton poli, légèrement blasé. Le hasard les avait réunis. Il fallait bien terminer les choses selon les règles. Conclusion obligatoire entre camarades d'études et qui n'engage à rien : on vide un pot ensemble.

Claire se rendit compte que cette proposition n'annonçait aucune suite. Cela la tranquillisa, puis l'agaça. Si lui n'espérait rien de cette prolongation de soirée, s'il avait même l'air de s'y résigner, elle en avait au contraire besoin. Après l'incident de la terrasse, elle serait rentrée chez elle avec l'impression d'une menace suspendue au-dessus de sa tête. Auparavant, il était nécessaire de rétablir l'équilibre entre eux. Tu m'as eue, je t'aurai. En d'autres termes, se refaire une personnalité et mettre l'adversaire à mal, détruire son exaspérante indépendance et le reconstruire selon son point de vue à elle. Voir clair. Elle accepta.

— Où allons-nous? demanda-t-elle, comme ils s'étaient déjà mis en route. Chez Laplace?

— Vous n'y pensez pas. Se faire chaperonner par des barbons. Non, au Bateau Ivre.

On ne pouvait mieux marquer le mépris — volontaire ou involontaire? — qu'il avait de sa compagne et de ses goûts. Elle en resta saisie.

Le Bateau Ivre était un dancing. Claire s'était beaucoup amusée naguère à entendre Saintonge décrire les patrons de cet établissement : l'homme petit et gros, la femme longue, dégingandée et couverte de bijoux comme un insecte est couvert de poils. On les appelait le pou et l'araignée. Définis, mis en images. Claire n'avait pas eu envie d'aller y voir de plus près.

La salle était souterraine. On y pénétrait par un escalier voûté. Servien fit passer sa camarade devant lui et tandis qu'elle descendait les marches remarqua qu'elle ressemblait à un « bleu » de la marine qui entre pour la première fois dans un bordel.

Aussitôt furent-ils assis que la jeune fille se mit à bavarder. Elle parla de Durtin, de Saintonge, de Cadmus. Ces noms, c'était leur passé à tous deux, leur existence quotidienne. Mais les observations piquantes qu'elle faisait à leur sujet, les portraits qu'elle esquissait tombaient à plat. Le passé, ils l'avaient laissé au-dessus d'eux, avec la ville étalée en long et en large comme un labyrinthe à deux dimensions, sans fondations. Ici, il n'y avait même plus de temps. De jour, de nuit, brillaient à chaque table les mêmes petites lampes ouvragées.

Claire inclina de plus en plus à parler d'elle-même. Pour se recomposer. Faire entrer dans sa propre image tout ce qu'elle trouvait en elle-même de nouveau. Pour découvrir aussi quelque élément caché de sa personne qui puisse entrer dans l'univers de Servien, l'illuminer, coïncider avec les intentions qu'il nourrissait à son égard. Elle était prête à s'inventer des aventures, à avouer des tentations secrètes afin de se rendre intéressante. Et qui sait si contre cette confession fabriquée son compagnon ne se déciderait pas à se livrer aussi. Mais ses efforts n'aboutissaient qu'à faire d'elle un être déchiré entre deux



pôles, elle et lui : l'inconnu à l'intérieur, l'inconnu à l'extérieur qui l'attiraient l'un et l'autre.

Sans la consulter, Servien avait commandé des alcools. Elle buvait machinalement. Il faisait renouveler les consommations. Tantôt il l'écoutait, les deux bras croisés sur la table, le regard vrillé sur elle, ou plutôt comme réglé pour voir derrière elle. Patient, sans doute inattentif, d'une manière à peine outrageante. Un proverbe chinois dit : « Quand une femme vous parle, souriez-lui et n'écoutez pas. » Tantôt assis de biais sur sa chaise, il observait les couples de danseurs, sans cesser de lui donner distraitemment la réplique. Une fois même, il se leva pour aller dire deux mots à une fille, près de l'entrée.

C'est alors que Claire tourna son esprit vers la salle. D'abord, elle risqua timidement une ou deux phrases ironiques. Revenu à sa première pose, accoudé et les sourcils levés en signe d'amusement et de surprise un peu réprobatrice, il murmura :

— Toutes ces demoiselles vous valent bien. Vous n'y comprenez rien. Rien du tout, ma petite.

Il avait quelque chose d'un prêtre dans l'onction insinuante et la suffisance dogmatique.

Vexée, elle convint de la chose. Elle n'y comprenait rien. Elle était toute neuve dans ce milieu. Cette lumière tamisée, ces couples qui ne bougeaient presque pas, s'adressaient à peine la parole, tout en intentions aussitôt étouffées ou utilisées, investies dans des projets dont elle ignorait la fin, cette indifférence au style, à la mondanité, ce peu de souci à cultiver l'individualité la désorientaient. Ces garçons et ces filles avaient l'air de vivre dans une sorte d'antériorité, sur des impulsions ébauchées qu'il n'était pas nécessaire d'expliciter pour se comprendre. Ils se mêlaient, se touchaient en deçà des sentiments élaborés et du langage. Ils jonglaient, comme en algèbre, avec des inconnues, dont la valeur temporairement n'importait pas. Singulier creuset où se rencontraient des unités interchangeables de l'espèce humaine. Une espèce, pensa-t-elle tout à coup, dont elle faisait partie, dont lui

faisait partie. Tout sombrait dans l'indéterminé. Ils dansèrent, ils burent. Ils dansèrent encore.

Sur le chemin du retour, il lui prit la main, puis le bras. Elle vacillait un peu sur ses jambes. Ils passèrent par la rue des Greniers, sous les fenêtres des Lambert, le long de la façade. Elle fit allusion à sa mère qui l'attendait.

— Oui, concéda-t-il. Saintonge dit que votre mère est très bien.

Lui n'en savait rien ou n'en voulait rien savoir.

Ils longèrent le jardin de l'Académie, gravirent un perron. Servien ouvrit la porte de la maison avec une grosse clef.

— Vous n'êtes jamais venue ici, dit-il d'un ton insinuant.

En effet, cette simple constatation suggérait des idées bizarres. On était en plein paysage connu, tout près des massifs de rhododendrons et du Palais à fronton armorié se découpant sur le ciel sombre. La maison même de Servien depuis des mois servait de décor à l'existence de Claire. Mais ils s'étaient frayé une route entre les lignes, dans des espaces blancs et vierges. Il y avait dans ce pays des cheminements possibles dont la jeune fille ne prenait qu'à cet instant conscience.

Il l'installa sur le divan, disparut à la cuisine pour y préparer du café. Claire n'en revenait pas d'être là. Cela sentait le tabac et l'homme. Elle regardait la chambre, en notait minutieusement les détails. Au flanc de l'armoire, pendue à une patère, il y avait une robe de femme. Une toilette de la pépée. Vie quotidienne exposée avec un rien d'ostentation. Il était vrai aussi que Servien n'avait pas eu le temps de la cacher. Claire se leva pour aller la palper, la flairer avec un mélange de dégoût, d'humilité et de fierté. Elle aurait presque pu l'enfiler comme une robe de couvent, un butin de guerre. Ou comme un nouveau déguisement.

Quand il se mit à l'embrasser, elle se dit : « Est-ce que ça lui fait plaisir ? » Ce « lui » était aussi bien l'être qui tentait de s'éveiller en elle que le garçon qui pesait sur son corps.

Ils se virent ensuite régulièrement tous les soirs. Puis au bout de quinze jour, Claire partit en vacances. Servien pensa que ce départ mettait un terme à leur liaison. Il s'en alla faire des conquêtes sur une plage de l'Atlantique.

En octobre, le groupe entier reprit les cours. Ils s'en étaient tous réjouis quelquefois durant les semaines précédentes, en nourrissant l'espoir qu'ils retrouveraient choses et gens non comme ils les avaient laissés, mais comme ils en avaient maintenant le souvenir. Mais la vie va son train sur d'autres voies que la mémoire. Elle efface des événements qui restent gravés dans les esprits et en fait surgir là où il n'y avait rien.

On remarqua d'abord que Claire avait cet air tourmenté que Saintonge craignait tellement de lui voir. Était-ce l'effet de l'automne, ses cheveux étaient devenus ternes et raides. Son sourire avait quelque chose de crispé et de mesquin. On fut encore plus surpris quand on nota qu'elle se promenait presque entre chaque cours et le plus loin possible de l'Académie avec Servien. Un Servien transformé, à la fois servile et plein de componction, comme s'il avait eu une faute à se faire pardonner en même temps qu'il se fût haussé à un rang plus élevé. Il s'asseyait à côté de Claire, lui rendait de menus services, l'aidait à passer son manteau, les lèvres serrées et le front ridé d'attention. Il aurait fort mal reçu la moindre plaisanterie. Saintonge les rencontra dans l'allée des peupliers et se garda de les aborder. Le vide régnait autour d'eux. Claire regardait les barques, disait à peine bonjour aux marins du port. Servien tenait une rose à la main. Ils avaient l'air de deux objets annexés par le paysage, mais qui n'en ont pas conscience et qui se sentent seuls. La quarantaine des fiançailles.

Cadmus, jaloux, ne put s'empêcher un jour de demander des explications à son ami.

— Je l'épouse, dit Servien.

— Toi, après toutes les théories que tu nous a faites?

— Des théories, justement. Tu comprends, elle est enceinte.

Il n'avait pu se retenir de le dire. Par une sorte de bravade, un reste de didactisme. Pour le plaisir de montrer que son histoire ne se situait pas au niveau des jeux intellectuels et que Claire il la tenait, il l'avait eue plus tôt que Cadmus ne l'imaginait sans doute. Peut-être aussi avait-il parlé par manque de sang-froid, pris de panique face à la question directe.

— Ça alors! fit Cadmus. Tu ne pouvais pas te débrouiller.

— J'aurais voulu t'y voir...

Les événements lui revinrent en mémoire. La nouvelle, que la jeune fille lui avait annoncée par lettre. Claire dans un trou de Savoie, lui aux Sables d'Olonne. Pas moyen de se concerter. Personne à qui demander conseil. Les aveux de Claire à sa mère. L'intervention de la famille.

— D'ailleurs, continua-t-il sur un ton sans réplique, je l'aime.

On ne savait trop s'il faisait bassement contre mauvaise fortune bon cœur ou s'il recueillait les fruits d'une ruse patiente.

Dans les premiers jours de novembre, Claire invita le groupe latin-grec pour annoncer son mariage. La soirée fut terne. Plusieurs professeurs étaient là. M. Myosote fit des allusions déplacées et qu'il croyait fines dans son langage désarticulé. M. Neiperg, qui n'avait pas le moindre sens de la conversation, parla à Cadmus et à Durtin des néologismes dans le vocabulaire scientifique moderne. Cadmus l'écouta avec respect pour se donner une contenance, tandis que Durtin, qui s'ennuyait ferme, avait sorti une petite toupie de sa poche et la faisait tourner dans la paume de sa main. M. Lhomme courtisa Mme Lambert, plus apoplectique que jamais et comme retenu de sauter par la fragilité de porcelaine de son interlocutrice. Elle se tenait dans son fauteuil, le dos raide mais accoudée sur le coude gauche, un peu plus ornée de bijoux que d'habitude pour faire face à la situation. La façade, c'est tout de même quelque chose. Saintonge l'admira beaucoup. « Un vrai profil de camée », se disait-il. Il s'entretint avec elle sur le ton faussement animé qui était le sien. Il avait



l'air d'être le prétendant que Madame aurait agréé si les circonstances ne l'avaient pas prises de vitesse. Elle lui marquait une sympathie très légèrement condescendante. Il observa aussi de loin Claire pelotonnée au pied de son fiancé. On devinait que c'était ainsi, mais au pied du fauteuil de sa mère, qu'elle avait assisté à toutes les réceptions de la famille. Comme le chat de la maison. Servien lui caressait de temps en temps les cheveux. Début de rite.

Un feu brûlait dans la cheminée. Le salon était sombre, ouatiné, déjà hivernal. Il ne changerait plus pendant cinq mois.

— Un monde pour les Bonnes Lectures, remarqua Cadmus aigrement en sortant avec Saintonge.

Saintonge se récria. Il était très content de la soirée.

ROBERT BARROUX

## Haines et chimères du duc de Saint-Simon

« On ne se fatigue que du nouveau, mais non des choses anciennes dont la présence est une source de joie. »

KIERKEGAARD, *La répétition*  
(Trad. Tisseau).

Dans un tableau des *Personnages de la cour de France*, en 1690, l'ambassadeur Spanheim écrit, au sujet de celui qui est encore le vidame de Chartres, une note terrible dans sa brièveté : « A qui on ne fait point attention <sup>1</sup>. » Appliquée à un enfant de quinze ans, l'observation ne surprend point, mais il semble que par la suite, comme un sort ou une prophétie, elle s'attache à la personne de Saint-Simon pour le poursuivre toute sa vie.

Or le futur mémorialiste est conscient d'une valeur que les autres n'apportent nulle hâte à reconnaître. Ni le roi, ni les ministres, ni les généraux sous lesquels il a servi n'ont distingué son mérite hors de pair, qu'au reste rien n'a encore signalé. Si le jeune homme sent bouillonner son génie, ce génie appartient à un autre ordre. Il sera son propre créateur. Ou plutôt il sera son œuvre que les autres ne peuvent voir d'avance. L'on peut regretter sans doute que tant de gens s'y soient mépris, on ne peut en être surpris. Au reste, cette sottise indiffé-

1. Selon le dernier éditeur, Emile Bourgeois, cette partie des Mémoires de Spanheim serait de la main de L. Fréd. Bonet, secrétaire et neveu de l'ambassadeur. — S'il s'agit ici du vieux duc, la valeur psychologique est la même pour le futur chef de la maison de Saint-Simon.

rence a un heureux effet. Elle aide à l'éclosion d'un talent qui s'ignore et qui, pour se manifester, avait besoin d'être excité ou suscité par quelque élan intérieur.

Les passions et les rancœurs expliquent l'œuvre brûlante et forte de Saint-Simon, et parmi les passions sa jalousie à l'égard de tous ceux que la fortune mène au succès. Sa violence même fait qu'elle ne se porte pas indifféremment sur tous. Son choix passionné s'arrêta sur le duc du Maine. Pourquoi?

Quels abîmes le séparaient du jeune prince? Et comment aussi en était-il assez proche pour que sa jalousie se fixât avant de se muer en haine?

Le fils aîné de M<sup>me</sup> de Montespan naît en 1670, cinq ans avant Saint-Simon. Il a le roi pour père et l'origine royale met entre les deux enfants un double abîme : le sang royal et l'adultère. Mais leurs mères ont un arrière-grand-père commun. Catherine de L'Aubespine, mère de Saint-Simon, est cousine issue de germain de Françoise Athénaïs de Rochechouart, marquise de Montespan.

Chez ses parents, Saint-Simon a fort entendu glorifier cette parenté. Les Rochechouart, les Mortemart constituent la principale illustration de sa famille maternelle, qui, dans la généalogie du duc du Maine, ne pèse plus d'un grand poids. Chez les Saint-Simon, honnêtes et rigoristes, on y attache autant de prix que l'on met de sévérité à juger la conduite irrégulière de la belle marquise, leur cousine. Lorsque la marquise, usant de sa faveur au profit de la duchesse de Saint-Simon, lui fait offrir la place de dame d'honneur de la reine, le vieux duc escamote la demande et refuse, sans ménagement, sans même consulter sa femme.

Par une transformation insensible, naturelle, la rigueur dédaigneuse dont usait son père à l'égard de leur plus brillante parente donne naissance à la jalousie du jeune vidame de Chartres. Pourquoi le duc du Maine en est-il l'objet unique?

Les Rochechouart ont ici deux descendants. L'un est Louis Auguste, prince légitimé dès 1673 (par lettres vérifiées le

20 décembre). Vite les faveurs pleuvent sur lui, le comblent. Il reçoit le titre de duc du Maine, privilège inouï, les noms de province n'appartenant qu'aux fils de France. En février 1674, avant l'âge de quatre ans, il est pourvu de la charge de colonel général des Suisses et Grisons. A neuf ans, « élevé du néant à la condition commune », il est dit (par lettres patentes du 11 janvier 1680) qu'il portera comme ses frères et sœurs le patronyme de Bourbon.

S'il est fêté, vanté, choyé, Saint-Simon pense-t-il que le pauvre enfant qu'il envie était un peu contrefait et boiteux mais le rattrapait par sa bonne grâce, sa gentillesse, son esprit?

L'année suivante lui apporte une fortune immense : celle de la Grande Mademoiselle. La donation de tous ses biens au jeune prince constitue en quelque sorte la rançon fixée par Louis XIV pour tirer de la prison de Pignerol Lauzun dont la princesse veut faire son mari.

Que n'obtient pas le duc du Maine? Tout lui vient sans qu'il ait rien à demander jamais. A douze ans le voilà pourvu du gouvernement de Languedoc, qu'escomptait le prince de Conti. Le comte de Toulouse, son jeune frère, questionne alors le roi : « Mon papa, mon frère du Maine a un beau gouvernement; mon frère du Vexin a de belles abbayes; donnez-moi aussi un petit gouvernement »; et il est pourvu à cinq ans de l'office d'amiral de France.

Chevalier de l'Ordre à seize ans (Pentecôte 1686), la mort du duc de Mortemart, en 1688, vaut au duc du Maine la charge de général des galères de France. L'année suivante, dès ses premières armes, il commande la cavalerie en Flandre, lorsque l'usage était que les princes du sang fissent d'abord une ou deux campagnes à la tête de leur régiment. Mais sa conduite ne lui attire que des éloges. Il est promu maréchal de camp le 2 avril 1690.

Deux ans plus tard (19 mars 1692), il épouse la petite-fille du Grand Condé, union qui, l'intégrant à la famille des plus illustres princes du sang, l'attache de façon très légitime à la maison royale. Lieutenant général le 3 avril suivant, il obtient, à vingt-quatre ans, l'exorbitant honneur qui l'achemine à ce qui semble le sommet de sa prodigieuse fortune. Par déclaration du roi (5 mai 1694), le duc du Maine, le comte de Toulouse et



leurs descendants prennent rang immédiatement après les princes du sang, et le duc du Maine devient pair de France, au titre de la pairie d'Eu<sup>1</sup>.

Sa faveur éclipse toutes les autres. Son étoile monte. Il est « comblé au-delà de toutes mesures ».

Cependant qu'advient-il à cet autre descendant des Mortemart, le vidame de Chartres? A sept ans, il hérite d'une sœur très aînée, née d'un premier lit, femme du duc de Brissac. Elle avait testé en sa faveur (11 juillet 1683) et mourut en 1684. Mais que lui sert d'être le légataire universel! Le procès de succession dure encore en 1705, car si la dot de M<sup>lle</sup> de Saint-Simon était de 600.000 livres, Brissac avait deux millions de dettes.

Fort bien élevé par sa mère, qui, fait assez rare, surveille son éducation, le vidame de Chartres a pour précepteur un homme honnête et pieux, Gogué de Saint-Jean, petit nobliau du Poitou. Il semble avoir peu d'amis de son âge, hors le fils du duc d'Orléans : « J'allois jouer avec M. de Chartres », dit-il. A seize ans, il est présenté au roi par sa mère. On l'admet aux mousquetaires, dans la compagnie de Maupertuis. Il prend part au siège de Namur et le roi lui fait don d'une compagnie de cavalerie (1693).

Peu après, le jour même de sa mort, le vieux duc Claude de Saint-Simon fait à son fils donation entre vifs de ses biens et charges (2 mai 1693) pour préserver la succession de dettes assez lourdes.

La fortune ne sourit pas au nouveau duc. Il repart aux armées, combat à la bataille de Nerwinden, à la prise de Charleroi. Il n'en est guère récompensé et doit négocier l'achat d'un régiment. Un duc et pair peut-il rester simple capitaine? Le voilà colonel de l'ancien Royal Allemand. Le roi trouve qu'il manque

1. Il est reçu malgré sa jeunesse et, sur l'avis du roi, sans information, c'est-à-dire sans l'enquête que sa naissance illégitime eût gênée. On possède au registre postérieur : « Registre original des informations faites par les commissaires du Parlement sur la religion, la vie et les mœurs des ducs et pairs de France ». (Bibliothèque nationale, manuscrit français 10.864.) L'information relative au fils de Saint-Simon, qui lui abandonnait, de son vivant, ses droits à la pairie, s'y trouve au feuillet 25 : « 9 janvier 1733. Jacques Louis de Saint-Simon, chevalier de la Toison d'Or, mestre de camps de cavalerie, poursuivant sa réception en l'état et député du duc de Saint-Simon, pair de France ». Les attestations sont données par le maréchal de Berwick, le duc de Chaulnes, gouverneur d'Amiens, et Ch. Louis de Montmorency-Luxembourg. Ils font état des bons exemples donnés par le père.

de sévérité dans le commandement. Au vrai, il n'est point fait pour la carrière des armes.

Un projet de mariage échoue avec une des filles du duc de Beauvillier, son grand ami, qu'il aimerait avoir pour protecteur. Quelque éloquence que déploie le jeune homme, elle ne peut vaincre la résistance d'un père dont toutes les filles ont la vocation religieuse.

Saint-Simon fait une retraite à la Trappe, auprès de l'illustre abbé de Rancé, ami de son père et le sien. Puis il regagne l'armée et malgré son courage, sa participation à la campagne de Flandre n'avance pas sa carrière.

Maladresse qui pèsera longtemps sur lui, il engage un long procès de préséance, parmi les ducs et pairs, contre Luxembourg qui est son général. Le roi profite du différend pour égaler aux princes du sang ses fils légitimés, les plaçant avant les autres pairs. Le sens honnête et droit de Saint-Simon se révolte. Ici son étroitesse a pour origine un principe : les corps doivent défendre leurs propres traditions. Mais il échoue. Il obtient de quitter l'armée de Luxembourg et d'aller combattre en Allemagne, sous le maréchal de Lorges, dont il va épouser la fille (8 avril 1695).

Il a d'abord souhaité ce mariage pour soutenir ses intérêts et faire son chemin. « J'étais seul et je voulais un beau-père et une famille dont je puisse m'appuyer », note-t-il. Mais il s'éprend aussitôt de sa femme âgée de dix-sept ans, « blonde avec un teint et une taille parfaite, un visage fort aimable, l'air extrêmement noble et modeste et je ne sais quoi de majestueux par un air de vertu ». La seule, la vraie réussite de sa vie est bien là, puisque ses *Mémoires* ne paraîtront qu'après sa mort. Il aima toujours la duchesse. Elle fit « uniquement et tout entier » le bonheur de sa vie. De 1696 à 1699 ils eurent trois enfants : une fille et deux fils.

Les déboires de sa carrière s'aggravent. Il ne sera pas compris dans la promotion des brigadiers de janvier 1702. Quelle différence de traitement et de fortune avec le duc du Maine ! Ainsi va le monde, tristement.

En 1695, l'un a vingt-cinq ans, l'autre vingt. Le parallèle entre les destinées des deux jeunes gens montre comment a pu croître, avec la fortune de l'un, la jalousie de l'autre. D'abord

puérile et presque excusable, elle s'envenime au point de se muer en véritable haine. Elle s'étale au travers des Mémoires de Saint-Simon. Elle s'étend, sans exception, à tous ceux qui ont aidé à la fortune du fils bâtard de Louis XIV. Elle s'attache surtout, avec la plus injuste outrage, à celle qui, sans cesse, procura toutes ces faveurs au duc du Maine, parce qu'elle avait aimé l'enfant chétif confié à ses soins, à la marquise de Maintenon. Mais il faut négliger l'accessoire.

Quelques témoignages serviront de preuve. Saint-Simon les livre lui-même, avec une abondance où éclate, de toute la force de son génie transcendant, la violence passionnée qui l'anime.

Elle se manifeste déjà, en 1686, lorsque le duc du Maine est chevalier de l'Ordre, et il la justifie de l'autorité de son père. Le vieux duc est scandalisé de voir glorifier sans vergogne le fils d'un double adultère. Il redoute que le cérémonial en usage ne l'oblige à servir de parrain au duc du Maine. Un seul moyen lui permettra d'échapper à cette honte : l'absence du duc de Luynes. Or le duc de Luynes est malade.

« Je n'ose dire qu'à douze ans, que je n'avais pas encore, j'étais fort en peine et je m'informais souvent de l'état du duc de Luynes, qui avait la goutte. Je mourais de peur qu'elle ne le quittât, parce qu'il aurait été le parrain de M. le prince de Conti avec le duc de Chaulnes, et M. du Maine eût échué à mon père. La goutte persévéra et mon père présenta le prince de Conti avec le duc de Chaulnes. »

Sans doute l'enfant eût-il pu former un souhait contraire. Pourquoi ne se serait-il pas réjoui de voir son père servir de parrain à son cousin ? L'influence du rigorisme paternel l'entraîne, dirige ses sentiments et jamais Saint-Simon ne se déprendra des exemples reçus en son enfance.

Une jalousie personnelle, atroce, se dévoile lors de la campagne de 1695. Elle se traduit par une impitoyable malveillance, pour ne pas dire pis.

L'armée commandée par Villeroy presse celle de Vaudémont qui tente d'échapper. Or le sort de Namur, assiégée par l'ennemi, celui de tous les Pays-Bas, le succès même de la guerre dépendent de la perte de Vaudémont, alors en si mauvaise posture.

Que fait Villeroy ?

*Il s'approcha tellement de M. de Vaudémont, le 13 au soir, qu'il était impossible qu'il lui échappât le 14 et le manda au roi par un courrier.*

*Le 14, dès le petit jour, tout fut prêt.*

*M. le Duc commandait la droite, M. du Maine la gauche, M. le prince de Conti toute l'infanterie, M. le duc de Chartres la cavalerie. C'était à la gauche à commencer parce qu'elle était la plus proche.*

*Le maréchal de Villeroy manda, dès qu'il fut jour, à M. du Maine d'attaquer et d'engager l'action... Impatient de ne point entendre l'effet de cet ordre, il dépêche de nouveau à M. du Maine et redouble cinq ou six fois.*

*M. du Maine voulut reconnaître, puis se confesser, après mettre son aile en ordre, qui y était depuis longtemps et qui pétillait d'entrer en action.*

*Pendant tous ces délais, Vaudémont marchait le plus diligemment que la précaution le lui pouvait permettre. Les officiers généraux de notre gauche se récriaient. Montrevel, lieutenant général le plus ancien d'entre eux, ne pouvant souffrir ce qu'il voyait, pressa M. du Maine, lui remontra l'instance des ordres réitérés qu'il recevait du maréchal de Villeroy, la victoire facile et sûre, l'importance pour sa gloire, pour le succès de Namur, pour le grand fruit qui s'en devait attendre... Mais tout fut inutile.*

*M. du Maine balbutiait et fit si bien que l'occasion échappa et que M. de Vaudémont en fut quitte pour le plus grand péril qu'une armée put courir d'être entièrement défaite, si son ennemi, qui la voyait et la comptait homme par homme, eût fait le moindre mouvement pour l'attaquer. Toute notre armée était au désespoir.*

Saint-Simon rapporte avec complaisance une si fâcheuse erreur pour en faire porter tout le poids à son cousin détesté. Mais est-ce le duc du Maine qui doit en avoir seul le blâme? Sans doute, il courait des chansons :

*Un bâtard autrefois a sauvé le royaume,  
Un bâtard aujourd'hui sauve le roi Guillaume*

(il s'agit du roi d'Angleterre et le bâtard glorieux, c'est Du Guesclin). L'autorité de Gaignières, qu'on invoque parfois, ne s'appuie que sur les mêmes chansons : elle est nulle. Les gazettes, toujours inspirées, sont tendancieuses et sans valeur



probante. On ne trouve que des ragots. N'est-ce pas par jalousie pure que Saint-Simon, ce grand seigneur, s'abaisse à ramasser des ragots, qu'il colporte? Au vrai, qu'en était-il?

Villeroy qui commandait l'armée n'est célèbre que par ses insuccès retentissants. Il n'avait pas besoin d'aide pour commettre une fausse manœuvre. (« On n'est plus heureux à notre âge, Monsieur le Maréchal », lui disait obligeamment le roi en une autre circonstance.) Selon le lieutenant général Saint-Hilaire, qui se trouvait appartenir en qualité de brigadier d'infanterie à l'armée du duc du Maine, la faute incomberait plutôt à Villeroy. Contrairement au dire de Saint-Simon, le maréchal ne prit aucune décision. Au contraire, le duc du Maine avait pénétré dans les retranchements abandonnés par l'ennemi. Il était « le nez sur son arrière-garde ». Il réclamait avec insistance l'ordre d'attaquer, sans l'obtenir. Son tort fut d'obéir.

*Il y en eut même, rapporte Saint-Hilaire (tome II, p. 357), qui disaient qu'un fils de roi comme lui aurait dû prendre sur soi en cette occasion qui paraissait un coup sûr et qui lui aurait acquis beaucoup de gloire. D'autres alléguaient les règles militaires de ne rien entreprendre sans l'ordre du général.*

Ainsi, sans en faire un mérite au sens tactique du jeune prince, il est injuste de l'accabler sur la seule foi de celui qui l'accuse sans preuve. Saint-Simon ne va-t-il pas jusqu'à dire que le roi, à la nouvelle de la faute commise par son fils préféré, cassa, pour la seule fois de sa vie, une canne sur le dos d'un valet? La forte déconvenue du roi s'explique. Mais rien ne prouve qu'il ait attribué l'échec au duc du Maine. Ce que rapporte le duc et pair n'est pas une preuve, pas même une présomption. C'est une insinuation. Le pis est que, dans sa haine, il y croit et se persuade lui-même pour en persuader les autres.

L'absence de talents militaires chez le bâtard du roi est soulignée par le mémorialiste comme une excuse personnelle. S'ils lui ont valu moins de grâces, il ne possède pas davantage ces talents. Un peu plus tard, affligé de se voir toujours simple colonel du régiment qu'il a acheté, Saint-Simon consulte son beau-père, le maréchal de Lorges, sur son avenir à l'armée. Le maréchal, d'accord avec le maréchal de Choiseul, autre ami du

jeune homme, lui conseille d'abandonner le service. Et Saint-Simon se rend à leurs conseils.

Le voici dans une sorte de demi-disgrâce. Il continue de n'être rien à la cour, où le console l'amitié des ducs de Beauvilliers et de Chevreuse. Plus tard, la confiance qu'il inspire au Dauphin lui ouvre l'espérance de jouer un rôle à la mort du roi. Il s'y prépare et il y prépare le Dauphin. Hélas! le duc de Bourgogne meurt! Qu'arrive-t-il cependant au duc du Maine?

Louis XIV met le comble à ses faveurs envers son fils, à son inconscience aussi. Sur ce point, le mémorialiste n'a pas tort. L'animosité le rend clairvoyant sans l'égarer. Elle seule lui donne une vraie place à la Cour. Mais on ne peut douter qu'elle ne fût connue alors. Elle est patente, à lire le récit de l'événement qui, exaspérant sa jalousie, la transforme en véritable haine. On en redoute l'éclat. On prend même quelques précautions. Le président Maisons fait savoir à Saint-Simon qu'il a une nouvelle d'importance à lui communiquer (29 juillet 1714).

*J'arrivai fort diligemment à Paris, d'où j'allai sur-le-champ chez Maisons avec l'empressement qu'il est aisé d'imaginer.*

*Je le trouvai seul avec le duc de Noailles. Du premier coup d'œil, je vis deux hommes éperdus, qui me dirent d'un air mourant, mais après une vive quoique courte préface, que le roi déclarait ses deux bâtards et, à l'infini, leur postérité masculine, vrais princes du sang, en droit d'en prendre la qualité, les rangs et honneurs entiers, et capables de succéder à la couronne au défaut de tous les autres princes du sang.*

*A cette nouvelle... je baissai la tête, et je demeurai dans un profond silence, absorbé dans mes réflexions. Elles furent bientôt interrompues par des cris auxquels je me réveillai. Ces deux hommes se mirent en pied, à courir la chambre, à taper des pieds, à pousser et à frapper les meubles, à dire rage à qui mieux mieux et à faire retentir la maison de leur bruit.*

*J'avoue que tant d'éclat me fut suspect de la part de deux hommes, l'un si sage et si mesuré et à qui ce rang*

*ne faisait rien, l'autre toujours si tranquille, si narquois, si maître de lui-même... Je ne fus pas sans soupçon que leur emportement ne fut factice pour exciter le mien. Si ce fut leur dessein, il réussit tout au contraire.*

Noailles et Maisons ont-ils voulu le perdre? Au contraire, craignant une esclandre, ont-ils, de leur propre initiative ou sur ordre, tenté de faire exploser sa colère devant eux seuls? Ils savaient, et tout le monde savait, à quel point Saint-Simon serait touché. Il se contenta pourtant, n'exprima que sur le papier sa fureur — sans doute bien plus tard. Mais dès lors il jure de se venger.

De quoi donc veut-il tirer vengeance? De voir donner les droits d'un enfant légitime au fils d'un double adultère. Et quel droit? Celui d'accéder au trône. Saint-Simon est-il sincère lorsqu'il élève sa fureur jusqu'aux principes dont il prétend s'inspirer? Oui, sa sincérité, son honnêteté sont réelles, foncières. Elles n'en ont pas moins pour cause immédiate la jalousie que, depuis son enfance, il ne cesse d'éprouver à l'égard de M. du Maine, son cousin.

Avec quels accents il l'exprime! Il retrace les cinquante-sept étapes d'une faveur injuste. Et c'est le roi lui-même qui est deux fois, comme père d'abord et comme souverain ensuite, l'auteur d'un pareil dérèglement en faveur de bâtards.

*De ce néant, ce qu'il fit par degrés pour les conduire ensemble mérite d'être exposé ici, sous un même coup d'œil, tout à la fois, et comparer les premiers degrés qui par un effet inconnu jusqu'alors les égalèrent peu à peu aux autres hommes.*

L'abus de pouvoir, dont se plaint avec raison le duc et pair, il le qualifie d'attentat pire que le régicide, car c'est le meurtre de la royauté par le roi. Sa colère s'exhale et s'exalte :

*Que les rois soient les maîtres de donner,... de prostituer à leur gré les plus grands honneurs... c'est le malheur... que le règne de Louis XIV a su courir sans obstacle jusqu'au dernier bout, devant l'autorité duquel le seul nom de loi, de droit, de privilège était devenu un crime.*

Mais la vengeance était proche.

Il n'y eut pas de surprise, quand elle vint. Il faut rendre cette

justice à Saint-Simon. Il ne dissimule guère (et moins en ses Mémoires qu'ailleurs). Lorsqu'il rapporte une conversation qu'il eut avec le duc du Maine, on peut le croire.

L'orage éclate à la conclusion de l'affaire « du bonnet », qu'il serait fastidieux de conter. Il semble que, pour cette pure question de protocole — le salut que se devaient au Parlement certains membres, et notamment à l'égard des ducs — M. du Maine ait un peu légèrement engagé son crédit et sa parole en faveur des ducs et pairs, dans le conflit qui les opposait aux présidents et conseillers.

Faut-il croire à la perfidie que lui prête Saint-Simon? Ou à une certaine faiblesse? Il n'importe et il est impossible de le savoir. Mais lorsque, l'affaire échouant, les ducs et pairs — et surtout Saint-Simon — se croient la risée du Parlement, lorsque M. du Maine renonce à soutenir leurs prétentions et que le roi fait savoir qu'il n'en faut plus parler, Saint-Simon décide d'aller voir son cousin pour lui dire son fait.

Il va le trouver seul, en son appartement, à Versailles, le soir. Il s'assied, s'explique, écoute les excuses et les regrets du prince, enfin, le fixant, il explose :

*Monsieur, vous pouvez tout. Vous nous le montrez bien, et à toute la France. Jouissez de votre pouvoir et de tout ce que vous avez obtenu. Mais, en haussant la tête et la voix et le regardant jusqu'au fond de l'âme, « il vient quelquefois des temps où l'on se repend trop tard d'en avoir abusé, et d'avoir joué et trompé de sens froid tous les principaux seigneurs du royaume en rangs et établissements, qui ne l'oublieront jamais. »*

Il se lève et part. Le prince veut l'accompagner jusqu'à la porte, et le duc et pair d'ajouter :

« Oh! Monsieur, me conduire après ce qui s'est passé, c'est ajouter la dérision à l'insulte! »

La déclaration de guerre était faite. Quel qu'ait été le rôle du prince en cette affaire, et que Saint-Simon ait ou non tenu ce langage, il suffit qu'il l'ait écrit pour donner la preuve de sa haine et qu'on puisse penser qu'il l'avait ouvertement témoignée.

Elle s'exprime à plein dans ses Mémoires et même, dans les lignes qui suivent le récit de l'affaire du bonnet, avec tant de



force que l'auteur s'en explique : « Quoique les réflexions gâtent souvent les Mémoires, il est difficile de s'empêcher d'en faire ici sur le renversement de toutes lois, droits et ordres pour des élévations sans mesure. » La tirade de tragédie est à lire tout entière, avec son éloquence, sa violence, ses expressions colorées, dont voici un exemple :

*On voit ici le plus noir dessein du duc du Maine amené à succès par les plus noirs procédés..., la fausseté, la trahison, la perfidie, les manquements de parole sans cesse multipliés, la violence adroite pour attirer forcément dans ses pièges les divers personnages également soutenus, le dernier abus d'une âme de boue... : il se voue aux ténèbres et les ténèbres mêmes le rejettent.*

Louis XIV meurt. Tout change. Une page est tournée et l'heure de la vengeance a sonné. Saint-Simon entreprend de l'assouvir grâce à son faible ami, le régent.

De fait, il avait peu d'amis et un seul de son âge, le duc d'Orléans. Surprenante amitié, loyale et forte pourtant, indestructible entre deux êtres si différents. Elle se noua en leur commune enfance, au temps où le futur régent se nommait le duc de Chartres, où le futur duc et pair portait le titre de vidame de Chartres. On peut imaginer que la parenté des titres n'ait pas été sans influence sur Saint-Simon et qu'elle ait suscité chez lui une sorte de fidélité singulière et comme obligée, traditionnelle, qui ne s'est jamais démentie.

Le duc de Chartres, bientôt duc d'Orléans, est un libertin de toutes les manières : débauché, athée, ne va-t-il pas jusqu'à vouloir évoquer le diable ! Louis de Saint-Simon est pieux, de mœurs pures, attaché uniquement à sa femme qu'il aime par devoir et par amour : lorsqu'il meurt, douze ans après elle, il demande que sa bière soit rivée par des crampons de fer au cercueil de celle qu'il a sans cesse regrettée (« grand Dieu ! quel bonheur de ne survivre que six semaines ! » écrit-il un jour). Le duc d'Orléans épouse une fille bâtarde de Louis XIV, sœur du duc du Maine. Il ne l'aime pas et la trompe. Qui les réconcilie ?

Saint-Simon, à la fois par amitié et par horreur du désordre.

Qu'importe-t-il de faire : que le Parlement casse le testament du roi, pour empêcher qu'un conseil de régence ne soit substitué à l'autorité du régent. L'affaire est bien connue. Ensuite obtenir l'abaissement de l'odieux rival que le duc et pair s'est donné et qu'il veut abattre.

Saint-Simon veille et s'obstine. A tout prix, il faut retirer au bâtard toute autorité. Que de soins pour y parvenir ! Aucune peine ne lui coûte. Mais avoir ôté son rang de prince du sang au duc du Maine, avoir remis les choses en un ordre plus proche de l'état convenable à un bâtard, cette énorme victoire satisfait-elle Saint-Simon ?

Non. Quand l'occasion lui est offerte d'assouvir plus encore sa haine, il s'y donne avec une outrance qui, sans qu'il s'en doute, touche à l'odieux, à l'inhumain.

La conspiration de Cellamare éclate, ou plutôt elle est découverte. Sans entrer dans un fastidieux détail, elle semble avoir eu pour but de retirer au duc d'Orléans la régence. Qui l'eût remplacé ? Le roi d'Espagne, oncle du jeune Louis XV. Comme sa renonciation à la couronne et son action dans le royaume eussent entraîné des complications diplomatiques, ses pouvoirs auraient été en quelque sorte délégués au duc du Maine, son demi-frère. Pour obtenir ce renversement, les Espagnols auraient prêté la main à des Français. Quels Français ? Il ne semble pas qu'on ait fait alors grand effort pour le savoir, si vraiment il y en eût. Ce ne fut peut-être qu'une conspiration d'opérette, sans chef, sans moyens, sans exécutants : des bavardages un peu poussés, une fièvre de salons.

Outre l'ambassadeur d'Espagne, Cellamare, qui s'est enfui, par qui sont tirées les petites ficelles du complot ? Par la duchesse du Maine, en sa cour de Sceaux, aidée de quelques familiers sans expérience politique. Le duc du Maine était-il au courant ? Sans doute, dans quelque mesure. Approuvait-il ces menées aussi enfantines que criminelles ? Il ne le semble pas. Il laissait agir sa femme, comme il en avait coutume. Au reste, pouvait-il s'y opposer à moins de la faire emprisonner.

On en vint là pourtant et il est compris dans la mesure. Le duc et la duchesse du Maine sont arrêtés, ainsi que divers comparses, parmi lesquels la spirituelle suivante de la duchesse,

Mme de Staal-Delaunay, qui a conté l'histoire à sa façon, sans lâcher grand-chose. Quel secret y avait-il, qui ne fût de Polichinelle? Jusque-là, tout semble bagatelles. On joue à la poupée entre enfants déguisés en conspirateurs, dans les jardins de Sceaux.

Alors intervient Saint-Simon, de façon tragicomique, parce que cette fois il croit tenir sa proie. Il va trouver son ami le régent. Il lui impose un de ces entretiens décisifs, qu'on serait tenté d'appeler des « entretiens-massue », dont il a le secret, quand un sentiment fort l'anime et lui donne une éloquence sans frein. Plus aisément qu'avec tout autre, il l'ose avec le duc d'Orléans, qui le laisse toujours parler d'abondance, et tout dire, et même ce qu'il faudrait taire.

*Enfin, je vins au duc du Maine...*

*« — Mais, me répondit-il, d'une voix basse, honteuse et faible, c'est mon beau-frère!*

*« Comment, votre beau-frère, repris-je avec feu. Est-ce donc un titre à lui pour vous étrangler comme il y a tâché et bûté toute sa vie?*

Le régent voit bien où le conduit l'éloquence de son ami. La cour des pairs, réunie, doit condamner le duc du Maine; et le condamner à quoi? A la mort.

Certes il l'a laissé aller jusqu'au bout. Il a écouté tour à tour les preuves, les tirades, les invectives, les théories, les adjurations. Saint-Simon en est venu à utiliser un singulier argument : il témoigne sa surprise de voir ce prince si peu chrétien pratiquer la plus chrétienne des vertus : le pardon. Rien ne fâche le régent, mais rien ne le convainc et l'amitié même, si fidèle, de Saint-Simon, n'ébranle pas son parti. Le duc et pair n'a rencontré « que de la filasse, pour ne pas dire du fumier »; tels sont les termes par lesquels il qualifie la noblesse, ou l'indifférence, ou l'indulgence, ou l'habileté du régent.

*La confiance aveugle et la négligence abandonnée de ce prince en cette occasion fut incompréhensible, et ce qui l'est encore plus, c'est que l'une et l'autre régna dans toute la suite de cette affaire et dans toutes ses parties et rendit l'abbé Dubois le maître unique des preuves, des soupçons, de la conviction, de l'absolution, de la punition.*

L'affaire s'assoupit entre les mains du ministre rusé qui allait devenir le cardinal Dubois. Saint-Simon n'a pas obtenu la mort de son cousin.

Ainsi sa haine, la plus forte entre toutes celles qu'il éprouva, est bien établie. Elle fut sans mesure. Celle qui l'anima contre Mme de Maintenon a la même origine : la tendre affection que la marquise n'a cessé de porter à l'enfant chétif qu'elle avait élevé, qu'elle appelait « mon mignon », et pour lequel il n'est pas douteux qu'elle prodigua les plus grands efforts en vue de lui ouvrir l'accession au trône. Dès lors comment croire le Mémorialiste aussitôt qu'il parle d'elle ? Il les enveloppe tous deux dans une aversion commune.

Une passion si forte, dans sa démesure, fut un des ressorts secrets du talent de l'écrivain. Avec tout ce qu'elle comporte d'odieux et d'injuste, elle a inspiré quelques-unes de ses plus belles pages. Elle était sans doute indispensable pour lui donner un puissant motif d'écrire, d'exprimer ce qu'il croyait vrai. Haine et talent croissent ensemble.

Mais en regard d'un sentiment si peu noble, dans l'âme de Saint-Simon s'en développait un autre, qui en est la compensation, et peut-être la source. Il a sans peine plus de valeur et offre un intérêt beaucoup plus large. Il inspire à son tour, d'une vertu plus ample, toute l'œuvre. Il lui donne un sens, une direction.

Saint-Simon écrit au XVIII<sup>e</sup> siècle sur les contemporains de Louis XIV avec l'âme d'un homme du moyen âge. A ce titre peut-être est-il en France le meilleur représentant du style baroque ? Cet observateur exceptionnel est surtout un chimérique, non qu'il faille entendre par là un esprit faux, mais, bien autre qu'un historien, un auteur capable de créer par sa plume un univers qu'il imagine.

Malgré la continuelle passion qui l'emporte, et peut-être à raison d'elle, Saint-Simon est un homme vrai. Il dit ce qu'il pense, ce qu'il a observé. Comment sans cela ne s'étonnerait-on pas de trouver sous la plume d'un sujet loyal les jugements



terribles qu'il porte sur Louis XIV? Du panégyriste de l'aristocratie, ces crayons vengeurs des plus hauts personnages de la cour? D'un chrétien sincère, tant de portraits sans complaisance d'ecclésiastiques, de prélats? Il déshabille et il fustige sans retenue.

Pourquoi? Il est possédé par un rêve. Est-ce à dire que ce peintre admirable n'observe pas? Bien au contraire. Mais il place sans cesse ses personnages dans la lumière d'un éclairage dont il possède seul la source, qu'il règle et dont la perspective donne un extraordinaire relief à ses tableaux.

Une des origines de son livre, une de ses insupportables chimères est de prouver que le rang légitime de duc et pair est supérieur à celui de fils adultère du roi. De là un constant éloge de l'antiquité des traditions, des ordres reconnus et le sempiternel souci de leur plus stricte conservation. Son œuvre y gagne une unité de vues qui, malgré le caractère puéril de ses manies, lui ajoute une indéniable grandeur.

Il fut élevé et grandit dans un entourage suranné. Son père, favori de Louis XIII, ne jure que par le roi de sa jeunesse. La faveur de Claude de Saint-Simon date d'avant Richelieu, qui, par son concept de l'Etat, heurte l'indépendance de la noblesse. A son fils, nourri de ces chimères (et propre à l'être), il impose pour premier spectacle vénérable la messe commémorative du feu roi à Saint-Denis, à laquelle le père et le fils se rendent chaque année.

Le gouverneur de l'enfant lui propose un exercice, un devoir —, qui par chance fut conservé. Ce sont les « Cérémonies observées en l'église de l'abbaye royale de Saint-Denis en France le lundi 5 du mois de juin, en l'année 1690, en la célébration du service solennel pour le repos de l'âme de très haute, très puissante et excellente princesse Marie Anne Victoire Christine Josèphe Bénédictine Rosalie Pétronille de Bavière, dauphine de France, et de l'enterrement du corps de cette princesse, recueilli par M. Louis de Saint-Simon, vidame de Chartres, qui y fut présent ».

L'extrême précision du titre marque les qualités dont fait déjà preuve le jeune auteur de quinze ans. Dans tout le texte, le cérémonial, les costumes, les attitudes, les incidents sont décrits avec la plus extrême minutie. Il sait regarder, et tout voir.

C'est bien ainsi que toujours observa le Mémorialiste. Mais l'âge lui apportera la fougue des passions, sans laquelle son œuvre serait illisible, grâce à quoi il sonde les reins et les cœurs, et qu'il ordonne avec un art de composer qui lui est propre.

Avec un goût inné ou très tôt développé du cérémonial, comment conçoit-il la société? En nul lieu, plus que chez ses parents, on n'observe les bienséances à la fois celles qui tiennent à la vertu et celles qui ressortissent aux usages. Fait alors rare, sa mère s'occupe de son éducation. Il n'a sous les yeux que des exemples de vertu et de sagesse et n'entend parler de dérèglement, fût-ce ceux du roi, que pour les condamner. Il est profondément chrétien. Il pense aussi qu'il n'est guère, hors les princes, de dignité plus haute que celle de duc et pair.

L'amalgame de tous ces sentiments avec tous les récits de son père, louangeur du passé et pour qui le grand roi Louis est le roi Louis XIII, a pour conséquence que l'enfant, puis le jeune homme, s'éprend de toutes sortes de chimères, vaines, nobles et respectables. Elles persisteront chez l'homme fait.

Il imagine alors une société idéale, qui semble inspirée par une imagerie médiévale et par les récits de l'*Astrée*. Le roi est entouré de sa noblesse. Tous ces seigneurs, toutes ces dames, en beaux atours, sont parés de vertus. Ils servent le roi, la France, Dieu. Ceux qui ne le font pas sont indignes de leur condition.

Aussi lorsque, mêlé au monde, le jeune duc et pair le confronte sans cesse avec ses rêves, que se produit-il? Il projette sa conception intérieure sur le spectacle qu'il décrit. D'une part il idéalise la cour, les courtisans, les vêt des riches couleurs de son imagination. De là procède la somptuosité, l'éclat brillant de sa peinture. D'autre part, il ne peut manquer d'observer en tant de cas l'extrême différence entre la personne qu'il voit et qu'il juge — pauvre être humain si faillible — et le personnage que cet être devrait incarner. Nul ou presque ne réalise le type idéal supposé par l'écrivain. Alors, que fait Saint-Simon? Il se venge. La colère le prend. Il se met en rage, comme l'auteur d'une pièce ou d'un roman auquel ses personnages n'obéiraient pas. La scène devient un drame. Elle y gagne une surprenante animation. Ici elle s'illumine des éclairs chimériques de ses rêves, et là elle rougeoit des flamboiements de ses haines.

Chaque portrait tracé par l'écrivain en reçoit un mordant incroyable. Les traits sont incisifs, l'expression violente, hardie. Tout provient du brutal contraste entre l'idéal et le réel.

Guidé par ses fantômes, par l'impérieux élan de son génie d'écrivain, il se livre de plus en plus à ses passions. Se rend-il compte de la vigueur qu'en reçoit l'œuvre? Elle est transformée, magnifiée.

Malgré un sujet proprement historique, il faut bien l'appeler peinture ou œuvre d'art. L'abondance des documents, des souvenirs n'y fait rien. Qu'importe même, si la composition est fondée matériellement, chronologiquement sur le Journal de Dangeau? S'il y trouve un répertoire de faits commode, le vrai principe selon lequel il composa est autre. Il vient de plus loin. Il tend à autre chose. Sa nature est plus mystérieuse. On peut y discerner comme une sorte de sortilège ou de cérémonial magique qui a ses rites ou son ordonnance liturgique et sacrée, où tout se succède en une sorte de procession hiératique.

Ainsi construisent, peut-être sans le savoir, la plupart des auteurs qui tentent de dresser une grande composition littéraire ou artistique à laquelle ils attachent une valeur conventionnelle, idéalisée, qui, à leurs propres yeux comme à ceux du lecteur lorsqu'elle a réussi à s'imposer — en fait l'incalculable prix.

Saint-Simon, sous la plume de qui le mot de chimère vient si souvent lorsqu'il parle des prétentions nobiliaires de la plupart de ses contemporains, vit lui-même en un monde chimérique dont la vision s'interpose sans cesse entre la réalité et lui, monde irréel qui colore toute son œuvre et lui donne l'extraordinaire relief, l'inimitable coloris dont il a su parer son tableau de la Cour.

Sans doute cette vision qui lui est propre le déforme-t-elle, en un sens, au regard de l'histoire, mais, dans un autre sens, au regard de la création artistique, elle l'anime. Oui, elle l'anime, l'emporte, le contraint à écrire. Elle est son inspiration.

Alors que penser du tableau tracé par le Mémorialiste? La Cour du Grand Roi, celle du régent sont-elles véridiquement présentées? C'est tout autre chose. Il impose ses vues. Elles deviennent aussi vraies que l'histoire. Désormais, même ceux qui s'en défient le plus voient d'abord le spectacle qu'a montré Saint-Simon.

Son génie d'écrivain et de peintre a suscité un monde prestigieux. Quelle qu'ait été la Cour de Louis XIV, et n'aurait-elle eu que peu de rapports avec celle qu'ont dépeinte les Mémoires, son œuvre en a créé un double qui existe tout autant qu'elle et survit peut-être davantage.

Ainsi en est-il des grandes créations littéraires : l'univers homérique, les héros des romans de Table Ronde, les personnages de Shakespeare ou de Molière, la société de Balzac ou celle de Marcel Proust; en courant après ses chimères et leur insufflant le souffle de ses passions, Saint-Simon y a joint cette prodigieuse imagerie : les seigneurs et les dames de la Cour du Grand Roi.

Les historiens peuvent à juste titre faire des réserves, des corrections. Mais peut-être ont-ils tort. Ce témoignage unique, ce grandiose tableau vaut par lui-même. Il est l'œuvre d'un artiste. On doit le juger sous cet angle. On doit le lire dans cette vue.

Ainsi pour l'homme : honnête et passionné, pétri de nobles et bas sentiments, il est la proie d'un démon intérieur, sans lequel il ne serait rien, puisque c'est son génie.



# MERCVRIALE

## MÉMOIRE D'AUJOURD'HUI

COMTE FANTASTIQUE. — Qu'est-ce qui fait non pas que l'on désire, médite, projette une visite à un musée ou une exposition mais qu'on la décide vraiment? Entre le souhait et l'exécution, quels mobiles, mouvements du cœur, tri des pensées, choix du moment interviennent et jouent? J'avais lu quelque part, je ne sais où vraiment, qu'il y avait non loin de l'Odéon une rétrospective Auguste Comte. Je l'avais lu pour ainsi dire sans le lire, dans l'un de ces hebdomadaires dont l'existence et l'apparence surtout font que l'on devrait bien accréditer philologiquement l'expression populaire lire « sur » le journal. N'y a-t-il pas en effet des publications dont l'abusivité typographique, le persiflage de surface et le vide profond justifieraient cet aveu : on ne lit rien dedans, on lit sur... L'œil effleure à peine la page, n'y pénètre pas; la pensée n'est même pas concernée. Ces titres délibérément accrochants, ces italiques vaguement insidieuses lassent l'attention dans l'instant même où ils la sollicitent, l'appétit n'est pas excité encore que déjà vient la saturation, quelquefois aussi la nausée. On avait donc « sur » quelque journal mentionné, en s'en moquant un peu, cette manifestation du souvenir positiviste. Dans l'instant je m'étais dit : j'irai voir. Et j'oubliai. La vérité, mais elle seule, et c'est, en l'occurrence, peu de chose, veut que je précise aussi que je cherchais l'autre jour un petit sujet de reportage littéraire pour la télévision. Mais il y en avait cent autres à choisir. Alors pourquoi Comte? Qu'en savais-je sinon ce qu'en sait tout enfant de seize ans qui sort du lycée. Avais-je jamais depuis lors évoqué l'homme ou même prononcé son nom? Pourquoi ce jour-là l'ai-je élu? Oublions la vérité, voyons l'inconscient, l'imaginaire, les mobiles annexes. Les immortelles d'abord. Oui il y avait cette histoire d'immortelles que lui avait données (ou qu'il avait données à Clotilde de Vaux. On nous avait dit en philo qu'il avait aimé cette femme et nous en avions déduit, logiciens encore

ingénus, qu'il n'avait aimé qu'elle. Quant au nom... oui je l'avais prononcé, mais sans penser à lui, et bon nombre de fois, à cause de la rue Auguste-Comte où il ne vécut pas, rue presque sans maisons sinon un grand lycée, et où en somme Montaigne fait face à Sainte-Beuve dont l'effigie (longtemps sans nez... quand on la répara ce nez resta tout blanc, comme taché de neige) sourit dans le pan coupé du jardin du Luxembourg. Cette rue longe des grilles, derrière lesquelles on voit une pépinière; dès le printemps les arbres fruitiers sont tous pourvus de petits sacs pour contenir et protéger les fruits éventuels. Immortelles, poires ensachées, souvenirs presque d'enfance faisaient de moi un comtiste très amateur. Puis vint l'an dernier la lecture de l'étonnante Anthologie du Délire de Michel de M'Uzan (1). Le catéchisme positiviste y tient une place tout à fait justifiée. Entre la mort de Raphaël de la Peau de Chagrin (que l'on se garda bien de nous faire lire in extenso à l'âge de la philo), la scène de la main coupée de Titus Andronicus et les étrangetés de Gogol, Comte, oui... fondateur d'une doctrine dont pourtant le petit Larousse nous dit qu'elle « prétend que l'on ne peut connaître avec exactitude que des vérités constatées par l'observation et l'expérience ». Ces paradoxes joints au fait que l'Odéon n'est pas loin de chez moi me mirent donc en route. Je savais qu'il ne fallait pas aller dans la maison où « vécut » Auguste Comte, 42, rue Bonaparte, là où demeurent aujourd'hui Sartre et Beatrix Beck, mais dans celle où il mourut — et où d'ailleurs avant de mourir il vécut tout de même assez longtemps. Rue Monsieur-le-Prince. A quel numéro? Je pensais qu'une plaque me renseignerait. Las, il y en avait plus de dix tout au long de la rue, ici était né le peintre La Gandara, là avait vécu Michelet et un peu plus loin Béranger. Pas de Comte, nulle part. De librairie progressiste en restaurant vietnamien je me renseignai. On ne savait pas. On était là depuis dix ans, vingt ans, mais on n'avait jamais entendu dire... je devais me tromper... Une concierge enfin, impotente, grand corps à la lonesco étendu sur une chaise-longue dans une loge minuscule où verdoyaient des philodendrons, me dit : « Comte, c'est au 10. » Comme s'il y était encore...

Il y était encore. Allez-y, vous verrez. On monte un escalier très sombre, on sonne à la fois au hasard et comme si quelqu'un vous chuchotait « c'est là ». Vient sur le pas d'une porte un Monsieur, dont on dirait presque que c'est lui. Positiviste par le vêtement, rigoureux et tout de même élégant, démodé mais immortel, le favori philosophique, l'œil humain, et mieux qu'humain rêveur. Il tient une clef dans sa main. A sa suite vous passez un palier. Il désigne une

(1) *Anthologie du Délire*, Éditions du Rocher.

première porte et vous dit (ici j'interromps ma phrase parce que je m'avise soudain en écrivant que si je suis passée au vous c'est parce que je lisais hier soir le superbe roman de Michel Butor *La Modification* et que je suis, plus encore qu'intéressée, subjuguée par ce « vous » dont il use comme personne)... et vous dit : « Je ne vous fais pas passer par cette porte-là. C'est celle qu'il ouvrait à ses disciples favoris. » Et il vous mène à une porte plus grande, à deux battants qu'il ouvre. Il marche devant vous et sans se retourner dit, pour la centième fois sans doute : « Voyez, tout est resté en l'état. » Vous ne voyez rien. Parce qu'il fait aussi sombre que sur le palier. Pourtant il est trois heures après-midi. Vous vous heurtez à des vitrines où se devinent des manuscrits, à des bibliothèques dont les portes transparentes laissent imaginer la sombre verdure de gros livres d'époque. Votre pied touche un meuble, votre main le plat d'une table. Vous vous dites : il va donner de la lumière et je vais enfin voir ces autographes, l'écritoire, ces portraits, bibelots qui sûrement sont là... Il continue à dire « rien n'a bougé »... « on n'a touché à rien ». Et brusquement vous vous rendez à cette déchirante logique. Puisqu'on n'a rien changé, il n'y a pas d'électricité. Vous fondez d'attendrissement, ces ténèbres deviennent pénombre où vous commencez à voir avec les yeux du cœur comme on dit et vous dites « en effet... oui... oui... ». Il se retourne, il est heureux, il sait que vous commencez à aimer. Une seconde pièce; près de la fenêtre, et, partant, légèrement visible, un bureau. C'est là que... oui bien sûr... Un très petit, trop petit sofa. Il s'y étendait, dit-il, malade, les derniers jours. Il ne devait pas y être très à l'aise... C'était... en quelle année? Cinquante-sept, vous dit-il. Hier, hier... Il vous guide à nouveau vers les pièces sur cour, votre main rencontre, à hauteur presque de votre visage, quelque chose qui fait un bruit de papier mais n'est pas du papier. Coup de foudre vraiment. Ce sont les immortelles. Vous n'osez y croire, vous osez demander : ce sont elles, vraiment? Bien sûr... Il vous propose plus fort encore — et qui l'est moins : Voulez-vous voir son haut de forme... Vous voulez bien, vous tremblez encore de cette profanation : avoir touché le bouquet de la passion. Il ouvre un placard presque à ras du sol; se penche, fouille, recule à peine surpris, murmure : « Il n'y est pas... C'est curieux... pourtant... » Vous vous penchez à votre tour, pas de chapeau, non, un très petit broc et une très petite cuvette... Cette disparition vous stupéfie. Votre guide, lui, semble penser que ce n'est rien, que tout revient... Il vous propose à présent de voir l'uniforme. L'uniforme?... Celui de polytechnicien. Vous dites oui encore et pensez que sur quelque portemanteau, dans une penderie... Non, c'est dans un carton, papiers de soie... Il m'a paru que cet uniforme était presque blanc

avec un peu d'or. J'ai dû mal voir. Nous avons retrouvé, de dos en somme cette porte aux disciples. Le tour était fait, venait l'instant de partir... Les mains vides? Il y avait peut-être un catalogue... Non. Mais on pouvait acheter un portrait du philosophe, et un de Clotilde de Vaux, ainsi qu'une brochure (2). J'y ai lu, la nuit suivante, à la lumière d'une lampe électrique qui me parut soudain prodigieuse, des choses que tout le monde sait peut-être et que j'ai découvertes avec angoisse, comme un secret de famille : que Comte avait été fou, enfermé, plusieurs mois à l'âge de vingt-huit ans. Que s'il l'avait été, c'était en partie à cause d'un « étrange et odieux mariage » avec une ancienne prostituée, qu'il avait aimée et voulu sauver. Il avait donc aimé deux fois. Et qu'un peu plus tard aussi il avait voulu mourir, et s'était jeté, du Pont des Arts...

Mais revenons à ce départ, à cette nuit éclairée seulement par la mémoire, à cette gêne de n'avoir rien su dire vraiment, à ces années « quarante-six, cinquante-deux... » qui étaient de cent ans plus tôt, ce chapeau disparu et ces fleurs effleurées... Il va sans dire que j'avais tout à fait renoncé à cette idée de télévision; le mot seul (qui eût peut-être ravi Comte) eût trop dérangé ce disciple, puisque la télévision n'existait pas en cinquante-sept... Mais, après tout, la contagion m'était venue de ce positivisme, je voulais moi aussi « appuyer ma vérité sur l'observation et sur l'expérience », et j'ai demandé s'il venait beaucoup de visiteurs. « Beaucoup, dit-il, trente par mois »... Un par jour... J'étais donc celui du jour, et en bonne logique il n'avait plus qu'à fermer. Il me dit encore : « Voulez-vous voir le livre d'or? » Je voulais bien le tenir et l'ouvrir, le respirer, sans espoir d'y pouvoir rien lire. Il me le donna. Je m'approchai d'une petite fenêtre. Beaucoup de noms — la plupart américains du sud. Un seul qui parût français : Beauvoir ou de Beauvoir (je lisais mal) mais c'était un Monsieur. Les autres étaient Olivares, Hernandez... Deux semaines après, Thierry Maulnier qui sait beaucoup de choses me dit — et j'eus, là encore, bien du regret de mon ignorance — que la République Brésilienne est née comtiste en 1889, que les mots *Ordre* et *Progrès* ornent son drapeau, que des révolutions comtistes eurent lieu et peut-être auront lieu encore... que l'épopée de Carlos Prestes qui s'en alla former une collectivité d'amazones en Amazonie — en ayant soin de faire arracher par une grue installée sur le dernier wagon du train que lui-même et ses disciples empruntaient les rails du chemin de fer afin qu'on ne pût les poursuivre — que cette épopée qui date de vingt ans fut comtiste à l'origine mais vira bien illogiquement au marxisme. Le monde a fait de même... Si la France

(2) *Précis de la vie et des Ecrits d'Auguste Comte*. Extrait de la Revue Occidentale. Par Jean Lonchamp, 10, rue Monsieur-le-Prince, 1889.



était capable d'aimer un peu plus son délire, de ne pas dire à chaque nouveau philosophe qu'il n'en est pas un puisqu'il est nouveau, si elle n'avait pas abusivement fait de Descartes un cartésien, la nouvelle figure du monde se serait dessinée rue Monsieur-le-Prince et non en Allemagne. Je n'ai rêvé à tout cela que bien après ma visite. Je continue...

Nicole Vedrès.

## POÉSIE

**PIERRES LEVEES** suivi de **MAISONS**, par Jules Romains (Flammation); **IMAGES DE LA NUIT**, par Anne-Marie Oddo (Au Pigeonnier); **LITANIE**, par Roger Michael (Aux dépens de R. Demeurisse); **LA VIGIE AVEUGLE**, par Anne-Marie Bauer (Mercure de France); **D'UNE VOIX CHUCHOTEE**, par André Henry (Mercure de France).

— Il est sûr que la célébrité de Jules Romains considéré en tant que dramaturge et romancier a porté tort au poète qui mérite d'être placé parmi les tout premiers de notre époque. Je tiens depuis fort longtemps ses Odes, parues au « Mercure de France » à la fin de 1912, pour un des sommets et l'une des sources les plus authentiques sinon les plus apparentes du lyrisme contemporain. A ces trente-trois poèmes qui nous émeuvent autant par leur ton grave et pénétrant que par leur vif sentiment de solitude et leur extrême densité se rattachent *Amour Couleur de Paris*, publié en 1921, et les récentes *Pierres Levées* suivies de *Maisons* qui viennent d'être éditées chez Flammarion avec une note préliminaire de six pages où Romains nous dévoile complètement les secrets de sa technique. Ses vers ne sont pas des vers libres, ni des vers blancs, mais des vers accordés où, si les syllabes sont comptées de la même façon que dans la prosodie traditionnelle, les véritables rimes sont souvent remplacées par des rimes prolongées ou renversées, par des assonances et par ce que Tristan Derème nomma dès 1920 des contre-asonances (rapports entre voyelles différentes encadrées de consonnes semblables, tels que lande et blonde, mort et mur).

Le métier savant de Romains ne l'a jamais sans doute mieux servi que dans ces *Pierres Levées* dont la haute inspiration est remplie d'angoisse. On y voit passer tour à tour un sage à la robe longue monté sur un âne blanc et un roi chauve et gras accompagné du poète Arbax, et, dans un décor de ville détruite ou de champ dévasté, on y écoute d'amères paraboles et l'on y assiste à la trouble décom-

position d'un monde d'où l'espérance paraît sur le point d'être bannie.  
Une grande voix s'y laisse ouïr et son désenchantement ne va pas  
sans force, ainsi qu'en témoignent ces vigoureux heptasyllabes :

Dans la salle souterraine  
Roulent des rires profonds.  
Le pouvoir de la couronne  
Cesse au niveau du plafond.

Là-haut règne l'imposture,  
Faux prêtres et faux devins,  
La racaille militaire,  
Les seigneurs cruels et vains.

Là-haut les ducs prostituent  
Leurs filles à des marchands,  
Et des valets d'écriture  
Sur le tout versent leurs chants.

Ici l'on boit, raille, fume,  
Blasphème, en cagnant le bois.  
Ici résiste l'infime  
Royaume rebelle aux rois.

L'air bleu drape le repaire  
De l'esprit jamais dompté.  
Une grappe de compères  
Revanche l'éternité.

Le désespoir de Maisons est encore plus intense dans son anxiété  
métaphysique, et Jules Romans l'a chanté en des vers qui resteront  
au nombre des plus beaux, des plus déchirants et des plus dépouillés  
qu'il ait écrits.



Anne-Marie Oddo n'avait rien publié depuis la Prière à Port-Royal  
des Champs qui date de 1954 et qui, dans sa touchante éloquence,  
est un des meilleurs poèmes consacrés à ce calme vallon couronné de  
bois verts et à ces ruines tragiques où tant de sombres cœurs ont  
souffert au service de Dieu. Voici maintenant ses Images de la Nuit  
que nous présentent les « Editions du Pigeonnier » dans un élégant  
petit volume offert à Gilbert Mauge dont on connaît les vers pleins  
de charme intime et de pureté mystérieuse.

Ce nouveau recueil où la mort est invoquée presque à chaque page — comme dans le poignant Honneur de Souffrir de la Comtesse de Noailles, auquel d'ailleurs il s'apparente par sa profonde ferveur — nous montre qu'Anne-Marie Oddo se détache peu à peu de ses deux maîtres : Jean Moréas et Paul Valéry pour mieux affirmer ses dons originaux de lucide amertume et de fierté sauvage :

Ne cherchez pas; mon cœur est plus secret qu'un gouffre.  
 Mon chant sitôt chanté me devient étranger.  
 Les clartés que j'almais sont celles dont je souffre.  
 Le feu que je fuyais ne m'est plus un danger.

Ne cherchez pas; mon cœur est plus secret qu'un gouffre.

La poétesse de Voyageuse Immobile et d'Images de la Nuit — qu'on appellerait avec plus de raison Images de la Mort — est si triste que, lorsqu'elle songe à la lumineuse Méditerranée de ses quinze ans, elle la compare à un tombeau. Mais elle tente de surmonter sa tristesse, et, fuyant toute facile effusion romantique, elle nous donne ce conseil où la pudeur se joint harmonieusement à la sagesse :

Si tu veux préserver jusqu'aux nuits ton courage,  
 Défends-toi de la plainte avilissante, impure;  
 Quel que soit ton malheur, porte haut ton visage,  
 Et ne permets jamais à ta lèvre un murmure.

De tels accents sont assez rares dans la poésie féminine, et l'on ne peut que féliciter Anne-Marie Oddo de nous les faire entendre.



Il y aura bientôt un an que Roger Michael nous a quittés pour toujours, emportant avec lui ce que sa génération comptait de plus solidement et de plus généreusement humain. Mais il continue d'être présent à nos côtés grâce à la force bienheureuse du souvenir; et je le revois me sourire avec cette belle confiance en la vie qui ne l'a jamais abandonné même aux heures douloureuses où, luttant contre la maladie, il trouvait encore le moyen d'augmenter le poids de ses richesses intérieures,

Dans les premiers jours de ce mois de janvier à la fin duquel nous devons le perdre, l'auteur de Chapeau de fer, de Passe Noire et de Grandeur Nature achevait deux importants poèmes, l'un sur les « télécommunications » d'une vibrante et singulière puissance comparable

à celle de Verhaeren et l'autre sur les attraites de la femme éternelle d'une abondance d'images et d'une qualité d'émotion vraiment peu communes. C'est ce deuxième poème qui paraît aujourd'hui sous le titre de Litanie dans une édition de luxe ornée de neuf pointes-sèches de René Demeurisse dont le grand talent d'illustrateur s'est de nouveau exercé à merveille en mariant la grâce la plus naturelle au plus subtil pouvoir d'évocation.

Litanie contient trente et un quatrains rythmés en octosyllabes à la louange d'une amie aux longs cheveux de fée, aux yeux de perle fine et aux seins de loutre blanche qui est tout ensemble duvet de tourterelle, lumière du matin, bleuet de la montagne, neige des cimes justes et reine d'un pays sans frontière ni limites. Il faut en goûter la magique atmosphère, l'ampleur amoureuse et la douce musique de rêve, cette musique où Roger Michael a su mettre beaucoup des secrets de son cœur :

Le ciel las de la voir heureuse  
A foudroyé ses bengalis  
Et d'une absinthe vaporeuse  
Lave ses rêves abolis.

Sur l'ombre d'un château de sable,  
Sur l'éclat d'un songe détruit,  
Se pose alors inéluctable  
Le lourd capuchon de la nuit.

Elle est l'infante en robe noire  
Effleurant le gazon d'un parc,  
Glissant absente et sans mémoire  
Pareille au roi de Danemark.

Elle est innocence féconde  
Comme l'eau, le sel ou le pain,  
Elle est certitude profonde  
En cet univers incertain.



Le prix de poésie « Au Service de la Pensée Française », décerné par un jury que préside Georges Duhamel, a été partagé cette année entre Anne-Marie Bauer et André Henry pour leurs deux livres : La Vigie Aveugle et D'une Voix Chuchotée.

Anne-Marie Bauer, qui n'est pas inconnue des lecteurs du « Mercure de France », cherche encore sa forme et s'exprime tantôt en vers



libérés, tantôt en versets et tantôt en courtes proses où elle excelle et que le savoureux Max Jacob du Cornet à Dés aurait certainement aimées :

Les oiseaux ont mangé les miettes que j'avais semées derrière moi pour marquer le chemin.

Ne pourrai-je vraiment jamais retourner d'où je viens?

J'ai voulu m'accrocher au soleil, mais le soleil était trop loin.

Alors je me suis accroché au sourire d'une vieille dame qui descendait la rue.

La plupart des pièces rassemblées dans la Vigie Aveugle ont une valeur d'exercices et sont parsemées de notations heureuses dont l'évidente personnalité mérite déjà bien des éloges.

André Henry est un des poètes les plus authentiques nés pendant la guerre de 14-18, parce qu'il possède tout ce que les livres n'apprennent pas et d'abord cette fraîcheur de sentiment et cette simplicité qui font de lui un des meilleurs héritiers du Bataille de la Chambre Blanche et du Jammes de l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du Soir. Cet instituteur de Seine-et-Marne chante d'une voix harmonieuse et discrète les maisons de campagne entourées de vergers en fleurs, les bois silencieux et les tranquilles prairies que traverse une rivière ombragée de peupliers. Et l'amour étroitement uni à la nature lui a inspiré des vers transparents, familiers et tendres comme ceux-ci :

J'ai planté le jardin de fleurs qui te ressemblent,  
J'y ai planté tes yeux, ces asters, ces bleuets,  
Des roses vont fleurir, tes joues vont s'effeuiller,  
Je te veux éclairée d'abeilles sur les sauges.

Tu as planté pour moi une ombre de forêt,  
Du lierre, un peu de buis, des ifs, un pin sylvestre,  
Ce qu'il faut de buissons pour me faire apparaître  
Ce cerne de fraîcheur que mes yeux désiraient.

Il ne nous reste plus qu'à laisser dans la nuit  
Nos veines se chercher et se nouer sans bruit,  
Notre jardin aura bientôt tant de racines  
Qu'il deviendra vivant comme ton corps sensible.

Plusieurs poèmes écrits pour ses enfants et pour ses élèves ajoutent enfin au délicieux recueil d'André Henry un accent particulier qui n'est pas le moins original ni le moins touchant.

**Philippe Chabaneix.**

**Dulcinée**, par **Armand Godoy** (Grasset). — Cette nouvelle suite de sonnets que publie Armand Godoy, se relie par l'esprit, la conception et la forme si minutieusement surveillée, sobre et magnifique cependant par la magie luxuriante d'un alexandrin nombreux et admirablement scandé, aux « Sonnets pour don Juan » dont nous avons signalé dans cette rubrique au moment de leur publication la force évocatrice et la rigueur soutenue. Le thème de « Dulcinée » est pour Armand Godoy le prétexte à reprendre certains épisodes des aventures du Chevalier de la Manche, héros de l'idéal humain, poétique et religieux, et à leur donner toute leur signification justement mystique.

Comme Béatrix pour Dante incarnait la théologie, Dulcinée figure ici les trois vertus théologiques, la foi, l'espérance et la charité. C'est par l'amour voué à la créature idéale mais cependant si profondément humaine et sensible que les pensées et les méditations du poète se transcendent dans l'unique exaltation de l'amour divin. Ainsi toute l'œuvre d'Armand Godoy s'oriente de plus en plus vers l'affirmation d'une spiritualité où s'harmonisent tous les contraires par la vertu salvatrice de l'Amour.

**Poètes... vos paplers!**, par **Léo Ferré** (La Table Ronde). — Une préface qui est un manifeste cinglant contre la pseudo-poésie des seuls versificateurs, contre la fausse poésie dada ou surréelle, contre le goût quasi scientifique de l'obscénité littéraire, nous introduit à la lecture de ces poèmes. Quelle verve, quelle abondance, quelle aisance sans l'ombre d'une concession à la facilité! Nous sommes surpris, amusés, charmés. Certes il y a des contradictions dans la préface de Léo Ferré comme dans ses poèmes, car ses alexandrins sont toujours bien « chaussés » et sur mesure encore. Ce mouvement endiablé

du poème où les mots les plus crus avec franchise employés ne choquent point, entraîne l'esprit du lecteur, l'amuse et en l'amusant lui découvre des vérités essentielles sur l'homme, la poésie et en un mot comme en cent le véritable humanisme. Sans doute il y a parfois de la crudité, mais elle est saine et roborative et puis, — et combien Léo Ferré a raison de parler du goût, qui manque le plus à nos auteurs avec le sens vrai et profond du langage qui est d'abord l'usage difficile de la propriété du terme et qui est toujours noble quand il est amené par la nécessité d'une expression précise et presque absolue du sens, — Léo Ferré a justement du goût et du tact, car il ne dépasse jamais la mesure. Et le goût c'est essentiellement le sens même de la mesure. Cette sorte de Raoul Ponchon mâtiné de Laurent Tailhade et de Georges Fourest mais qui est d'abord lui-même — ô combien! — s'il nous amuse toujours et nous réveille par sa verve de haute grasse, nous émeut profondément aussi, par le désenchantement que l'on sent sous le sarcasme et cette peine inconsolée mais qui est celle d'un cœur fier et qui veut toujours espérer.

**Nouveau florilège poétique**, par **Philéas Lebesgue** (L'Amitié par le livre). — Ce nouveau Florilège de l'excellent poète laboureur Philéas Lebesgue est précédé de deux hommages : l'un en prose de Georges Bouquet qui rappelle opportunément la noble carrière de ce poète désintéressé qui a toujours vécu sur sa terre natale qu'il n'a cessé de cultiver que lorsque le grand âge, auquel il est actuellement parvenu, lui a enlevé ses forces vives et qui, loin de toute publicité, a édifié une œuvre considérable, fondée sur une expérience profonde de la vie et une culture exceptionnellement développée. Il ne faut pas oublier que Philéas Lebesgue qui parle également bien l'anglais,

l'espagnol et le portugais, est l'auteur de travaux de linguistique qui font encore autorité.

Philéas Lebesgue, poète inspiré et abondant, chante avec une simplicité raffinée les travaux et les jours, la maison natale, le paysage qui fut celui de sa vie tout entière. Cette poésie directe, simple et sobre dans son inspiration bucolique et virginienne, s'exprime tantôt en vers strictement réguliers, tantôt en vers libres, il serait plus exact de dire en vers de mètres mélangés. Ce poète n'a jamais sacrifié la rime qui fixe et martèle le rythme.

Un très beau poème en forme d'hommage de Pierre Menanteau dresse un haut et noble portique, arc sylvestre et cependant trophée, à ce choix vraiment heureux par la diversité, où parmi tant de fleurs, le bouquet qui nous est aujourd'hui offert éclaire notre solitude enchantée.

**Portulan**, par Gérard Murail (Editions du Mercure de France). — Le portulan est un livre qui donne la description des ports de mer, indique les courants et les marées. Telle est la définition fournie par le dictionnaire de ce mot que Gérard Murail a choisi pour titre.

Mais cette clef ne saurait donner une explication suffisante aux mystères inclus dans cette forêt enchevêtrée où la vie en ses forces profondes sourd de l'ombre, à travers les troubles instincts, pour affleurer en fulgurations phosphorescentes jusqu'à la conscience claire. La magie incantatoire de ces chants où les mots les plus rares contrastent violemment avec les vocables les plus usuels, surprend le lecteur et comme un peu malgré lui le retient par la séduction d'une étrange musique qui emporte sa songerie vers des régions inconnues où il découvre le secret d'un perpétuel renouvellement intérieur accordé à l'évolution de la création universelle qui se dégage peu à peu, par l'effet même des forces contraires, de cette gangue de matière originelle, pour parvenir à la lumière spirituelle, pôle absolu vers lequel, phénix renaissant perpétuellement de ses cendres, tend souvent inconsciemment l'humanité tout entière.

Cette poésie à la fois réaliste et

spirituelle, hautaine et difficile, par sa force explosive nous étonne et nous retient.

**Les Ombres Vierges**, par Marc Seguin (Librairie Les Lettres). — Marc Seguin publie sous ce beau titre un florilège judicieux de poèmes. Ce qui surprend, intéresse et quelquefois déconcerte au premier abord dans cette poésie uniquement allusive mais riche d'arrière-plans secrets révélateurs d'une sensibilité pudique, d'une sensualité généreuse, c'est ce vers, justement, dont les rythmes mêlés aboutissent cependant à une cadence précise et régulière. Le poète joue avec bonheur d'une sorte de contrepoint où se résolvent dans un accord d'harmoniques lointaines les écarts du langage et de la musique pure, de la pensée et du sentiment. Cette poésie conduit mystérieusement nos songes aux frontières du monde réel et d'un univers d'ombre qu'illumine tout à coup la fulguration d'un éclair. Elle se meut pour notre étonnement charmé où la curiosité ne va pas sans quelques craintes appréhensives, à ces confins où les mouvements secrets de la sensibilité se transmutent au précieux métal de l'idée claire. La sincérité et la noblesse d'une telle recherche emportent l'estime et la sympathie, sinon toujours une entière adhésion.

**Le Berceau d'Eve**, par Renée Riese Hubert (Les Editions de Minuit). — Bien que ce charmant recueil soit écrit exclusivement en prose, il ressortit à cette rubrique au même titre que l'eussent pu faire les Fables de mon jardin et le Bestiaire de Georges Duhamel. Car ces fables, ces contes, sont bien des poèmes en prose tels que nous en ont donné le modèle parfait : Baudelaire, le Rimbaud d'une saison en enfer ou Gaspard de la nuit d'Aloysius Bertrand. Cette prose simple dont le mouvement souple s'inscrit dans un rythme parfaitement mesuré, sans lourdeur, inclut toute la grâce fraîche, parfois naïve et souvent malicieuse et, comme sans avoir l'air d'y toucher, la plus fine poésie toute en nuance discrète à travers la fiction, les images, les paysages, on y sent battre un cœur sensible et tendre et sous la fantaisie ailée parfois une plainte pudique qui s'achève sur un sourire mouillé. Ce

petit livre de Riése Hubert nous enchante et sait aussi nous émouvoir.

**Le Bal de la Boule d'Or**, par Robert Lacroix de l'Isle (Editions de la Revue Moderne). — Ce titre évoquerait plutôt les bals nègres de la rue Blomet ou de la rue Vavin. Mais si vous lisez ce recueil ce n'est pas avec les rythmes du jazz que se développera votre songerie. Le poète d'ailleurs nous prévient dès la première pièce. Le bal de la Boule d'Or est un pavillon où jadis retentirent d'autres flonflons plus discrets et sans doute plus joyeux aussi, et où s'attarda dans ce jardin de la rue Plumet l'ombre de Jean Valjean. Et c'est un prétexte pour Robert Lacroix de l'Isle à évoquer pour nous, dans une promenade à travers Paris, de charmantes

images en des vers d'apparence légère et qui sont graves cependant par leurs résonances intérieures et la philosophie à la fois résignée et souriante qui s'en dégage. La nostalgie tempérée d'ironie, l'acceptation de la vie telle qu'elle nous est donnée, forment la matière mouvante de cette poésie. Le poète en exprime dans ses chants discrets et justement mesurés l'essentiel qui nous charme, nous enchante.

Il nous guide d'un pas sans défaillance dans les méandres délicieux du songe. Ce recueil très élégamment édité s'orne de deux hors-texte de Paul René Poulain qui évoquent, avec une belle économie de moyens, la première justement ce Pavillon du bal de la Boule d'or, l'autre le prestigieux Moulin de la Galette. — Jean Pourtal de Ladevèze.

## THÉÂTRE

**HISTOIRE DE VASCO**, de Georges Schehadé; **LE CHATEAU**, de Kafka, adaptation de Pol Quentin, d'après Max Brod (Compagnie Renaud-Barrault, Théâtre Sarah-Bernhardt); **JOURNAL D'ANNE FRANK**, adaptation de Georges Neveux (Théâtre Montparnasse). — Nul plus que moi n'a déploré le ridicule que Paris se donnait à ne pouvoir s'assurer la présence stable d'une Compagnie comme celle de Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault. Nul plus que moi n'avait escompté le triomphe de leur soirée de retour... Pourquoi a-t-il fallu que ce Vasco, acclamé, paraît-il, en d'autres bons lieux, nous apparaisse, ici, tellement décevant? Barrault s'est avoué cruellement meurtri des réactions brusquement sévères de certains critiques très écoutés; ce fut au tour de ces critiques d'être vertement traités par certains de leurs cadets, tant que le pacifique Vasco faillit déclencher une vraie petite guerre entre gens de plume. Il n'y a manqué que la place dont les journaux ne disposent plus pour de tels débats. On se retrouvait un peu au temps des Epiphanies... Hélas, je ne puis parler contre mon cœur — j'aime et j'admire Barrault, j'avais aimé Pichette et les Epiphanies... je n'ai pu parvenir à aimer Vasco.

Je crois que le Théâtre Sarah-Bernhardt — comme les deux salles dont dispose la Comédie-Française — sont de terribles bancs d'épreuve pour les textes aux grâces un peu indécises. Leurs vastes espaces imposent un élargissement des rythmes, une amplification des reliefs vocaux et des mouvements corporels, parmi quoi les menus charmes



s'évaporent. Il arrive même que certaines de leurs nuances n'y apparaissent plus de très bon teint, et que s'écaille leur apparence d'originalité.

L'aventure du petit coiffeur Vasco, réquisitionné pour une mission aussi périlleuse que vaine dans une guerre de fantoches implacables, tandis que s'efforcent inutilement à le rejoindre et à le sauver un vieux fou dresseur de chiens empaillés et sa fille amoureuse fantasque.... je n'y ai pas été sensible, malgré mon souhait. Il m'est apparu que cela mélangeait Supervielle et Kafka, assaisonné d'un peu de Giraudoux — sans faire oublier les uns ni les autres... Je crains aussi qu'à force de s'enthousiasmer pour Schéhazade, Barrault n'ait imposé à toute l'interprétation un style trop appuyé : on officie là où il aurait fallu, peut-être, tout simplement, se divertir...



Le temps d'un étonnement douloureux et d'une brève grippe, et notre vaillant Barrault rentrait en lice pour un combat d'une bien autre importance : une adaptation, à la fois ingénieuse et incomplète, comme les meilleures des adaptations — du Château de Kafka achevé par Max Brod. Il y a renouvelé les prouesses scéniques de sa présentation du Procès, dans le style expressionniste de l'époque et du pays, avec sa souveraine maîtrise des pantomimes et des éclairages. Et Félix Labisse a su amener son décor principal aux confins de l'art non figuratif — celui-là même qui pouvait, me semble-t-il, imposer la suggestion kafkésienne la plus intense.

Enfin l'arpenteur K. avec sa combativité, son entêtement, la tension de sa volonté vers le but qui toujours se dérobe, convient particulièrement à la personnalité d'acteur de Barrault — mieux même que le K. du Procès. La fatigue de la grippe et du demi-échec précédent émaciaient quelque peu, le jour de la première, les reliefs de son visage à la Bonaparte, et le regret, ressenti par nous tous, des giboulées qui avaient un peu transi son retour, donnait une résonance plus vive encore aux instances de K. essayant en vain de s'ouvrir les rangs du village hostile. Pour tout cela, nous lui avons fait, au rappel collectif, une affectueuse ovation personnelle, comme Paris sait les faire quand il est bien disposé.

Je me déclare incapable d'imaginer, au demeurant, ce qui se passera dans la cervelle du spectateur moyen non informé que son destin amènera sans préparation au Théâtre Sarah-Bernhardt, quand il assistera aux vains efforts de l'arpenteur K. contre ce que je voudrais appeler l'infini administratif, et à leur transposition dans le domaine

métaphysique. K. mourant d'épuisement, selon la fameuse parabole kafkéenne de la Loi, devant une porte que personne ne franchit, et dont le gardien lui révèle, mystérieusement et trop tard, qu'elle était faite pour lui seul et qu'elle sera maintenant fermée à jamais...

Je ne peux pas me mettre à la place de ce spectateur-là parce que je demeurerai éternellement l'un de ces lecteurs — ou l'une de ces lectrices — qui ont eu la révélation des livres de Kafka, alors rarissimes, au lendemain des années d'occupation, inauguratrices de ce qu'on pourrait être tenté d'appeler, en forçant un peu la note, l'ère kafkéenne. Même les moins gravement éprouvés d'entre nous avaient pu se sentir quelque peu, ici ou là, le K. du Procès ou le K. du Château. L'autre soir, au Théâtre Sarah-Bernhardt, on riait à la scène où le maire du village (c'est Pierre Bertin, grandiosément falot, et d'une finesse épique) raconte le cheminement d'un dossier égaré entre deux services. On en riait, sans, me semble-t-il, en frissonner comme nous nous souvenons d'en avoir frissonné parfois, il y a quelque quinze ans.

Et comment ne pas rêver quand on voit les « aides » de l'arpenteur, émanations du traditionnel couple d'Arlequins du Théâtre Yiddisch (comme peut-être, pour une petite part, dans ses débuts, le Charlot de Chaplin), personnages en principe bouffons et hors d'action, prendre, aux reflets de nos souvenirs les plus sérieux, des couleurs d'espions démoniaques?

Par quel mystère un jeune homme maladif, irrémédiablement marqué par ses impressions d'enfance, et par son angoisse héréditaire, a-t-il réussi, entre 1910 et 1924, sous dix affabulations diverses et toutes saisissantes, une mythologie du monde de 1950? Je n'entendrai jamais Kafka comme un auteur comparable à d'autres : il demeure pour moi le dernier en date des prophètes d'Israël.



L'admirable spectacle du Théâtre Montparnasse vient ici en porter le témoignage. C'est une extraordinaire évocation scénique du mémorable journal de la petite Anne Frank, que l'univers entier a lu maintenant. Petite juive recluse avec ses parents et quelques autres dans l'étroit espace d'un appartement secret, à Amsterdam, en 42-44, elle a noté au jour le jour les puérils, sordides ou tragiques incidents de leur vie chaque jour plus confinée, chaque jour plus traquée, étouffée au fond de sa cachette par la puissance de l'oppresseur qui vit librement à l'air du dehors. L'imagination géniale de Kafka avait tout situé, tout transposé trente ans à l'avance : lisez son récit du Terrier.

Au Théâtre Montparnasse, pour le bonheur de cette œuvre insigne

— je reviens au Journal d'Anne Frank — les prodiges se sont multipliés. Extrême adresse, rythme délicat et infailible de l'adaptation de Georges Neveux; étonnante pudeur, noble discrétion du style scénique imprimé par la mise en scène de Marguerite Jamois, fidélité sensible et sobre de tous les interprètes... enfin, dans le personnage d'Anne, une jeune débutante, Pascale Andret, à la fois vive, enfantine, ardente et pure, qui ne joue pas, mais qui est Anne, totalement, dans sa profondeur et dans sa limpidité... Sur tous les plans, sous tous ses aspects, le spectacle atteint sans effort à la noblesse proprement classique, et se double d'un témoignage bouleversant. A voir se resserrer, de tableau en tableau, l'angoisse de ces séquestrés, à les savoir finalement et malgré tant d'efforts, arrêtés, déportés et anéantis, on se dit que, si c'était là une invention d'auteur, on l'accuserait de cruauté indiscreète et d'exagération... Mais que dire, puisque ce fut vrai, et vrai des milliers de fois, et dans vingt pays, qui avaient pu se croire fiers de leur civilisation; et que cela pourrait redevenir vrai, ô Kafka prophète, au nom de tel ou tel slogan indéterminable?...

Un tel spectacle transcende le théâtre : son apparition au début de la saison nous a marqués pour de longues semaines, et risque de nous rendre, pour d'autres œuvres de production plus courante, exigeants jusqu'à l'injustice. Tant pis, ou tant mieux : c'est bien naviguer, après tout, que de se régler sur les astres.

Dussane.

## IMAGES ET SONS

**TRISTE CONFESSION.** — Petit cinéma sentimental est un livre écrit par Nino Frank moitié en 1943, moitié en 1946, puis publié en 1950, après révision sous l'espèce de notes additives, avec une préface d'Henri Jeanson. L'éditeur a fait faillite. J'ai descendu du grenier ce livre malheureux. J'ai trouvé en lui un instrument de mesure. Quelqu'un est né un peu avant moi et m'a précédé assez largement dans le tout sur le tout fait de journalisme, de critique et d'écriture proprement dite, balançant comme moi entre le pôle du cinéma et celui des livres. J'ai interrogé cet aîné, pour chercher en lui la preuve que je me trompe dans les moments où presque toute communication sérieuse avec les gens du cinéma me paraît interrompue par l'imbécillité prétentieuse des uns, les vilenies de carrière de ceux qui prennent pour modèle le Sammy Glock du roman de Budd Schulberg, et naturellement l'irresponsabilité mercantile. J'y ai

trouvé le contraire : la preuve que je ne me trompe pas. Plus longue que la mienne, la route de Nino Frank est parcourue par des personnages identiques. Sentimentalement attaché à l'avant-guerre et à Pour vous comme je le suis à 1945 et à l'Ecran français, une querelle de générations pourrait nous diviser si, en perspective, elle n'apparaissait dérisoire, dérisoire en présence d'expériences qui se recoupent, qui s'identifient devrais-je peut-être dire. Cette concordance est plus significative de ne pas découvrir, souvent, les mêmes goûts. En une autre époque, l'opinion opposée que nous avons, non pas peut-être de beaucoup de films, mais de quelques-uns qui méritent qu'on bataille à leur sujet, nous eût dressés l'un contre l'autre. Mais je ne m'occupe pas aujourd'hui de l'art cinématographique, de cinéma comparé; seulement du même son que rendent deux expériences, et des mêmes causes de désenchantement, vis-à-vis du milieu. Je vais dire quelques-unes de ces causes en citant Nino Frank. Je ne le ferai pas sans ajouter d'abord que le livre est vif, nuancé, retenu, et que divers portraits en deux lignes déshabillent quelques croque-morts ou faux bonshommes. Sur un ciné-club, Nino Frank écrit (la scène est de la fin du muet) :

« Sous la présidence d'un petit vieillard chevrotant ou d'un blanc-bec à la bouche tordue, les premiers venus entreprenaient un auteur ou un réalisateur de qualité par d'interminables cicéronades : ils y dépensaient sans doute un enthousiasme sincère, mais le primaire, sous l'aspect du spectateur professionnel, du cabotin de seconde zone, du bas technicien ou du sous-producteur goguenard, exerçait une souveraineté inquiétante. » C'est un peu différent, aujourd'hui : d'abord, entre beaucoup de clubs, place existe pour des types variés, de communautés et d'individus, et quelquefois, c'est un fait, il s'accomplit de bon travail. Mais le blanc-bec à la bouche tordue, et les interminables cicéronades décorent encore certains centres de la pensée cinéophile parisienne. Faisons un bond des ciné-clubs de la fin du muet à la critique de 1945. « Jamais », écrit Nino Frank, « la critique cinématographique n'a été aussi pédante ou primaire ». Jamais, Nino Frank? Il ne faut ni exagérer ni désespérer, je ne le dis pas uniquement pour défendre mes propres débuts.

Sur les scénaristes à succès, milieu bien connu de l'auteur : « ces camelots, qui vantent si bien leur marchandise, sont probablement les meilleurs des scénaristes, car il faut qu'ils aiment sérieusement leurs inventions pour les louer sans pudeur et les faire vivre, en paroles, devant le public fort rétif que représente le producteur ». Sur qui fait des films : « on a vu souvent des scénaristes ou des auteurs s'improviser réalisateurs et réussir d'emblée des œuvres de qualité (...), alors que l'on n'a jamais vu la réciproque, si l'on excepte le



cas d'un auteur tel que Chaplin (...) Ce n'est pas tout : des nullités notoires, et jusqu'à des producteurs, ont su s'improviser réalisateurs de films, sans qu'il en soit résulté des ouvrages plus catastrophiques que ceux que l'on voit habituellement ». A la fin, Nino-Jérémie écrit ce que j'écris, au moins dans ma tête, depuis quelque temps, mais j'ai du retard sur lui : « Le monde actuel souffre d'un dépérissement de l'imagination. Il en meurt. Je me demande si le cinéma... »

Eh bien ! non. Le cinéma n'est en tout cas qu'un élément de la civilisation de l'image et il ne faut pas se poser trop obstinément les questions sans réponse, sous peine de finir dans l'état d'un critique de 1945 peint par Nino Frank. Du reste, tout de ce qui est écrit ici, par voie d'emprunt ou autrement, n'est vraiment intelligible que par ceux qui aiment l'art cinématographique, et s'en sont approchés. Les autres n'en tireront que des conclusions fausses. Il faut bien regarder ce qui se passe en ce moment, et ne pas s'en abstraire, images comprises, et puis, alors, oui, se faire des questions. Mais il est — eh bien, oui — fort possible que le monde actuel souffre d'un dépérissement de l'imagination.

Jean Queval.

## MUSIQUE

**SIBELIUS.** — Comparant les notices nécrologiques assez brèves publiées par la presse française aux longs articles que les périodiques de langue anglaise ont consacrés à Sibelius dès que la nouvelle de sa mort fut répandue, on pouvait mesurer l'immense popularité dont le compositeur de Finlandia jouissait en Angleterre et en Amérique, alors qu'il demeurait en France à peu près inconnu, ou, si l'on préfère, méconnu. Rarement quelqu'un de ses nombreux ouvrages paraissait au programme de nos concerts, encore fallait-il une circonstance exceptionnelle pour qu'il y vînt. Et signe plus certain : les enregistrements abondants de ses symphonies et de ses poèmes, qui sont largement répandus outre-mer, n'ont, ici, qu'un débit très médiocre et il faut beaucoup de patience pour se les procurer. Sans doute cette indifférence tient-elle à des causes profondes : l'histoire de sa vie et de ses ouvrages explique en partie les raisons pour lesquelles les pays latins demeurèrent à peu près insensibles à la musique de Sibelius.

Johann-Julius-Christian Sibelius naquit le 8 décembre 1865 à Tavastehus (Hemmä en finnois), d'un père docteur en médecine, et qui avait fait sa carrière dans l'armée. Homme distingué, fort bon musicien, celui-ci mourut en 1868 de la diphtérie, laissant trois enfants, une fille, Johann, et un autre garçon qu'il eut à peine le

temps de connaître. Johann montra de grandes et précoces dispositions pour la musique, surtout pour le violon qui le passionnait, alors que le piano l'ennuyait. Avec sa sœur et son frère, rien ne l'amusaient tant que de déchiffrer des trios, et bien vite il s'essaya lui-même à la composition. Il s'inscrivit au Conservatoire d'Helsingfors (Helsinki) en même temps qu'à la Faculté de droit. La venue de Busoni dans cette ville décida de la carrière du jeune homme : le maître s'intéressa à lui, et l'emmena en Allemagne où il travailla à Berlin avec Becker. Ce fut là que l'audition d'un morceau symphonique, Aïno, de son compatriote Robert Kajanus exerça sur son destin une influence décisive : la musique lui parut de ce moment appelée à jouer un grand rôle dans le réveil du sentiment national. La Finlande souffrait des persécutions du régime tsariste, et le pays était en effervescence. Un lettré, Elias Lönnrot, parcourant les campagnes, avait recueilli dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, chez les paysans, de longs fragments des chants épiques finnois et publié ce qu'il avait pu reconstituer d'après ces sources orales, du Kalevala, épopée nationale. Le poème symphonique que Sibelius venait d'entendre était tout imprégné de ce folklore. Il se donna pour tâche de faire pour la Finlande ce que Glinka avait fait pour la Russie, se rendit à Vienne, travailla avec Fuchs et Goldmark, et, revenu à Helsinki, se mit à la tâche.

Le 28 avril 1892, Sibelius donnait la première audition de Kellerno, grande symphonie pour soli, chœurs et orchestre, inspirée par le Kalevala, source à laquelle il n'allait plus guère cesser de puiser. En juin de cette même année, il épousait Aïno Jarnefelt; elle lui donna six filles. Avec elle, il alla en Carélie et récolta quantité de chants populaires. Dès son retour, il était nommé professeur au Conservatoire d'Helsinki, et une vie paisible, consacrée tout entière au travail et à l'enseignement, commença pour lui. Sa biographie se confond dès lors avec l'histoire de son œuvre : parfois quelque voyage, motivé le plus souvent par des concerts à diriger, un ouvrage à monter. Son opus 9, En Saga (Une Légende) fait de lui un compositeur notoire; le poème symphonique Finlandia le rend célèbre, et d'autant mieux que le gouvernement russe interdit que l'œuvre soit exécutée sous ce titre subversif, excitant chez les Finnois leur aspiration à l'indépendance. Mais Sibelius va continuer de chanter son pays et ses légendes : Karelia, le Cygne de Tonuela, la Fille de Lemminkäinen, le Chant de Printemps, le Retour de Lemminkäinen, etc. En 1898, il écrit sa Première symphonie en mi mineur (opus 39), où l'on retrouve la même atmosphère que dans ses poèmes symphoniques. Cependant la Deuxième, en ré majeur, opus 43, composée à Rapallo, pendant un voyage en Italie, nous livre des états d'âme plus personnels, plus intimes. Six autres allaient suivre : la Quatrième, en la

mineur, opus 63, achevée en 1911, est d'une écriture plus dépouillée; elle déçoit le public d'Helsinki, mais trouve l'année suivante sa revanche en Angleterre. Sibelius s'est installé depuis septembre 1904 en pleine forêt, à une trentaine de kilomètres d'Helsinki, et c'est là qu'il travaille désormais, dans le calme et l'isolement. Il revient au poème symphonique avec Chevauchée nocturne et Lever de soleil (opus 55), et la Dryade. Un peu auparavant, il avait écrit une musique de scène pour La Mort, ouvrage d'Arvid Jarnefelt, et de cette partition fut détachée la Valse triste qui est certainement son œuvre la plus connue.

Sibelius hésita longtemps sur la Cinquième Symphonie avant de l'entreprendre : il redoutait de retourner malgré lui à sa première manière, de recommencer ce qu'il avait déjà fait, ou bien, par réaction contre cette tendance, d'accentuer le dépouillement manifesté dans sa Symphonie en la mineur. Le succès que remporta l'œuvre nouvelle, donnée en première audition pour son cinquantième anniversaire (le 8 décembre 1915) ne le rassura cependant pas complètement, et il la remania presque aussitôt. En 1917 il célébra l'indépendance de la Finlande par une cantate, Notre Pays.

Un poème symphonique, les Océanides, commande des Etats-Unis, lui avait valu le titre de doctor honoris causa de l'Université de Yale. Une Sixième Symphonie, en ré mineur, opus 104, ne fut achevée qu'en 1924; et la Septième (opus 105, en ut majeur), en 1934; elle est faite d'un seul andante, mais divisé en deux parties qui s'enchaînent, andante festivo, et andante lirico. Ce fut la dernière œuvre importante du maître.

Quelques ouvrages secondaires l'occupèrent encore sans le retenir; il avait dit en parlant de lui-même : « mon œuvre est un grand livre scellé ». On trouve dans une lettre à son ami Karl Ekman, cette phrase qui en dit long sur l'objet de ses réflexions, et qui explique son silence : « Les scrupules croissent avec les années. La sûreté de main incite à dédaigner plus que jadis les résultats qui s'offrent facilement, suivant une loi de moindre résistance. On est continuellement en proie à de nouveaux problèmes. Ce sont les idées qui me plaisaient le plus que j'ai le plus souvent rejetées. » Cela est daté de 1935. Il ne s'est éteint que le 20 septembre 1957, gardant toute sa lucidité jusqu'à ce qu'une hémorragie cérébrale le terrassât.

Il avait eu la gloire de faire connaître au monde l'âme même de son pays. Sa musique est l'image de cette terre au climat rude, aux hivers longs et durs; le charme mélancolique de la Finlande se retrouve dans les partitions de Sibelius. La lumière ni même la chaleur n'en sont point absentes; mais elles ne seraient pas le produit naturel de ce terroir comme elles le sont en effet, sans une monotonie qui déçoit

les peuples méditerranéens redoutant la brume, comme les redites et les développements trop longs, dont la musique de Sibelius n'est point exempte.

**René Dumesnil.**

La mort de Sibelius survenue au moment où j'allais rendre compte du drame lyrique *Le Fou*, créé à Nancy et joué à Paris au Théâtre des Champs-Élysées par la troupe nancéenne, m'oblige à reporter au prochain numéro l'article consacré à cet intéressant ouvrage de Marcel Landowsky, et je me borne aujourd'hui à enregistrer son succès.

**Haydn**, par **Pierre Barbaud** (Collection « Solfèges », Editions du Seuil, 192 p., 100 illustr., 390 fr.). — On loue d'abord dans ce petit livre, comme dans ceux qui l'ont précédé pour former la collection « Solfèges », l'agrément d'une présentation à la fois commode et jolie, soignée dans les détails, abondant en renseignements groupés avec méthode. Ce dernier point est essentiel lorsqu'il s'agit d'un musicien tel que Haydn dont l'œuvre est immense: cent quatre symphonies, vingt concertos de clavecin, neuf de violon, six de violoncelle, soixante-dix-sept quatuors d'archets, trente-cinq trios, trente-cinq sonates de clavecin, un Requiem, quatorze messes, d'innombrables motets, des oratorios, les Saisons, la Création, les Sept paroles du Christ. M. Pierre Barbaud évolue avec aisance au milieu de ces trésors de musique, cite les références où elles sont utiles et nous donne finalement un portrait bien dessiné et ressemblant d'un des musiciens les plus difficiles à saisir, non qu'il soit obscur, mais parce que l'abondance même des sources et, en

même temps l'absence de renseignements sûrs concernant de nombreux points de biographie, rendent la tâche périlleuse.

**Cantates à saint Thomas**, par **Carl de Nys** (Edit. Pierre Horay, collection « Les Grands Musiciens », dirigée par Jean Witold, 256 p.). — Publiée dans un format commode et conçue en vue d'apporter sur des points précis de l'histoire de la musique — hommes et œuvres — des études approfondies, cette collection répond à un besoin véritable. Le volume de M. Carl de Nys sur les Cantates que Bach écrivit durant les vingt-sept ans où il exerça les fonctions de cantor à Saint-Thomas de Leipzig répond très exactement à ce dessein: après avoir exposé les origines de la cantate d'église, il donne le texte allemand et la traduction française de chacune d'elles, et les fait suivre des commentaires détaillés qu'elles exigent. Un second volume viendra compléter cette première série qui s'étend du premier dimanche de l'Avent au premier dimanche après Pâques.

## LETTRES GERMANIQUES

**ROBERT WALSER (1878-1956).** — Qui connaît Robert Walser? Et pourtant, avant la première guerre mondiale, Cassirer éditait ses poèmes et Kafka éprouvait pour lui un tel enthousiasme qu'il aimait à donner lecture de ses écrits.

Peut-être, maintenant qu'il est mort, assisterons-nous à sa renaissance. Il y a trois ans, la maison Holle (Genève et Darmstadt) publiait



une partie de son œuvre : deux volumes de *Dichtungen in Prosa* (352 p., rel. 19,65 fr. s. le vol.) et le roman *Der Gehülfe* (316 p.) ; certains critiques lui accordèrent quelque attention. Et voici que la revue DU lui consacre une partie de son numéro d'octobre 1957. Nous y trouvons quelques renseignements biographiques extraits d'une notice écrite par lui pour la revue *Der Lesezirkel* (Zurich, 1920, 8<sup>e</sup> année, 2<sup>e</sup> cahier).

Walser naquit le 15 avril 1878 à Bienne dans le canton de Berne ; il était l'avant-dernier de huit enfants parmi lesquels il faut nommer son frère Karl, artiste qui devait atteindre à la notoriété en peignant des décors de théâtre. Après l'école il passa à la banque et voyagea de Bâle à Stuttgart, de Tübingen à Zurich, travaillant un certain temps pour gagner l'argent qui lui permettrait ensuite de vivre en écrivant des poèmes, car la poésie avait pour lui quelque chose de sacré. On le vit même employé comme « bonne à tout faire » dans une villa du « Zürcher See », ce qui lui permit de mieux connaître la vie et les hommes. Puis il se rendit en Allemagne et vécut sept ans à Berlin ; il revint ensuite dans son pays et s'installa à Bienne avec l'intention d'y achever son œuvre. Lorsque, en 1920, il racontait ainsi une vie extérieure si dénuée d'événements importants, il ne disait mot de sa vie intérieure, qui allait être menacée par la maladie. Il devait passer de longues années dans un asile suisse, où il eut la chance d'avoir pour ami le critique suisse Carl Seelig ; c'est lui qui se chargea de l'édition de ses œuvres pour le Holle Verlag.

On conçoit que la biographie de R. Walser soit peu connue et conservée secrète, pour l'instant du moins. La revue DU a eu l'heureuse idée de nous donner de lui trois photos suggestives : c'est d'abord un tout jeune homme, dont les longues mains reposent sur les genoux et semblent gênées par leur inaction ; dans un visage qui n'est pas encore entièrement formé, qui a quelque chose d'enfantin et même de féminin, les yeux frappent sous des cheveux mal peignés, car ils semblent regarder au-delà des choses. La deuxième photo, qui nous le présente dans sa période berlinoise, vers trente-cinq ans, nous montre un homme moyen, plus soigné et un peu banalisé, mais nous y retrouvons son regard de visionnaire. Enfin nous le voyons à soixante-dix ans au cours d'une de ses promenades habituelles ; il est vigoureux, vêtu avec une correction bourgeoise, porte à la main son chapeau de feutre et le parapluie dont il ne se séparait jamais ; là encore ses yeux semblent éviter le spectateur pour se porter au loin, vers ce qui va venir. Toujours nous avons le sentiment d'un être inquiet, inadapté.

C'est sans doute dans son roman *Der Gehülfe* que Walser s'est livré le plus. A Berlin, où il le composa, il évoqua l'année qu'il avait

passée comme employé de bureau dans une firme de la région de Zurich et il le fit avec l'intention de nous donner « un extrait de la vie suisse quotidienne ». En fait l'auxiliaire Joseph Marti assiste à la décadence d'une entreprise dont le directeur a trop d'imagination et vit au-dessus de ses moyens. C'est dans une certaine mesure le thème des Buddenbrooks, qui venaient de paraître, mais il suffira de comparer les deux œuvres pour voir à quel point Walser diffère de Thomas Mann. Au lieu d'une grande fresque évoquant et expliquant la grandeur, puis la décadence d'une importante famille de la bourgeoisie hanséatique, nous n'avons que l'évocation d'une petite faillite suisse. Nous ne sommes pas emportés par un événement qui prend une valeur symbolique; nous partageons la vie d'une famille dans laquelle l'auxiliaire aurait pu trouver un refuge et qu'il devra quitter pour chercher « une place ». Walser se distingue aussi de ses compatriotes et notamment de G. Veller et de C. F. Meyer; alors que ceux-ci s'attachaient à une réalité poétique ou historique, lui se contente de l'humble réalité quotidienne dans laquelle il est confiné.

Pourtant dans une autre partie de son œuvre l'écrivain se révèle poète. Jeune encore il avait publié ses premiers travaux sous le titre de « Aufsätze » et Seelig a adopté pour les trois volumes de son édition celui de « Dichtungen in Prosa ». Nous serions assez tenté de parler de « poèmes en prose » tels qu'on les composa en France, ou encore de « propos » poétiques pour employer le terme rendu célèbre par Alain. Tout sollicite le poète : un quartier de Berlin ou un clair de lune, une fête populaire ou une promenade à pied, un spectacle ou un livre ou encore la radio, tout et surtout les êtres humains, qu'il observe avec sympathie. Et quelques pages, souvent deux ou trois, lui suffisent pour les exprimer en une langue qui a fait l'admiration de bons connaisseurs. Il y a en lui un expressionniste allemand, mais aussi un moraliste à la française.

Dans les trois volumes de l'édition Seelig nous n'avons certes pas toute l'œuvre de R. Walser; ses poésies font défaut, un manuscrit intitulé Theodor a disparu et nous imaginons que bien des textes sont encore dispersés ou même n'ont jamais été publiés. Surtout nous avons le sentiment que l'ensemble ne donne pas une idée complète, ni même entièrement exacte, de l'écrivain; il ne nous semble pas suffisamment refléter le côté problématique d'un être né pour la poésie et qui plus tard, dans ses moments de lucidité, s'emportait lorsqu'on lui parlait de ses poèmes d'antan. Peut-être, l'attention étant attirée sur lui, aura-t-on à cœur de nous le faire mieux connaître.

J. - F. Angelloz.

**Blanche oder Das Atelier im Garten**, par **Paul Kornfeld** (Rowohlt, 1957, 639 p., rel. : 16,80 DM). — Ce livre a son histoire et une histoire presque aussi tragique que son contenu. Il y a un quart de siècle, l'éditeur Rowohlt commandait à Kornfeld, qui n'était connu que par des pièces de théâtre, un roman et il lui fournissait même les moyens de vivre en se consacrant à cette première œuvre épique. Mais en janvier 1942 l'auteur était assassiné dans le camp d'extermination de Lodz. Par un hasard extraordinaire, son manuscrit, longtemps disparu, finissait par tomber dans les mains de l'éditeur.

Blanche a beau rêver d'évasion, louer et aménager dans un jardin abandonné un atelier, où elle vient peindre, recevoir des visiteurs, écrire des lettres enflammées à un amant imaginaire, un jour viendra où la réalité l'emportera; expulsée de son refuge, elle s'empoisonne au véronal. Elle n'est en définitive qu'une héroïne assez passive, le centre d'une société berlinoise plus ou moins désaxée, que Kornfeld dépeint avec un grand talent tragique; il en fait évoluer les personnages comme des êtres animés par des passions souvent primitives; il les fait pivoter et tourner à sa guise et ce qui mène la ronde, ce sont des comprimés de véronal qui passent de main en main, apportant chaque fois la mort à leur détenteur provisoire. Avec Kornfeld disparut hélas! un romancier bien doué.

**Collections Rowohlt** (Hambourg, le fascicule : 1,90 DM). — Dans la série des classiques ont paru le tome II des dialogues de Platon (n° 14, 253 p.) et trois récits de L. N. Andelev (n° 15, 154 p.). L'encyclopédie s'est enrichie d'un livre d'Arnold Gehlen : « Die Seele im technischen Zeitalter » (n° 53, 131 p.) et surtout d'un volume double de Gustav René Hocke : « Die Welt als Labyrinth. Manier und Manie in der europäischen Kunst » (n° 50-51, 251 p.); c'est un répertoire d'une extrême richesse, qui ne comporte pas moins de 254 illustrations photographiques.

**Es geschah im Jahre 1965**, par **Edwin Erich Dwinger** (Pilgram Verlag, Salzbourg, Munich, 1957, 313 p., 12 DM). — Ce qui est arrivé en 1965, c'est bien entendu la guerre

atomique, déclenchée préventivement par un des dirigeants soviétiques et finalement perdue par la Russie transformée en désert, et à la fin, comme on s'y attendait, l'amour refleurira. C'est terrifiant et pourtant nous ne sommes pas émus. L'auteur, qui veut donner un avertissement aux hommes, nous fait dire par le vainqueur américain que si les Russes avaient attendu quelques années encore, la riposte aurait été plus difficile et l'issue du conflit incertaine; cela nous vaudra peut-être un répit.

**Aus dem Wörterbuch des Unmenschen**, par **Sternberger, Storz et Süskind** (Claassen, Hambourg, 1957, 134 p., 7,80 DM). — Aussitôt après la guerre, les trois auteurs firent dans la revue « Die Wandlung », dont le titre même était un programme, la chasse au vocabulaire de l'inhumain, c'est-à-dire nazi; il s'agissait pour eux de débarrasser la langue allemande des ruines que le national-socialisme y avait laissées. En 1957, ils constatent que cette besogne s'impose encore et publient ce recueil, où nous trouvons près d'une trentaine de termes. Pour chacun d'eux nous avons une solide étude philologique, l'explication du mot pris dans son sens vrai et l'indication des déformations que lui infligèrent les hitlériens. C'est plein de renseignements, mais nous craignons que l'usage l'emporte sur la science et que bien des termes continuent à être employés avec leur acception fautive, maintenant consacrée.

**Deutsches Literaturlexikon**, par **W. Kosch** (Francke, Berne, fasc. 33-34, 192 p. in-8°, 16,80 fr. s.). — Avec ce fascicule double, qui va de Trübel à Wehl, le monumental lexique littéraire approche de son achèvement. Une grande place y revient naturellement à Wagner et à tous les termes composés avec « Volk ».

**Je ne suis pas Stiller**, par **Max Frisch**, trad. Solange de Lalène (Grasset, 1957, 379 p., 1.260 fr.). — Max Frisch, qui naquit à Zurich en 1911, s'est d'abord fait connaître par des œuvres diverses et notamment par des pièces de théâtre; nous avons dit l'intérêt que présente *Die chinesische Mauer*. Il atteignit à la notoriété lorsqu'il reçut le prix Raabe

pour un grand roman, qui paraît maintenant en français. Ce roman est à vrai dire le journal écrit dans sa cellule par un homme qui revint d'Amérique avec un faux passeport établi au nom de White, fut arrêté à la frontière suisse et persista à déclarer, à crier qu'il n'est pas Stiller, comme l'affirme tout le monde, y compris sa femme. Qui est-il donc? Nous n'en savons rien et nous n'en saurons rien, sans doute parce que Frisch estime qu'il est difficile de se connaître et pense que « Je est un autre ». Nous n'en sommes pas moins intéressés, malgré un certain agacement, par cette œuvre mi-policière mi-psychologique, où le romancier affirme sa maîtrise.

**La peau des hommes**, par **Willi Heinrich** (A. Michel, 1957, 590 p., 1.370 fr.). — Lorsque nous avons dit ici même les mérites de ce livre, qui est un des meilleurs romans de guerre allemands, nous pensions que son volume même l'empêcherait de paraître en français. Le voici pourtant dans une bonne traduction de Raymond Henry. Nous regretterons qu'il n'ait pas été possible de traduire exactement le titre allemand « Das geduldige Fleisch », car ce qu'il y a dans ce livre, c'est bien la chair souffrante et patiente des hommes mués en soldats.

**Texte und Zeichen** (Luchterhand, Darmstadt, Berlin et Neuwied; le n° : 2,80 DM). — Le n° 15 comporte surtout une demi-douzaine de contributions fort intéressantes, dues à Gertrude Stein : « Mathematik und Juan Gris »; Max Frisch : « Vater und Tochter »; Paul Goodwin : « Unser Ausflug zum Niagara »; Wallace Stevens : « Gedichte in Uebertragungen von Richard Exner »; Erich Fried : « E. E. Cummings oder Die Sprache, in der man nicht lügen kann »; Max Bense : « Kosmologie und Literatur ». Il faut y ajouter quelques « notes » intitulées « Blätter » et, sous le titre « Materialien », un essai d'Andreas Donath pour déterminer les éléments formels du lyrisme moderne.

On nous dit que cette fort intéressante revue d'avant-garde doit cesser sa publication à la fin de l'année; ce serait fort regrettable.

**Euphorion** (Winter, Heidelberg; le n° : 10 DM). — Au sommaire du

n° 3 de 1957, trois articles de Curt von Faber du Faur : « Johann Michael Moscherosch, der Geängstigte »; Günther Weydt : « Don Quijote Teutsch. Studien zur Herkunft des simplicianischen Jupiter »; Werner Vordtriede : « Bettinas englisches Wagnis ».

En outre, les comptes rendus critiques, toujours très sérieux, sont au nombre de neuf et Hans Joachim Schrimpf publie sous la rubrique « Beitrag zu Forschungsproblemen », une étude intéressante sur « Hölderlin, Heidegger und die Literaturwissenschaft ».

**Studium Generale** (Springer, Berlin; le n° : 6,60 DM). — Le huitième cahier de 1957 est essentiellement consacré aux problèmes de l'espace. On y trouve des contributions de McVittie G.C. : « Cosmology »; Fierz M. : « Isaac Newtons Lehre vom absoluten Raum »; Fricke W. : « Das astronomische Koordinatensystem »; ten Bruggencate P. : « Methoden und Ergebnisse der Bestimmung astronomischer Entfernungen »; Meurers J. : « Das Problem des Raumes in der Astronomie der Gegenwart »; Becksmann E. : « Unser irdischer Lebensraum als erd- und lebensgeschichtliches Problem »; Dreschler M. : « Grenzflächen fester Körper »; Nolte A. : « Organismengrösse und Organisationsniveau ».

**Frankfurter Hefte** (Frankfort, le n° : 2 DM). — Le cahier d'août est d'une grande richesse et son éventail largement ouvert. Les principaux articles sont de H. Huebschmann : « Der Arzt und die soziale Wirklichkeit »; Guido Fischer : « Betriebswirtschaftliche Folgerungen aus der Einführung der Automation »; Kunrat Freiherr von Hammerstein : « Vor und nach dem Attentat » (11); Lotte Paepcke : « Das Zeichen, das uns verbindet ». On ne lit pas sans une émotion profonde les pages dans lesquelles Lotte Paepcke nous dit à son tour comment elle s'efforce de résoudre ce problème qui obséda tant de ses coreligionnaires : être à la fois juive et Allemande dans une Allemagne où elle a vécu les persécutions antisémites et a survécu.

**Deutsche Rundschau** (Baden-Baden, le n° : 2,10 DM). — Le n° 9 de 1957 est particulièrement varié et intéres-



sant; il réunit M. Goldstein : « Zusammenbruch der Welt? »; Fritz Dachsow : « Zukunftsland am Polarkreis »; Jürgen Pechel : « Neu-Guinea wurde am Samstagabend geschaffen »; Elisabeth Dryander : « Begegnung mit Makarios »; Rudolf Pechel : « U. S. A. »; Susanne Leonhard : « Auguste Comte »; Friedrich Seebass : « Friedrich Theodor Vischer »; Harry Pross : « Literatur als Beruf »; Hans Daiber : « Die Masse macht's »; Alfred Weber : « Der Beitrag der Juden zur Menschheitsgeschichte II »; Helmut M. Braem : « Die deutsche Literatur in der Etappe ».

**Eckart** (Witten-Berlin, le n° : 2,85 DM). — Une partie importante du troisième cahier (juillet-septembre 1957) est consacrée à la France puisqu'elle réunit une Prière d'Alain Borne et trois articles de Karl Epting : « Zur Krise des französischen Bewusstseins »; Emmanuel Mounier : « Christliche Rebellion. Aus dem Nachlass »; Albert M. Schmidt : « Die zeitgenössische französische Literatur ». Des poèmes de Sophie Dorothee de Podewills, diverses notes ou critiques et deux contributions de H. Lindemann : « Passt das Zweiparteiensystem nach Deutschland? » et Hans Joachim Sell : « Die Parallele. Dialog über Nähe und Ferne » complètent cet intéressant numéro.

**Antares** (Blüchert, Hambourg, le n° : 1,80 DM). — Le numéro d'octobre 1957 présente ses rubriques habi-

tuelles et met comme toujours l'accent sur la littérature avec les articles sur « Das französische Buch in Frankreich und im Ausland » (anonyme); « Die Verbreitung der französischen Literatur in Griechenland » (P. Quémeneur); « Der Beitrag der Frau in der französischen Literatur » (C. Malraux); « Die Rechnungsbücher grosser Männer: Paul Verlaine-Gérard de Nerval (J. Botrot); « Literatur und Cabaret » (A. Beucier); « Das erschütternde Schicksal einer Schriftstellerin ». Ce dernier, documenté et émouvant, porte sur le suicide de Paule Régnier en 1950.

**Dokumente** (Cologne, Worringerstr. 11-13). — Dokumente ne se consacre pas exclusivement à la France, comme la revue-sœur Document le fait pour l'Allemagne. C'est ainsi que les trois articles principaux du n° 4 (August 1957), ceux de Jacques Mallet, José Miguel de Azaola et Jacques Dubourg portent sur l'Allemagne et la France dans le marché commun, l'Espagne et l'unification européenne, le destin de l'Algérie. Cette diversité peut attirer, mais il en résulte un éparpillement de l'intérêt.

**Du** (Conzett et Huber, Zurich, le n° 3, 80 fr. s.). — Très beau numéro entièrement consacré à la faune africaine, spécialement à celle du Parc National Albert au Congo belge. — J.-F. A.

## LETTRES ANGLO-SAXONNES

**HISTOIRE D'UNE REUSSITE.** — Il y a deux ans on regrettait ici que Richard Church arrêât si tôt son début d'autobiographie *Over the Bridge*. On y désirait une suite. Combien elle était désirable, on le voit aujourd'hui qu'elle vient de paraître : *The golden Sovereign* (London, Heinemann, 1957, 247 p., 18/). Le premier tome laissait au sortir d'une instruction élémentaire, au seuil d'une vie qu'il lui faut gagner, l'adolescent à qui son père a fermé une carrière d'artiste en refusant pour lui une bourse. Le même père, essentiellement irresponsable et dont le pittoresque rappelle certaines créations de Dickens ou de Wells, perd sa femme et se remarie neuf mois après. La mort de la mère a disloqué le foyer digne et cultivé qu'elle avait su entretenir.

Richard l'a soignée pendant son lent déclin : épreuve au-dessus de son âge qui retentira longuement sur sa vie intérieure. Voici les deux frères jetés seuls dans la vie. L'aîné, espèce de génie entre autres musical, reste pour son cadet un guide ferme et bienveillant, même quand, enfin nommé instituteur, il épouse une de ses jeunes collègues. Richard travaille d'abord comme surnuméraire dans des bureaux où il gagne trois livres par mois. A sa première paye, cette somme lui est remise en trois beaux souverains d'or. En achetant son diner, il en perd un qui roule à l'égout. Incident peut-être symbolique — offrande au néant — qui donne au livre son titre. Ce souverain d'or, c'est le garant d'une fière et maigre amorce d'indépendance. En dehors des heures de travail, Richard à moins de dix-sept ans prépare et passe un concours qui l'assure d'un poste de titulaire, au bas de l'échelle administrative. Il n'y gagne guère plus lourd qu'avant pour des journées de sept heures. Maintenant qu'il a tant bien que mal sa subsistance, il entreprend de s'instruire pour se mettre en état d'écrire des poèmes. Crâne, opiniâtre, tôt levé, tard couché, économisant sur la nourriture et sur les sections de transports pour acheter les livres qu'il lit même en tramway, toujours courant pour ne rien perdre du temps qui lui appartient, ce petit banlieusard vit surtout, année après année, de vache enragée, de noble ambition, d'une instruction voracement et intelligemment assimilée, de musique, des tableaux du musée de Dulwich voisin, et de quelques amitiés de rencontre mais de choix. Il fallut à ce garçon, pour s'élever intellectuellement et socialement dans l'Angleterre de l'époque, une solidité de traditions et une fermeté de propos qui confondent. Combien d'autres moins richement doués auraient gauchi ! Church détaille les étapes de ce miracle de courage sans ombre d'envie, d'amertume rétrospective ou de vaine éloquence. A soi seule, son histoire est un roman d'autant plus passionnant qu'il est vrai, d'autant plus émouvant que le style en est détaché et gentiment ironique dès qu'un épisode grave ou une épreuve sentimentale risqueraient de l'amollir. On songe parfois à quelque Petit Chose, en bien plus retenu. Ce jeune homme n'a ni le goût, ni les moyens, ni le temps de l'aventure médiocre. Il y a une idylle, un premier amour déçu, qui est digne, sobre, pathétique, très humain, sans contrainte puritaine, et qui sans l'affaiblir mûrit l'adolescent. Plus tard, pendant la guerre à laquelle il se désole de ne pouvoir prendre part, quand il commence à recueillir les premiers fruits de sa ténacité, il se marie et abandonne la pauvre sécurité et la dangereuse routine du fonctionnaire pour vivre de sa plume. Il va au-devant d'une lutte incessante, mais il est sauvé.

Le sujet et l'action de ce beau récit ne sont que la première des raisons de s'y intéresser. Il est exceptionnellement écrit. L'anglais de

Church est fin, nerveux, nourri, lustré comme un pur-sang. C'est plaisir de voir jouer les muscles sous la robe. Plaisir encore de goûter la composition symétrique de *Over the Bridge* et du *Golden Sovereign*, leurs épisodes équilibrés mutuellement. On ne saurait séparer les deux livres. Ils resteront une des grandes autobiographies parce qu'ils regorgent d'événements, de personnages; parce qu'ils montrent comme peu l'ont fait une société et des rapports humains; parce qu'ils sont pétris d'expérience et de réflexion philosophiques et poétiques.

Un coin de monde londonien sous Edouard VII et George V. Des eaux-fortes de la classe moyenne dans une capitale et une banlieue qui se transforment à chaque instant. Les faubourgs avec leurs rails, le quartier des poissards et ses aventures, les ronds-de-cuir excentriques, la camaraderie des collègues. La description scrupuleuse des sentiments de deux fils au caractère supérieur vis-à-vis d'un père jugé avec clairvoyance et équité... Tout cela entre autres vit grâce à une mémoire ineffaçable du menu détail-témoin comme du fond de décor. La prise sur les événements ou les états d'esprit, l'art de les analyser à fond, la faculté d'en extraire tout le sens, toute la valeur en termes minutieusement exacts et singuliers, à dose variable d'image et d'abstraction : ces qualités de maître sont innées chez Church, mais s'exercent avec l'aisance due à un long travail. L'homme se confie avec la liberté et les nuances de l'à-propos, d'un ton fraternel qui exclut tout embarras, toute vanité, toute note non même fausse mais forcée. Cette véracité se voit quand il parle des caractères hors-série. Aucune indulgence pour la prétention ou l'erreur cultivée, qui s'écartent de la nature. Une sympathie communicative pour l'original, par exemple pour l'extraordinaire bohème W. H. Davies, bienfaiteur du jeune homme et dont la poésie est « simple comme la chanson populaire et savante comme les vers des lyriques élisabéthains ». Church attire en ne déguisant pas ses faiblesses : chimères juvéniles, accès de dépression profonde, etc. Ne comptons pas parmi elles, car c'est une force, l'illusion de pouvoir s'élever au-dessus du sol, grâce à laquelle il domina beaucoup d'ennuis. Il suscite l'amitié par les confidences d'une sensibilité des plus vives, d'une nature d'aristocrate, sociable et consciente de l'irrémissible solitude de l'artiste, ardente dans sa quête, accordée au mystère, fortement dédiée à son œuvre, essentiellement et largement religieuse. Ce dernier trait domine dans une attitude littéraire avouée et définie avec décision. Sa vie, consacrée à la poésie, tend constamment à développer tout ce que la poésie « suppose de foi religieuse, de méthode philosophique, d'art de l'expression ». Voilà qui ne va pas tellement de soi. De plus, à notre époque où l'obscurisme fait recette, Church demeure résolu-

ment clair et pour ainsi dire naïf. « J'ai trouvé la poésie de Mr. Eliot trop dialectique et trop chargée de science. L'avoir dit parfois dans la presse depuis trente-cinq ans ne m'a pas servi auprès des jeunes critiques à la mode. C'est une marque de la qualité de Mr. Eliot que mes réserves sur son œuvre n'ont pas diminué l'amitié qu'il me porte et ne l'ont pas empêché de publier un de mes recueils de vers. Le fait qu'ainsi j'aie fait partie d'une petite minorité a pu atténuer son froissement d'orgueil, si jamais cet orgueil fut froissé. » Curieuse dernière phrase. L'aimable Richard Church condescendrait-il à l'égratignure?

L'hymne des grillons bien portante inonde les belles soirées. Ces survivants ont conquis leur bonheur dans la douleur répétée des mues. D'autres, plus faibles, sont morts dans leur vieille peau. Church a pu avoir plus de chance, il a certainement eu plus de talent et de vigueur que certains : songez au pauvre Barbellion, auteur du *Journal* d'un homme déçu. Le talent et la volonté jouent sans doute beaucoup plus que la chance dans la réussite. Richard Church jouit aujourd'hui d'un renom mérité. Même autrement, il semble que sa philosophie dût toujours être la sérénité d'une âme noble. Il a découvert durement les lois de la vie en acceptant toutes les responsabilités. Il a appris que, « lorsqu'elles ne sont pas acceptées, s'ensuivent la tragédie et la rétribution ». Ainsi résume-t-il son expérience, et cette morale, dans son cas moins que dans tout autre, ne contient trace de vulgarité. Telle est la vie. Triste pour qui s'attriste à prier sans la foi, elle rit au vaillant qui l'a bien dominée.

### Jacques Vallette.

**The New Statesman**, 5.10.57. — Article de V. S. Pritchett sur la traduction anglaise du fameux roman de Doudintsev *Pas de pain seulement*. Des défauts dans ce livre : des répétitions, un mouvement lent. Mais une note nouvelle au pays où l'on aurait attendu toujours le robot en littérature. Une manifestation d'individualisme, une critique du conformisme bureaucratique, une dénonciation des scandales, des intrigues et des injustices qui s'y associent. Cependant, le livre n'est qu'anti-staliniste, non anti-communiste. Pritchett cherche à définir en quoi il se rattache à la tradition du roman russe, en quoi il en diffère. Réalité physique des personnages, oui; sens de la fatalité de l'amour, peut-être. Résurrection de l'humanité russe d'auparavant, oui, et un peu de la tradition idéaliste du XIX<sup>e</sup> siècle... oui, nostalgie

de l'avenir et passion en moins. Le sujet — la lutte de l'individu contre les bureaux — est particulièrement moderne.

**The Listener**, 10.10.57. — C. J. Caserley a loué à l'association des Demeures nationales la maison de B. Shaw à Ayot St. Lawrence. Grand jardin charmant, vue au sud sur presque cinq milles. Les locataires n'occupent qu'une partie des locaux. Il y en aurait trop à repeindre. Il y règne en beaucoup d'endroits une couche mi-partie de brun et de jaune des plus effrayants. Sans compter la vétusté là et ailleurs. Une plaie : les visites, 7.000 en un peu plus d'un an. Une après-midi par semaine est prévue, mais on a plus vite fait de recevoir en tout temps que de répondre aux coups de sonnette. Croquis amusant des différents genres de visiteurs



par nationalités. L'auteur a fait connaissance avec l'œuvre de Shaw et l'admire d'un esprit lucide. Il le défend contre l'accusation d'avarice et révèle qu'il est l'objet d'un culte — fleurs ou pèlerinages anniversaires — de la part de bien des gens.

**The London Magazine**, April 1957. — Nouvelles. Poèmes, signés notamment Day Lewis et Barker. Fragment de mémoires d'E. Sitwell. J. Austen (E. Bowen). Sur un coin de la poésie contemporaine (L. MacNeice). Comptes rendus.

**The Dumasian**, Sept. 57. — Henri III et sa cour. Le mystère des « deux Diane ». Traductions anglaises de Dumas père (suite).

**The Paris Review**, N° 16. — Nouvelles. Poèmes. Interviews de T. Capote et de R. P. Warren. L'anniversaire du Bouddha. Gravures de R. Vieillard. Dessins (vaguement laotriens) de T. Keogh.

**French Studies**, Oct. 57. — L'Université collégiale et la Pléiade (G. Gadoffre). Réexamen de l'improvisation de Versailles (R. J. Nelson). Les « digressions » de la Princesse de Clèves (J. W. Scott). Les Volx du silence et les romans de Malraux (H. Tint). Etudes littéraires franco-canadiennes (D. M. Hayne).

**Etudes anglaises**, juill.-sept. 57. — La satire chez E. Waugh (F. Lapicque). Hogarth philosophe de la nature humaine (O. Brunet). A propos de J. Austen (L. Villard). Histoire de la critique littéraire moderne (L. Cazamian). J. B. Priestley récent (G. Nigot). Entretiens avec Whitehead (J. Wahl). Discours au Congrès d'Oxford 1950 (A. Koszul).

**The English Face**, by J. Piper (London, Thames and Hudson, 1957, 352 p., 35/). — Fera l'objet d'une prochaine chronique.

**The Life and Death of King John**, by W. Shakespeare (Penguin, 1957, 126 p., 2/6). — Voici, dans le comode « Penguin Shakespeare », l'histoire du mauvais roi et de ses démêlés avec le roi de France, le pape et ses propres seigneurs. On y trouve plusieurs des plus beaux et plus cé-

lèbres passages du poète, et au moins un personnage au fort relief, le bêtard Falconbridge. G. B. Harrison a édité le texte, très proche de l'original, et pourvu le livre d'une introduction où il compare le drame à son modèle principal, ainsi que de notes et d'un glossaire.

**Style in the French Novel**, by S. Ullmann (Cambridge Univ. Press, 1957, 281 p., 37/6). — Le professeur Ullmann est adepte de la stylistique ou science du style, qui chevauche la linguistique et les études littéraires et sur laquelle il a paru naguère un article au *Mercure*. Science encore un peu flottante quant aux buts et aux méthodes. L'auteur a défini et classé les uns et les autres dans une importante introduction, afin de bien montrer dans ce cadre l'orientation de son étude. Le Dr. Sayce avait conçu son *Style in French Prose*, dont on a parlé ici, comme une analyse en profondeur. Notre auteur adopte une méthode plus extensive. Il a examiné complètement, de façon à se donner un sous-œuvre statistique, vingt-quatre romans français de Chateaubriand, Balzac, Flaubert, Stendhal et George Sand à Proust, Mauriac, Giono, et d'autres encore plus contemporains. Ce qu'il rapporte de son enquête, s'il ne saurait rendre compte de l'évolution complète du style dans le roman français depuis un siècle et demi, éclaire du moins les phases principales de cette évolution : procédés utilisés par les romantiques pour obtenir la couleur locale, terrain, il est vrai, déjà exploré; influence décisive sur la littérature européenne du style indirect chez Flaubert, expériences des Goncourt sur la construction de la phrase; enfin caractères de l'image chez les contemporains depuis Proust. Travail d'une grande solidité, et qui contient beaucoup de rappels de passages oubliés, de découvertes nouvelles aussi.

**Paris Sketchbook**, by R. Searle and K. Webb (London, Perpetua, 1957, 120 p., 21/). — Un mari et sa femme ont fait ensemble ce délicieux album d'impressions parisiennes. Lui, artiste au style immédiatement reconnaissable, a dessiné, à la plume, en général, des images de toute sorte quant à la manière et au sujet; du simple croquis à des paysages urbains

très fouillés. La faune est enlevée au vol à tout bout de champ: consommateurs à la terrasse, agents, ménagères, clients de boîtes de nuit, pêcheurs à la ligne... De remarquables portraits, malicieux, vifs, pénétrants, compatissants: entre autres Fernand, Juliette Gréco, Kiki de Montparnasse, M. Bonnaire le marchand aux puces. Les ensembles trahissent une rare sûreté de coup d'oeil, une allégresse et une variété d'exécution, du tenu au brutal, un sens robuste des contrastes (voyez le Pont Neuf) et une délicatesse toute poétique à l'occasion (la place Dauphine). La rue Rambuteau, la rue St-Antoine à l'église St-Paul, sont des triomphes d'organisation sensible, flexible, solide. Tout cela se commente réciproquement avec le texte dont Elle s'est acquittée très heureusement; sans obligation ni convention de voir tout ce qu'il faut, au hasard des rencontres et en suivant toujours son plaisir — d'où le nôtre. Ces amis étrangers nous en apprendront sur notre capitale.

**Not Waving but Drowning**, by **S. Smith** (Ib., A. Deutsch, 1957, 76 p., 12/6). — Déconcertant et séduisant. Des airs pour la petite flûte plutôt que pour la lyre, mais insolites parce qu'apparemment libres de convention, et suggérant un esprit frais comme des chairs d'enfant, et qui a sa vision personnelle et la communie docilement, le réel pêle-mêle avec le mystère, sans paraître chercher à comprendre. Comme celui d'un de ses personnages, on dirait que l'esprit de Miss Smith «est aussi secret pour elle que l'eau sur qui elle nage, aussi secret, aussi profond, aussi inquiétant». D'espèce fréquemment blakienne, ces poèmes sont dits d'un ton naïf — ballade, chanson d'enfant, raisonnement familier avec soi-même — qui en déguise mal l'ironie, la férocité, l'émerveillement ou l'émotion sincères, tour à tour. Avis aux amateurs: il paraît que Miss Smith lit ses poèmes sur les ondes bébéciennes.

**Redgauntlet**, by **Sir W. Scott** (Ib., Dent, 1957, 466 p.). — Il est à souhaiter qu'on lise davantage Walter Scott en Angleterre et en France. Notamment ce *Redgauntlet* publié dans la série Everyman. L'auteur avait

pour lui un faible, car il n'a mis nulle part, sinon dans l'Antiquaire, autant de sa vie et de ses aventures. C'est un peu une suite à *Waverley*: après l'insurrection de 1745, une méditation sur ce qui put arriver encore à des hommes qui prenaient de l'âge et à leurs espoirs. Ce livre contient, avec leurs histoires, certains des plus pittoresques et mémorables personnages de Scott: Peebles, Nantie Ewart, Wandering Willie.

**Devon and Cornwall in Colour**, by **J. Tregarthen** (Ib., Batsford, 1957, 96 p., 16/). — La première moitié de ce livre est un essai sur les deux comtés anglais de l'extrême Sud-Ouest, dissemblables à beaucoup de points de vue mais encore des plus sauvages et pittoresques; l'auteur les aime et les connaît; elle intéresse et instruit. La deuxième moitié consiste en vingt-quatre vues en couleurs vis-à-vis, page pour page, d'un commentaire descriptif. Elles sont agréables par le sujet et de qualité inégale.

**The Country of the Sea**, by **E. Mannin** (Ib., Jarrolds, 1957, 224 p., 18/). — Bien que ce ne soit pas un guide, le récit de voyage de Mrs. Mannin est plein de suggestions utiles. Elle a parcouru la Bretagne et l'a apprise par la pratique, non par les livres. Elle est loin d'avoir tout vu. Quand elle a manqué une chose qu'elle aurait pu voir — le Thabor à Rennes par exemple — elle avoue et n'en parle plus: ou bien le car partait trop tôt, ou elle a eu un accès de paresse. Livre de bonne foi, donc, et de plaisance communiquée par un excellent écrivain. Sur de menus points de fait, elle suscite le besoin de vérifier. Mais au moins pas d'a priori, une méthode toujours expérimentale; rien de professoral ni de dogmatique sur l'évolution sociale, intellectuelle et religieuse des Bretons, par exemple, mais le compte rendu de conversations mutuellement recoupées. Et des impressions absolument originales, soutenues de vingt-quatre photos fort bien prises, le plus grand nombre par elle.

**All that Fall**, by **S. Beckett** (Ib., Faber, 1957, 37 p., 5/). — Pièce radiophonique au dialogue admirablement écrit, et qui montre Beckett chez lui dans nos deux langues. Elle

ne se résume guère mieux que *Godot ou Fin de partie*. Même humanité comiquement satisfaite ou souffrante, petite, puérilement occupée de soins sans plus de conséquence qu'un vibronnement de microbes dans une goutte d'eau. Aux disgrâces d'être hommes, les protagonistes ajoutent celles d'être vieux. Le titre est tiré de l'écriture et s'entend en parabole parodique. Par un beau jour, une vieille dame va chercher à la gare son mari aveugle. Autour de cet axe jouent toutes les nuances de l'expression, de la mi-expression, de la suggestion, pour communiquer le malaise croissant d'une chose démoniaque et soigneusement inexprimée. L'épaississement graduel de ce poison est une réussite. Ce qu'est la chose, on le comprend parfaitement dans les grandes lignes. Mais il ne faut pas le dire à qui n'a pas lu *All that Fall*.

**Tea with Walter de la Mare, by R. Brain** (Ib., Id., 1957, 127 p., 12/6). — De la Mare, mort récemment chargé d'années, était universellement aimé. Sa poésie restera l'une des plus personnelles et des plus considérables de notre temps. Sir R. Brain ne l'a connu que tard. Mais il l'a beaucoup fréquenté sur la fin de sa vie et rapporte ce qu'il a noté de la conversation de son ami. Où qu'on ouvre le livre, il donne toujours à réfléchir ou à mieux connaître de la Mare. Ame privilégiée, homme sage, courtois, sans colère, curieux de tout, habitant notre monde à tous comme son domaine enchanté. Ses conversations, dit son présentateur, étaient précieuses et imprévues, comme le vol du papillon ou du poisson volant. Il questionnait son hôte, puis sans attendre sa réponse partait souvent sur le sujet soulevé : les mots, le temps, le rêve (il rêvait beaucoup), la nature de la réalité, l'étrangeté des moindres rencontres de la vie. Rarement l'homme n'a autant fait qu'un avec le poète. Depuis l'enfance, qu'il comprenait si bien, il avait gardé intacte une ardeur à connaître, une fraîcheur d'émerveillement qui n'avaient rien de mièvre ou de puéril. Capable de critique fort décidée et motivée, il avait le jugement ferme et subtil. Ses opinions sur la littérature sont particulièrement instructives. On le sent heureux d'admirer beaucoup de ses contemporains, Hardy par exemple.

Aucune haine vigilante, une grande modestie. Beau spectacle, belle leçon entre toutes celles qu'on tirera de ce livre.

**A Touch of the Poet, by E. O'Neill** (Ib., Cape, 1957, 138 p., 12/6). — Dernière pièce que le célèbre auteur ait laissée terminée avant sa mort. Il y montre Melody, Irlandais fils de parvenu, élevé dans la fierté de sa grande demeure, major dans l'armée de Wellington, beau sabreur félicité à Talavera, mais obligé par une affaire délicate d'émigrer au Massachusetts, où l'action se passe en 1828. Melody y tient un cabaret avec sa femme, Nora, autrefois jeune paysanne séduite, aujourd'hui ruine d'elle-même, et sa fille Sara. Il est déchu, imprégné de boisson, criblé de dettes, et se cramponne superbement, byronienement, à un mythe symbolisé par son uniforme, sa jument, son langage étudié, ses façons de grand seigneur vis-à-vis de sa femme, des bourgeois yankees et des Irlandais de bas étage qu'il régale et qui le flagornent. C'est lui le poète en titre de la pièce. Mais chacun des personnages a son rêve : celui de Melody et de Nora tourné vers le passé, celui de Sara tourné vers l'avenir. Chacun a sa fierté : lui celle d'un héros imaginaire, elles celle de leur amour. Ces quatre actes, pleins de passion, de pathétique et de violence, le montrent jeté à bas de son rêve. Sur un thème assez classique, O'Neill a écrit une œuvre où des individus singuliers souffrent de façon à toucher profondément.

**The Modern Poet's World, ed. by J. Reeves** (Ib., Heinemann, 1957, 160 p., 8/6). — Une anthologie poétique pas tout à fait comme les autres. Elle ne prétend pas être un guide complet, mais donne, de poètes depuis Emily Dickinson et Hopkins jusqu'aux jeunes d'aujourd'hui, des extraits destinés à montrer des réactions individuelles et variées au monde moderne. J. Reeves espère contribuer à remettre ses contemporains en contact avec la poésie et à leur en rendre le besoin. Il y réussira sans doute pour sa part, car il a facilité la lecture de ces poèmes de commentaires qui ne sont pas oiseux et tous les échantillons reproduits ici sont des œuvres de valeur qu'on aura plaisir à relire souvent.

**Shakespeare and his Comedies**, by J. R. Brown (ib., Methuen, 1957, 208 p., 18/). — La thèse de l'auteur est qu'on peut découvrir dans les premières comédies « romanesques » de Shakespeare une vision de la vie au même titre que dans ses comédies dramatiques et dans ses tragédies. Ce sont des divertissements sans doute, faits pour amuser et charmer par la poésie, l'action, les caractères. Au gré de Mr. Brown, il y a davantage : un jugement implicite, contenu dans l'œuvre d'art en tant que telle, et sans que le poète en ait peut-être même eu conscience. Montrer dans ces pièces une vue compréhensive et peu à peu développée de l'amour et des rapports humains, voilà le travail accompli dans ces pages de façon convaincante. L'auteur, avec la vue claire de la simplification nécessaire à son propos, distingue dans ces œuvres trois thèmes principaux : les idéaux de la richesse de l'amour, de la vérité dans l'amour, et de l'ordre — c'est-à-dire de la mesure et de l'harmonie — qui caractérise cet amour. Chacun de ces thèmes est mis en lumière dans un groupe de pièces, et tous trois sont rassemblés dans le *Soir des rois*. La démonstration s'aide d'allusions aux idées du temps, aux poèmes et aux pièces ultérieures de Shakespeare. Elle donne un sens plus précis que devant à toutes les qualités qu'on s'accordait à leur reconnaître, et donc multiplie en le renouvelant le plaisir qu'elles causent.

*Reliquiae*, par C. M. Hopkins, trad. Leyris (Paris, Edit. du Seuil, 1957, 174 p., 800 fr.). — Choix de poèmes, avec des fragments en prose, qui permettra enfin une idée de Hopkins aux Français incapables de le lire dans le texte. On aurait cru l'entreprise impossible. M. Pierre Leyris prouve le contraire. Ses équivalences sont à peine plus étrangères au français que

le langage de Hopkins à l'anglais : première fidélité. Le don de l'expression imagée, aux modulations de drame kinesthésique; une science et une invention archaïsantes et dialectisantes; le goût et la maîtrise du jeu de mots noble; l'ardeur à épouser les rythmes heurtés et retors de l'original — voilà quelques-unes des ressources enviables de Leyris. Rares, au moins dans leur union, chez les traducteurs français, elles le placent dans la lignée de Derocquigny. On ne voit pas que le résultat qu'il obtient puisse humainement être amélioré. Belle réussite en somme, et service rendu à tous ceux qui prendront contact avec une âme rare et un poète singulier et sublime jusque dans sa familiarité véhémence. La lecture en sera aidée par l'introduction et les notes du traducteur. Hopkins ne se comprend pas tout à fait sans ses dessins, où l'on trouve son époque autant que lui : plusieurs sont reproduits dans *Reliquiae*, titre choisi par le traducteur.

**Livres reçus.** — **Wordsworth in Scotland** (Greenock, Signet Press, 1957, 5/). — **Homage to Baudelaire**, by Poets at the State University of Iowa (Iowa City, Cummmington Press, 1957, 25 p. Belle éd. sur Japon). — **Le cœur tatoué**, par T. Keogh, trad. Imbert (Paris, Amiot-Dumont, 1957, 248 p. Original déjà mentionné ici). — **Le règne éphémère de Pépin IV**, par J. Steinbeck, trad. Ceili (Paris, Del Duca, 1957, 236 p. On a parlé ici de l'original). — **L'obsédée**, par T. Pratt (Paris, Flammarion, 1957, 267 p., 700 fr.). — **Les Américains sont comme ça...**, par E. Ferber, trad. Sellier-Leclercq et Tadié (Paris, Michel, 1957, 445 p., 980 fr.). — **Le troisième œil**, par T. L. Rampa, trad. Legris (ib., id., 1957, 269 p., 690 fr.). — **Le chien de la terre**, par V. Bourjally, trad. Crozet (Paris, Stock, 1957, 271 p., 750 fr.). — J. V.

## GRÈCE

Les ouvrages qui nous sont parvenus intéressent l'histoire, la critique et la production de prose.

Dans la collection « Bibliothèque Byzantine » (Etudes, n° 2) des Presses Universitaires, Paul Lemerle a publié *L'émirat d'Aydin, Byzance*



et l'Occident (*Recherches sur la Geste d'Umur pacha*). C'est là un complément à l'édition du *Destin d'Umur pacha*, publiée par Mme Sayar. Il s'agit de l'étude critique d'un texte tenu pour source historique, turc, qui est à confronter avec les sources helléniques et occidentales. La chronique en question concerne la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, et s'étend de Smyrne à Bodonitsa, des bouches du Danube au sud du Péloponnèse. On y trouve, dit l'auteur, « ce grouillant carrefour d'ambitions politiques, d'intérêts économiques, de propagande religieuse, que sont alors le bassin égéen et les pays balkaniques », et où se mêlent empereurs byzantins, bailes vénitiens, gouverneurs grecs, seigneurs latins, émirs turcs, chefs catalans, princes slaves, légats pontificaux, croisés, marchands. Le rédacteur de la chronique, Enveri, a raconté les faits de son héros, Umur (1309-1347), petit-fils de Aydin, dont les chroniqueurs byzantins font mention (Cantacuzène, Grégoras) ; l'appui d'Umur à Cantacuzène n'a pas été indifférent aux origines de son « usurpation » (1341-1354). Le poème d'Enveri repose sur une source sérieuse contemporaine du héros, mais on ne saurait dire s'il s'agit d'une source unique. Les points de vue auxquels peut se placer le critique sont divers. L'essentiel est de posséder, par ce document, une « entrée » dans le domaine des sources ottomanes concernant les relations du monde grec et du monde turc.

Les éditions universitaires de Londres et d'Oxford ont publié l'important ouvrage de Philip Argenti, *Libro d'Oro de la Noblesse de Chio*, dont le premier volume est consacré à des notices historiques, le second aux arbres généalogiques. L'auteur, connu pour de remarquables travaux sur le folklore de Chio — il est lui-même originaire de cette île — et par la publication des *Archives*, a utilisé pour le présent travail des archives de monastère et d'églises orthodoxes en Grèce et hors de Grèce, des testaments et évangélistes anciens, des copies de registres d'église, des archives familiales. Après avoir retracé les grandes lignes de l'histoire de Chio, il étudie les origines de la noblesse de l'île : une noblesse héréditaire s'y trouve, issue de l'empire byzantin et de la République de Gênes. Des auteurs byzantins en font mention (Michel Attaliatè, Psellos, Anne Comnène, Nicéas Choniatè) et se servent de termes indiquant des origines et des fonctions nobiliaires. La classe dirigeante, recrutée dans l'ancienne noblesse, dota, après la domination génoise, le pays d'un gouvernement oligarchique, mais libéral. Chio a connu plutôt la solidarité des classes que la lutte des classes. Une seconde partie est constituée par les notices historiques relatives à trente-sept familles (dont celle de

l'auteur) : histoire de chaque famille, domaine occupé et propriétés, armoiries. Le volume II est tout entier consacré aux arbres généalogiques de ces familles. Le travail auquel Philip Argenti s'est attaché, et qui a exigé de difficiles et patientes recherches, n'est pas seulement une magistrale contribution à l'histoire locale : l'histoire d'une classe sociale, et le rôle de la noblesse de Chio. C'est également l'histoire des relations sociales dans une partie du monde grec sous l'Empire Byzantin et jusque dans les temps modernes. Problèmes de démographie, d'histoire agraire et d'histoire économique, histoire des Institutions, autant de questions soulevées au cours de l'exposé, et qui étendent le champ d'intérêt de ce travail.

A la critique appartient le petit volume de Jean Coutsochéras, *Poésie et Langage*, préfacé par Jean Cassou, et orné de gravures sur bois de Galanis; il est issu de deux communications de l'auteur à la Deuxième Biennale Internationale de Poésie et au XXIV<sup>e</sup> Congrès de la Fédération Internationale P.E.N. La poésie est un langage, nous dit l'auteur, poète lui-même, ce qu'exprime J. Cassou qui écrit : « Comprendre, aimer la poésie, s'en délecter, ce n'est pas faire un exercice d'épigraphie, c'est ouïr une parole. » Par la poésie, le langage évoque, explicite, fait appel à l'ouïe (par le rythme) et non pas seulement à la vue. L'auteur rappelle ici les relations de l'image et du son, le rôle de l'affectivité dans le langage (ce qu'il nomme « sensibilité »). Cette première étude est suivie d'un essai sur Une langue internationale, où l'auteur propose le grec comme moyen commun d'échange, et de quelques notes sur La Jeune génération et la Littérature. Quelques poèmes en traduction servent de conclusion à ces remarques.

Parmi les productions originales, les ouvrages suivants nous ont été adressés, les deux premiers en grec, les autres étant des traductions.

Les éditions de l'Aigle, à Athènes, ont publié de Costis Leivadéas, sous le titre *En flânant dans la rue* (1954), une série de réflexions sur l'être, la valeur de l'existence, la personnalité, qui viennent à l'esprit du promeneur au contact de ses semblables dans le hasard d'une grande ville : psychanalyse introspective plutôt qu'analyse psychologique des hommes et des cas de conscience.

De Michalis Péridis, le roman *Les Galanos à Alexandrie* (1953) est la chronique d'une famille grecque qui, depuis deux générations, est fixée en Egypte. Quelques longueurs parfois (épisodes d'intérêt mineur pour l'ensemble de l'œuvre) n'empêchent cependant pas le récit d'intéresser le lecteur : c'est l'étude d'un milieu grec de l'étranger, prolongement de l'hellénisme de la Grèce propre, sans rupture, mais avec adaptation. L'aspect individuel des personnages l'emporte sur l'aspect social du milieu où l'élément grec vit depuis des siècles tout en se renouvelant. Les problèmes de l'hellénisme dans l'Orient méditerranéen, à l'issue des guerres récentes, préoccupent, on le voit, à juste titre, les écrivains de la Grèce moderne, et les obligent à examiner de nouveau la valeur de la civilisation dont ils relèvent.



Voici maintenant six ouvrages, traduits en français, que le public appréciera.

C'est tout d'abord le roman (Gallimard, 1953) de Marguerite Libéraki, *L'autre Alexandre*, traduit par Jacqueline Peltier et l'auteur, et dont une adaptation scénique, sous le même titre, a été donnée récemment au Théâtre d'Aujourd'hui. L'auteur du récit, le jeune Alexandre, appartient à une famille composée du père, de la mère, d'une sœur et de deux frères. Mais il se trouve qu'à côté de cette famille légitime, il en existe une autre, parallèle, composée de quatre enfants, bâtards du père, et portant les mêmes noms. Ces enfants illégitimes sont connus des autres, à l'exception du bâtard Alexandre que l'Alexandre légitime voudrait voir et aimer. Les caractères des bâtards sont d'ailleurs tout différents de ceux des enfants légitimes, d'où des relations d'affection ou de haine entre les deux familles. Tel est l'aspect que présente le roman sur le plan de l'intrigue et de l'action. Mais il en est un autre, psychologique, réalisé par le symbole. Ces personnages, qui possèdent leur double, n'ont d'unité que si tous les éléments qui les forment se trouvent associés. Le désir d'Alexandre de connaître son frère illégitime n'est autre chose que le besoin, pour l'homme, de se connaître soi-même. C'est, en réalité, le problème de la personnalité qui est ici posé, mais non par l'introspection, ou par les variations de l'être selon les circonstances : deux images sont données au début; leur association traduit le complexe de l'homme.

Dans le récit de Marie-Anne Connène, Pauline Argyropoulos, et le journal d'une femme amoureuse, traduit du grec (Les Editeurs fran-

çais réunis, 1954), on trouve le goût de l'aventure et de la complication sentimentale : deux jeunes gens attirés l'un vers l'autre sont entraînés à la recherche d'une femme dont ils ont découvert et traduit la confession écrite, et qui périt victime d'une vengeance amoureuse. L'atmosphère méditerranéenne, les paysages de la Corse et de la Grèce, le jeu des passions dans une langue simple qui rappelle l'idylle des romans de jadis, donnent au lecteur l'envie de l'évasion, mais le drame ramène au cœur de la réalité.

Cette année encore, la collection des Feux Croisés publiée par la librairie Plon s'est enrichie d'une nouvelle œuvre de Nikos Kazantzaki, *Le Pauvre d'Assise*, traduite par Gisèle Prassinos et Pierre Fridas. Cette fois-ci, ce n'est pas à une épopée de la Grèce que nous assistons d'où se détacheraient, comme dans les précédents ouvrages de cet auteur, des types héroïques de l'hellénisme de nos jours. Il s'agit ici de la vie de saint François retracée par son compagnon de la première heure, l'humble frère Léon. Il semble que l'on soit loin de la Grèce devant le rayonnement d'une personnalité mystique que revendique si fort le catholicisme romain : d'Alexis Zorbas le Crétois à François d'Assise il y a loin, pensera-t-on. En réalité, la distance n'est pas aussi considérable si l'on songe à l'auteur, qui, depuis qu'il fait œuvre de romancier, ajoutant au poète, au dramaturge, au voyageur, au philosophe et à l'essayiste, s'attache au mystère de l'homme. Déjà du point de vue même de la technique de l'œuvre, dans ce volume comme dans les précédents, l'auteur est sans cesse présent, pris à parti continuellement, pourrait-on dire, par ses personnages. Les procédés d'exposition du personnage de saint François sont fort semblables à ceux du personnage de Zorbas. Mais il y a plus. Aussi bien dans Zorbas, dans *La Liberté ou la Mort*, dans *Le Christ crucifié* que dans *Le Pauvre d'Assise*, le problème de l'homme, qui préoccupe l'écrivain, n'est pas seulement l'analyse de l'âme en profondeur, la recherche des mobiles psychiques, la découverte de la vie intérieure, mais la relation de l'homme à l'univers, telle que l'entendent les grandes philosophies et les grandes religions. Ce n'est pas un hasard si, juste avant les douze années de sa production romanesque, Kazantzaki a éprouvé le besoin de publier un petit traité intitulé *Ascèse*, comme pour « faire le point » à tel moment de l'évolution de sa pensée. On trouvera sans mal une unité dans la conception qui s'élabore et se précise, partie des rivages de Crète, remontant, à travers l'histoire, à la lutte pour la liberté, et aboutissant au sacrifice : « La suprême vertu n'est pas d'être libre, mais de combattre pour la liberté », lit-on dans l'*Ascèse*. Mais cette lutte pour



ce but, que tous les personnages de Kazantzaki éclairent, n'a de sens que si la vie est, comme il le dit, « un élan impétueux, éternel, indestructible, de l'univers ». On tirera du *Pauvre d'Assise* également d'autres conclusions. D'abord, l'élargissement de la notion de christianisme : un penseur, né orthodoxe, n'hésite pas à promener sa vision de l'orient vers l'occident pour chercher ce qu'il juge le meilleur dans le climat de chrétienté, au lieu de s'enfermer dans les limites de telle ou telle confession. Puis, c'est le fait que la littérature, dans la Grèce Moderne, est souvent l'expression de la pensée philosophique originale. Enfin, c'est, par Kazantzaki, la préoccupation religieuse dans le roman grec contemporain (1).

« Du sang, de la volupté et de la mort », telle est la façon dont a été, dès son apparition, présenté le roman de Thrasso Castanakis, *Les Chiens dans la nuit*, qu'ont publié les éditions du Seuil et sélectionné par la Société des Lecteurs (août 1957), dans la traduction de Nane Sylvestre et de l'auteur. Nous sommes ici à Constantinople, pendant la première guerre mondiale, au cœur même de la lutte entre Occident et Orient, Chrétienté et Islam, Grecs et Turcs, dans le monde de mystère où se trouve mêlée la grécité. Mais les événements ne sont — comme dans les romans antérieurs de l'auteur — qu'un cadre, un prétexte à des conflits psychologiques intenses. Le personnage essentiel, Hadji Manuel (dont le nom, d'ailleurs, sert de titre au roman dans sa langue d'origine), est un ambitieux parvenu, qui se lie au Turc Ibrahim dont il fait son compagnon de débauche, afin de se servir de lui pour atteindre le pouvoir. Des crimes sont commis par tous deux. Le Grec va même jusqu'à livrer sa femme à son complice contre l'espoir d'une ambition satisfaite, mais celle-ci, l'un des rares personnages émouvants et humains de l'ouvrage, réussit à obtenir justice contre les criminels. Ce roman, le premier de l'auteur traduit en français, est le témoignage d'une maîtrise dans la composition et le jeu des personnages. L'intérêt ne faiblit pas, le lecteur est sans cesse en haleine, car l'auteur possède l'art de faire surgir et d'utiliser l'événement. On estimera peut-être qu'une scène d'orgie seule aurait suffi : la psychologie, dont l'écrivain a le juste souci, y gagne-t-elle? Mais il n'en est pas moins vrai que l'effort général est hallucinant. On ne peut s'empêcher de songer aux drames antiques, aux illustres familles que la fatalité a placées sous le signe du crime. La littérature en Grèce, à toutes les époques, a été précoc-

1. Au moment où s'impriment ces lignes nous parvient la nouvelle de la mort de cet écrivain. Il convient de rendre hommage à l'homme et à l'artiste auquel la Grèce et sa littérature sont tant redevables.

cupée par le problème du mal dans le monde. Mais ici, le destin naît des hommes, et c'est dans l'homme que réside la source du mal et du bien.

Les éditions Robert Laffont viennent de publier un roman de Stratis Myrivilis, *Notre-Dame la Sirène*, traduit par A. Mirambel. L'auteur n'est pas inconnu du public français puisqu'en 1933 une œuvre de lui, *La Vie au Tombeau*, le plus célèbre roman de guerre de la prose néohellénique, avait été traduit sous le titre *De Profundis*. L'ouvrage dont il est ici question n'est pas étranger à la guerre, car le récit commence par l'arrivée des réfugiés d'Asie Mineure à Mytilène à l'issue de la première guerre mondiale : il y a donc là déjà un élément de psychologie ethnique, l'auteur montrant les conflits nés des circonstances, puis l'adaptation progressive et l'installation en terre grecque de cet hellénisme micrasiatique. Mais à l'histoire se joint la légende : la vie du peuple qui oscille entre le réalisme et l'imagination. Le personnage énigmatique d'une jeune fille, enfant trouvée, que sa beauté fait passer pour un être surnaturel né d'une Sirène, autour duquel se déroulent divers événements, des intrigues, des passions, allant jusqu'au crime, est l'occasion pour l'auteur d'évoquer la vie d'un village grec, la lumière et les ombres du paysage, la poésie de la mer et le mystère des fonds sous-marins. Quel beau film on en pourrait tirer ! La richesse de la langue, l'humour qui côtoie le tragique, l'étude sentimentale plus poussée que la psychologie proprement dite et que l'intellectualité, rendent captivant ce récit, que le public français aura intérêt à connaître pour découvrir un aspect nouveau de la prose grecque d'aujourd'hui.

Un heureux hasard a voulu que cette même année ait vu paraître en traduction française une œuvre de chacun des trois écrivains dont il vient d'être question. Ils ont, à leur manière, — tous trois fort différents, — exercé sur la prose grecque moderne et sur le roman dans la Grèce d'aujourd'hui une influence notable, en s'attachant à la notion d'hellénisme, dont ils dégagent la philosophie.

André Mirambel.

Parmi les publications de l'Institut Français d'Athènes, le *Bulletin analytique de Bibliographie hellénique* (t. XV, année 1954, 506 pages), édité vers la fin de 1956, doit retenir l'attention du lecteur. Comme à l'ordinaire, il se compose de deux parties subdivisées selon les rubriques méthodiques habituelles : livres et brochures (1.320 titres), revues et périodiques (245 titres) ; la première partie est aussi abondante, à très peu près, dans

ce fascicule que dans celui de l'année 1953 ; par contre, la seconde partie est légèrement supérieure. L'année a été aussi féconde que la précédente en ce qui concerne la prose (84 titres contre 86), mais plus riche quant à la production poétique (113 titres contre 86). Les diverses anthologies, d'Apostolidis pour la poésie (1709-1952) (nouvelle édition augmentée), et pour la nouvelle (tome II complétant le volume signalé l'an dernier),

L'Encyclopédie de la littérature contemporaine (t. III), complètent les ouvrages partiellement publiés, et soulignent une tendance que nous signalions déjà à grouper en tableaux de synthèse une production littéraire; nous n'oublions pas non plus une Anthologie de l'humour. La critique littéraire (représentée ici par 44 titres) atteste un développement notable: monographies, recherches sur la littérature crétoise (Anthologie crétoise de Stom Alexiou, du XV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle), études des poètes du XIX<sup>e</sup> siècle, par C. Dimaras, des prosateurs, par P. Charis, de l'éloquence grecque, par C. Tsatsos, etc... Les revues montrent que les activités ne sont pas uniquement concentrées à Athènes, mais connaissent des manifestations régionales, allant, sans parler des grandes provinces, jusqu'aux petites îles de Kalymnos et de Céos. Au souci des techniques diverses (revues de critique littéraire, de philologie, de folklore, d'histoire, de pédagogie, des sciences sociales, philosophiques, et de théologie) se joint celui de faire connaître l'esprit grec et de marquer la place de l'« hellénisme » dans l'ensemble de la civilisation moderne.

Les deux derniers fascicules reçus de l'**Hellénisme contemporain**, revue publiée en français à Athènes, sont ceux de mai-juin et de juillet-octobre 1956. Il est vivement souhaitable que cette publication, qui honore tant la Grèce et contribue tant à en faire rayonner la pensée, puisse être poursuivie. On ne comprendrait pas qu'elle cessât d'exister.

L'histoire est, dans les fascicules en question, représentée par trois études: « Le régime agraire dans le Péloponnèse latin au XIV<sup>e</sup> siècle », de P. Topping (X, 4-5), « L'Agonie d'une province grecque: l'Italie méridionale au XV<sup>e</sup> siècle », de A. Guillou, « La Question de Chypre et la Turquie » (X, 3). En littérature, plusieurs traductions nous font connaître des fragments de poésie et de prose: Ch. Astruc a présenté et traduit quatre poèmes de Séférís (X, 4-5) et trois poèmes de Cavafis (X, 3); Mme J. Chrysanthopoulos a présenté et traduit une nouvelle de Myrivilis (« Un coup de couteau », extrait du Livre Vert, X, 4-5). Dans le

domaine de la critique, on lira avec profit la comparaison d'« Erophile » et d'« Orbecche » par A. Embiricos (X, 4-5), des « Remarques sur deux dialogues par Alphabet entre l'Homme et Charon du XVI<sup>e</sup> siècle », par B. Knöjs (X, 4-5), « Une représentation dramatique de magie en Grèce » par K. Kakouri (id.), « Les débuts d'une grande amitié littéraire » (Gobineau et Bulwer Lytton) par A. Keneth (id.). Des chroniques de théâtre et de musique signalent les manifestations de l'art à Athènes; des notes informent que l'Institut sicilien d'Etudes Byzantines se propose de recueillir en Calabre des textes grecs modernes (X, 4-5), qu'un premier Congrès de civilisation gréco-chrétienne s'est tenu à Athènes du 13 au 16 mai dernier (X, 3) et que l'Institut Français d'Athènes a organisé une exposition consacrée au poète Aristote Valaoritís, inaugurée le 31 mai (id.).

De la revue **France-Grèce** ont paru en 1956 les numéros 16-17. Là encore, on ne saurait concevoir un arrêt définitif de cette publication, dont le dernier numéro est un hommage spécial à la Grèce à l'occasion de la visite à Paris des Souverains hellènes en juin 1956 (p. 6-9). Dans ce fascicule, les informations culturelles ont été multipliées (p. 109), et la rubrique « Livres et idées » élargie (p. 105-108). Deux articles traitent de questions économiques: celui de D. Nicolárizis (« La Grèce: situation géographique, économique, p. 92) et un tableau des « Conditions du marché monétaire en Grèce d'après les vues de la Banque Nationale de Grèce et d'Athènes » (p. 101). Au domaine de la Grèce antique se réfère l'étude de F. Robert, « La médecine grecque » (p. 10). De la Grèce postclassique médiévale relèvent les études de A. Blum, « Les peintures primitives de l'Apocalypse » (p. 18) et de A. Embiricos, « Les préliminaires de la Renaissance crétoise » (p. 30). Plusieurs travaux traitent de manière variée de la Grèce d'aujourd'hui. La connaissance du pays nous est donnée par les « Impressions de voyage en Thrace occidentale » de P. Glézos (p. 88), et la visite du Monastère Sainte-Catherine au Mont Sinai sous le titre « L'étrange frère Pacôme » par Simonne Lacouture (p. 81). Les réalisations du théâtre grec actuel

sont présentées par Alexis Minotis : « Le drame antique et les tentatives modernes de mise en scène » (p. 44). La coutume populaire de la danse du feu en Thrace est décrite par P. Pachristodoulou dans « Les Anasténaria » (p. 60). Par les soins de M. L. Asserin, deux nouvelles de prosateurs contemporains ont été traduites et présentées : de Stratis Myrivilis « La fille adoptive » (p. 68), et de D. Kokkinos « L'enfant du maltais » (p. 75). Le lecteur appréciera, dans cette publication, non seulement la variété du contenu, mais l'effort artistique de la présentation et de l'illustration, digne de l'objet de cette revue : développer et resserrer les relations culturelles entre la Grèce et la France.

Signalons maintenant l'intérêt des revues littéraires en langue grecque qui nous ont été communiquées.

Le **Nouveau Foyer** (n° 705-719) a consacré trois de ses fascicules à célébrer l'œuvre d'Ibsen (n° 705), de Dostoïevsky (n° 706) et de Moréas (n° 707), continuant ainsi l'heureuse tradition de ses numéros spéciaux, monographies d'auteurs ou de mouvements littéraires. Aux personnalités de la poésie et de la prose néohelléniques, dont il a été question précédemment, succèdent maintenant les personnalités étrangères, vues par la critique dans la Grèce d'aujourd'hui. On retiendra, à propos de la commémoration d'Ibsen, l'article de Y. Sidéris « Ibsen en Grèce », et à propos de celle de Dostoïevsky, les deux études de Nikos Kazantzakis et de A. Phouriotis, sur l'homme et l'œuvre. Ces contributions sont d'autant plus importantes que la littérature néogrecque a subi, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, l'influence, par Ibsen et par les grands romanciers russes, des littératures scandinave et slave, au moment où, en Grèce, le roman s'est développé et dégagé de la nouvelle. Le fascicule consacré à Jean Moréas, richement documenté, présente notamment un intérêt pour le lecteur : l'analyse d'une œuvre française par les compatriotes du poète. L'œuvre de la revue **Nouveau Foyer** au cours des trente années écoulées depuis sa fondation (1927) est rappelée dans le fascicule n° 719 : ce périodique est, par l'âge, le doyen des périodiques grecs ; il a

rendu et continue de rendre de grands services à la cause de l'esprit, et il faut rendre hommage à ceux qui poursuivent la tâche que lui avait confiée son fondateur, l'écrivain Xénopoulos.

La revue salonicienne **Nouvelle Route** témoigne des efforts qui sont déployés en Grèce hors de la capitale pour la création et la critique littéraires. Ce « régionalisme » des lettres, qui rompt avec la centralisation de jadis, est digne d'éloges. On constate qu'il ne consiste pas seulement à encourager la production locale proprement dite (écrivains des provinces, manifestations de littérature folklorique, etc.), mais qu'il aborde de grands problèmes, dépassant un cadre limité. Un exemple en est l'étude de P. Spandonidis sur le romancier Nikos Nicolaïdis dont la vie s'est écoulée en Egypte, et dont l'œuvre mérite d'être mentionnée parmi les créations originales de la prose néohellénique (n° 19, p. 745 suiv.). D'autres exemples sont les traductions d'œuvres des littératures étrangères (Camus, n° 23-24 ; Lorca, n° 28, etc.).

La **Revue d'Art**, athénienne, a publié quelques fascicules spéciaux qui méritent mention : ainsi, celui de novembre-décembre 1956 est consacré à la Chine. Le contact de la Grèce avec ce pays, à date récente, grâce aux voyages et aux missions, a renouvelé le goût de l'Extrême-Orient chez tels écrivains qui avaient été jadis attirés par les civilisations du continent jaune. Le fascicule de février 1957 est consacré à l'œuvre de Varnalis, œuvre poétique et œuvre critique. Celui de septembre à l'acteur Véakis.

Les deux fascicules de la revue **Nouvelle Saison** (Automne et Hiver 1956) sont d'un riche contenu : poèmes, nouvelles, traductions, études critiques, aperçus du mouvement des lettres à l'étranger se succèdent ; le second numéro de la revue contient une importante étude de la traduction en grec moderne de l'« Iliade » par Kazantzakis et Kakridis, que l'on peut comparer à celle de Pallis, antérieure d'un demi-siècle : la traduction témoigne des progrès accomplis par la langue littéraire au cours de cinquante années d'effort et de production.



Le *Journal des Poètes*, qui paraît mensuellement depuis juin 1956, informe des créations poétiques grecques et étrangères (pièces originales et traductions de poèmes), des questions relatives à la poésie dans le monde actuel, et rend compte de la

production dans l'ensemble. Parmi de nombreuses notes critiques, nous relèverons de N. Papas, des remarques sur « Le nouveau réalisme » (n° 5), et (n° 8) sur « Des faits communs à la poésie française et à la poésie néohellénique ».

## INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES

**UNE SOURCE DE L'HISTOIRE SOCIALE : LES ARCHIVES JUDICIAIRES.** — Il faut que cette source d'information ait été bien négligée jusqu'ici par les historiens pour que M. C. Laplatte, conseiller à la Cour d'appel de Colmar, ait cru nécessaire d'en signaler l'intérêt, spécialement aux sociologues, lors du 81<sup>e</sup> Congrès national des Sociétés savantes tenu l'année dernière à Rouen et à Caen.

Mais d'abord, que faut-il entendre par archives judiciaires? Dans le sens le plus large, ce sont non seulement les dossiers des affaires, mais également les rapports des magistrats du Parquet, les dépêches et les circulaires de la chancellerie. On y peut joindre les dossiers des magistrats, les statistiques des affaires, les registres des cours d'assises, ceux des délibérations des cours d'appel, et nombre d'autres documents encore. Sans oublier la collection de la défunte Gazette des Tribunaux, représentant la plus authentique de la presse judiciaire, qui rendait compte des procès d'excellente façon, et dont Balzac se montrait lecteur assidu. Tout, triomphe M. le conseiller Laplatte, tout aboutit à la salle d'audience : les grèves, l'inflation, le développement ou la régression du capitalisme, les crises économiques, les disettes, le marché noir, la crise du logement.

Voyons, par exemple, ce qu'on peut tirer de documents aussi arides que les statistiques des affaires. Elles renseignent sur les fluctuations de la criminalité, bien sûr. A condition, cependant, d'être maniées avec prudence et sagacité.

D'abord parce qu'à certaines époques, des affaires aujourd'hui du ressort de la correctionnelle étaient soumises au jury des assises. Ensuite parce que les chiffres ont besoin d'être interprétés, c'est-à-dire ramenés à l'échelle de la population. Si celle d'un arrondissement judiciaire a doublé, quoi d'étonnant à ce que la criminalité présente une courbe ascendante?

Ensuite, elles donnent des indications qualitatives sur les infractions. La nature de celles-ci est, en effet, très significative, car il y a une criminalité de misère et une d'abondance, de laquelle relève par exemple la délinquance sexuelle. La répartition géographique de ces infractions est également révélatrice : certains délits sont propres à

des régions données, et un même délit ne se produit pas partout de la même façon.



Avant d'être conseiller à la Cour d'appel de Colmar, M. Laplatte fut juge à Coutances, et c'est une des raisons sans doute qui l'ont conduit à prendre part aux travaux du Congrès de Rouen-Caen. L'étude des registres de la Cour d'assises de Coutances l'amènèrent à de curieuses réflexions sur la statistique du personnel judiciaire. Les trois quarts des jurés étaient, sous la Restauration, sans profession, quoiqu'en âge de travailler : propriétaires, rentiers, personnes « vivant de leur bien », ou retraitées. Peut-être, se dit-il, les historiens qui se sont jusqu'ici beaucoup occupés de l'histoire du travail, des corporations, des jurandes et du compagnonnage, feraient-ils bien de jeter un coup d'œil sur la classe des oisifs. Non par esprit démagogique, ni surtout pas pour engager une polémique avec des morts, mais pour étudier un phénomène social. Combien y avait-il, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, dans une ville comme Coutances ou comme Caen, d'hommes dans la force de l'âge qui ne faisaient rien? Comment employaient-ils leur temps? Essayer de le rechercher serait une intéressante contribution à l'histoire de l'utilisation des loisirs à une « belle époque », encore meilleure que celle de 1900, et qui succédait d'assez près à celle du « plaisir de vivre » de M. de Talleyrand.

Il n'y avait pas d'oisifs parmi les jurés seulement. En 1830, Coutances comptait trente avocats et Caen quatre-vingts. Or, aujourd'hui le barreau de Coutances n'a plus que cinq ou six membres pour des rôles aussi chargés que ceux du début du XIX<sup>e</sup> siècle. Dix avocats sur quinze se bornaient donc à jouir alors d'un titre flatteur et d'amples loisirs, à moins que les loisirs ne fussent partagés en parties à peu près égales entre les quinze avocats, par le jeu du hasard ou d'on ne sait quelles combinaisons. Même situation pour les avoués et les huissiers en quantités pléthoriques, et pour les magistrats au nombre de dix-huit, réduits aujourd'hui à cinq. D'où cette conclusion de M. le conseiller Laplatte, que l'histoire judiciaire de Coutances, sous la Restauration, relèverait plutôt de l'histoire de l'oisiveté.



Sa nomination à la cour de Colmar lui a procuré l'occasion de consulter les registres des délibérations de cette vieille cour d'appel. Autrefois, de telles assemblées générales de magistrats étaient fort importantes, nous assure-t-il, car elles donnaient à la Cour d'appel, en tant que corps, l'occasion d'exercer son pouvoir de contrôle du

fonctionnement de la justice dans le ressort. Le procureur général rendait compte à la cour de la façon dont la justice avait été administrée, et la cour adressait, à l'occasion, à certains tribunaux, des blâmes souvent agrémentés de détails pittoresques utiles à l'histoire des mœurs.

Ces registres intéressent surtout la classe des officiers ministériels qui, pour la période d'avant 1870, y sont souvent fort maltraités. Certain procureur s'y montre d'une sévérité accablante.

D'abord à l'égard des huissiers mis en jugement, suspendus ou destitués : en une seule année, trente-neuf ont été exclus et trois sont passés devant les assises.

Les notaires sont accusés de se faire les complices des usuriers, ou de rédiger des stipulations fallacieuses. Il leur est reproché des faux matériels et des faux par supposition de personnes. Deux notaires du Bas-Rhin sont passés en jugement pour faux. Aux avoués il est fait grief de leur avidité, de leurs exagérations d'écritures indigestes, de leurs actes frustratoires avec la complicité des huissiers. Si bien qu'à lire ces mercuriales on se persuade, dit avec humour M. Laplatte, que la présence d'hommes de loi dans les campagnes était la plus redoutable des calamités agricoles. Mais il convient que tous les registres des cours d'appel ne présentent pas le même intérêt, et que les maux signalés ne doivent pas être attribués a priori à la vénalité des charges, rétablie par la loi « sur les finances » du 28 avril 1816, du baron Louis.

**LE DEPART DE MOLIERE DE LA GRANGE DES PRES.** — L'association des « Amis de Pézenas » ayant décidé de commémorer au mois de juin dernier le tricentenaire du départ de Molière de la cour du prince Armand de Conti établie à La Grange des Prés, l'Académie française délégua pour l'y représenter l'un de ses récents élus, le comte Wladimir d'Ormesson. L'éminent académicien justifia sa présence en disant : « L'Eglise a révisé le procès de Jeanne d'Arc et inscrit son nom dans la litanie des saints; l'Académie française célèbre avec amour la gloire immortelle de Molière : le remords est aussi une consécration. » (Il est permis d'en préférer de plus directes et de plus immédiates.)

Après quoi, il examina les raisons du brusque congédiement de Molière pour les expliquer, car le prince très épris de théâtre, et homme de goût, s'entretenait volontiers d'art dramatique avec le chef de la troupe qui portait son nom, et qu'il s'était attaché pour divertir sa maîtresse.

Armand de Bourbon, prince de Conti, qui devait mourir à trente-six ans, avait eu une jeunesse des moins édifiante : insolent, joueur,

débauché, couvert de dettes, sans scrupules, cynique avec ses conquêtes à la manière du don Juan de Molière, qui lui doit plus d'un trait.

Mais un jour qu'il était alité, souffrant des conséquences de sa vie déréglée, il apprit qu'à l'occasion d'une session des Etats de Languedoc, Nicolas Pavillon, évêque d'Aleth, allait venir chez lui. Si « l'évêché crotté » d'Aleth était à la mesure de sa modestie, observe M. d'Ormesson, elle ne l'était pas à celle de sa valeur spirituelle », qui était insigne et renommée.

A l'idée de recevoir chez lui un aussi saint prélat, Conti fut saisi d'effroi et crut entendre une voix qui lui disait : « Voilà l'homme auquel il faut que tu t'abandonnes pour te convertir à Dieu tout de bon. » Et il se confia, pour changer, à la direction de Nicolas Pavillon.

Devint-il un autre homme? Non, il resta le même : « il tourna seulement à l'envers son caractère excessif », et après avoir poussé jusqu'au scandale une vie de débauche, poussa jusqu'à l'extrême une vie de repentir, voulant prendre le froc et l'imposer à sa femme, nièce de Richelieu, licenciant la troupe de comédiens qui portait son nom, fermant le théâtre, interdisant autour de lui le jeu, les divertissements, entendant chaque matin la messe à genoux, portant un cilice et se montrant largement aumônier.

M. d'Ormesson pense que les extravagances du frère cadet du Grand Condé, en mal comme en bien, furent toujours des excès, mais, charitablement, notre ancien ambassadeur au Vatican croit que si Molière avait connu cette édifiante conversion de son ancien protecteur, au lieu de se venger en écrivant son Don Juan, il lui aurait sans doute pardonné son brusque congédiement de la Grange des Prés.

Cependant, Don Juan est de 1665, la mort de Conti de 1666, et le départ de La Grange des Prés de 1657. Comment le changement de vie d'un si haut prince aurait-il pu rester ignoré de la cour, de la ville et de Molière, pendant huit ans? Cette hypothèse paraît bien fragile.

Robert Laulan.

## MÉDITERRANÉE ANCIENNE

PIETE ET IRONIE ROMAINES. — Dans la plupart des civilisations antiques, on ne peut saisir le sentiment religieux et les croyances que par des manifestations extérieures, diverses, discontinues, souvent obscures; reconstituer la religion d'un peuple à l'aide de ces vestiges ou de ces témoignages est d'autant plus difficile qu'on envisage une



période plus longue et une société plus nombreuse et plus diversifiée. Or l'histoire de Rome, du milieu du VIII<sup>e</sup> siècle, date traditionnelle de la fondation de la ville, jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ où, sous les coups des barbares, elle perd son rôle de capitale d'empire, dure près de douze siècles; et des humbles villages établis avant l'aube de l'histoire sur les collines qui dominent le Tibre, jusqu'à l'énorme métropole des premiers siècles de notre ère, les habitants de ce site n'ont cessé de recevoir des apports de tous les peuples avec lesquels ils ont été en contact, d'abord leurs plus proches voisins, puis peu à peu, à mesure qu'ils étendaient leurs conquêtes, de tous les peuples du monde alors connu. Si l'on veut donner une idée d'ensemble de la religion romaine, ce n'est pas un tableau, mais une histoire qu'il convient de composer. De plus, dans un système de croyances qui n'a pas de dogme, les conceptions des diverses catégories sociales présentent des différences considérables : suivant leur origine, leur développement mental et leur culture, suivant les conditions matérielles où ils vivent, les hommes d'une même société peuvent avoir des besoins religieux très dissemblables, s'attacher à tels cultes, à tels rites, à telles croyances auxquels d'autres sont indifférents ou hostiles. Au début du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., un grand pontife, Mucius Scævola, avait conscience de cette diversité; il déclarait : « Il y a trois espèces de religions : celle du poète, celle du philosophe et celle de l'homme d'Etat. Les deux premières sont ou bien futiles ou superflues ou même nuisibles; il convient de les rejeter; la dernière seule doit être acceptée. » Encore Mucius Scævola oubliait-il un aspect essentiel, la religion populaire, qui, dans une ville comme la capitale de l'empire romain, est elle-même susceptible de prendre bien des formes.

C'est cette tâche difficile de retracer l'histoire de la religion romaine qu'a entreprise M. Jean Bayet (1); sa connaissance profonde de la littérature latine et de toute l'histoire de Rome, une érudition qui embrasse douze siècles et les civilisations des peuples primitifs de l'Italie comme des principaux peuples de la Méditerranée antique lui ont permis de la réaliser heureusement. Le titre précise le but qu'il s'est fixé : l'histoire politique et psychologique de la religion romaine. On a coutume de considérer les Romains comme un peuple formaliste et très conservateur, attaché aux rites et aux traditions; c'est vrai; mais il faut en même temps constater que, dans ce domaine religieux fait par principe de traditions, aucun peuple n'a adopté aussi facilement et aussi fréquemment qu'eux des rites, cultes

(1) Jean Bayet, *Histoire politique et psychologique de la religion romaine*, Bibliothèque Historique Payot, 1957, 1 vol. in-8°, 394 pages, 1.400 fr.

et croyances étrangers, voire exotiques. L'esprit philosophique, critique et rationaliste, a pénétré aussi à Rome et semblé devoir ruiner la religion officielle, menacée d'autre part par des conceptions religieuses complètement différentes pour la plupart d'origine orientale. Le grand intérêt du livre de M. J. Bayet est de définir, par une analyse clairvoyante, ouverte à toutes les suggestions des découvertes ou des hypothèses les plus récentes, mais toujours critique, les éléments disparates qui viennent se juxtaposer à Rome, et comment les facteurs psychologiques de l'esprit romain d'une part, les soucis politiques de l'autre, expliquent des faits qui peuvent paraître d'abord confus et même contradictoires : une piété fortement traditionnaliste et conservatrice, accueillante souvent aux cultes étrangers, et parfois réagissant violemment à l'intrusion d'autres formes de sentiment religieux. Il y a plus de trente ans, M. A. Grenier nous a donné un livre remarquable sur *Le Génie romain*; depuis lors, aucun autre ne nous avait permis de progresser comme celui de M. J. Bayet dans la connaissance de la piété romaine, de cet « ensemble de liens reconnus qui rattachaient l'activité humaine aux dieux » et que les Romains désignaient par le mot *religio*.



La piété est chez les Romains un des éléments de cette *gravitas* qu'ils opposaient volontiers à la légèreté des Grecs, dont les poètes n'hésitaient pas à tourner les dieux en dérision. Caton cependant s'étonnait que deux augures aient pu se regarder sans rire; c'est dire que, même en ce domaine sérieux, les Romains pouvaient être sensibles au ridicule. Il était intéressant de chercher dans quelle mesure un esprit pondéré, conscient de l'importance des affaires de son temps et convaincu du rôle qu'il avait à jouer, comme le fut Cicéron, se permettait de faire appel au sourire pour défendre ses idées ou ses clients et pour attaquer ses adversaires. A cette question M. A. Haury répond dans une thèse fort savante (2), où il s'efforce de définir la place et le rôle de l'ironie et de l'humour chez Cicéron. Les Romains, s'ils ont manié assez tôt l'ironie, ne l'ont pas fait assez consciemment pour lui donner un nom précis; longtemps ils se sont servis du mot grec *eironia*, qui, par le latin, est venu jusqu'à nous; puis ils en ont reconnu l'existence et les théoriciens de l'art oratoire en ont étudié les procédés, sans aller pourtant jusqu'à en distinguer l'humour. La tâche de M. A. Haury a été d'abord de définir ce qu'il faut entendre

(2) Auguste Haury, *L'ironie et l'humour chez Cicéron*, ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Prix Bordin), Libr. Klincksieck, Paris, 1955, 1 vol. 16-8°, 328 pages.

exactement par les deux mots d'ironie et d'humour, de préciser les diverses formes que prend l'ironie et les noms que les Romains leur donnent, enfin d'établir qu'ils ont bien fait usage de l'humour, même sans le nommer.

L'auteur analyse avec le plus grand soin les moyens dont se sert l'ironie ou l'humour de Cicéron, puis il suit tout au long de la carrière de l'orateur et dans toutes ses œuvres l'emploi qu'il en fait. Ainsi le lecteur voit pour ainsi dire en plein travail l'esprit de l'orateur ou de l'écrivain, dans le cadre d'une société et d'une époque bouleversées par une crise profonde où la république romaine doit sombrer devant un nouveau régime « impérial ». Outre l'intérêt qu'il présente pour le spécialiste comme étude de style, ce livre révèle à tous l'art de Cicéron et éclaire le personnage. Cicéron est loin d'être admiré par tous; sa figure paraît terne auprès de celle des grands capitaines ou politiques comme César ou Auguste; ce n'est cependant pas le fantoche que M. J. Carcopino découvrait naguère en perçant « les secrets de la correspondance de Cicéron ». Il faut tenir compte des difficultés de l'époque et juger le personnage pour lui-même et non pas sur les résultats décevants de sa politique. « Porté par la dernière poussée d'une liberté dont il a prophétisé la perte avant de mourir pour elle, il a vécu, conclut M. Hauray, avec une lucidité parfois tragique toutes les virtualités de son temps, consacré la majeure partie de son activité à en concilier les exigences légitimes... Peut-on reprocher à Cicéron de ne point partager l'enthousiasme de Virgile et de ne point connaître le havre de saint Jérôme? Nous l'admirons plutôt d'avoir surmonté de son mieux le double désespoir de l'intransigeance et de l'inaction en suivant, médiateur de Brutus et de Pétus, la voie mal frayée de l'humour. »

Antoine Bon.

**Le roi Salomon et son temps. Un des carrefours de l'histoire**, par Frédéric Thieberger, trad. de l'anglais par S.-M. Guillemin. Bibliothèque Payot, 1957, un vol. in-8°, 310 p. — D'une figure qu'entourent les légendes, l'auteur, ancien professeur au Séminaire rabbinique de Prague, a tracé un portrait historique fondé sur les sources littéraires contrôlées par les données archéologiques. Il ne s'agit pas d'une simple biographie : le livre dresse le tableau de l'œuvre du grand roi, de l'organisation qu'il donna à son peuple, des relations qu'il eut avec les États ou les peuples voisins, met donc en lumière l'importance de son règne, « un des carrefours de l'histoire » dans

le temps comme dans l'espace. Ce règne a en effet joué un rôle décisif sur les destins politique et religieux d'Israël et de façon plus large sur l'évolution des civilisations méditerranéennes.

**Des pyramides, des sphinx, des pharaons**, par Kurt Lange, trad. de l'allemand par M. Tournier. Collection « D'un monde à l'autre », Librairie Plon, s. d. (1956), 1 vol. relié, 310 p., 14 ill. et 1 carte dans le texte, 45 ill. hors texte. — La collection « D'un monde à l'autre » s'enrichit d'un livre sur l'histoire et la civilisation de l'Égypte antique, dû à un spécialiste allemand, bien illustré, correctement

traduit. L'exposé est attachant; l'auteur fait revivre le passé et les personnages d'autrefois en citant de nombreux textes; il rapproche sans cesse la vie antique et celle d'aujourd'hui, soit en racontant l'histoire des belles découvertes, soit en montrant la continuité de certains aspects dans un pays qui, jusque tout près de nous, a très peu changé; un exemple piquant: les fabricants d'objets « antiques » qui travaillent sous nos yeux avec les mêmes procédés que leurs ancêtres!

**Le taureau de Minos. Naissance du Monde grec**, par **Léonard Cottrell**, trad. de l'anglais par J.-A. Mauduit. Grasset édit., 1956, 1 vol., 275 p., 43 fig. dans le texte, 990 fr. — **Le Monde égéen. Troie, Crète, Mycènes**, par **Friedrich Matz**, trad. de l'allemand par J. Boitel. Editions Corrêa, 1956, 1 vol. in-4°, 271 p., dont 116 planches photographiques, 3.000 fr. — Ces deux volumes répondent à l'intérêt que porte le public aux civilisations préhelléniques, nous l'avons signalé dans notre précédente chronique. Le premier est de ces livres anglais aimables où les impressions de voyage se mêlent au récit des découvertes archéologiques et à la description des vestiges des civilisations passées: il serait d'une lecture agréable si le texte français n'était émaillé de fautes de traduction ou de typographie: le célèbre trésor d'Atrée à Mycènes, tombeau couvert d'une coupole ou en grec d'une tholos, devient ici « la trésorerie d'Atrée » ou « le tombeau de Tholos » (qu'on en admire également le dessin!); Ajax, fils de Télamon, devient Telamonian Aias; Eurymédon, Eurimédus; les Argiens, les Argives; on y écrit « un tout petite homme », mais « une amie anglais ». Et dans la notice au dos de la couverture, la Villa Ariane que Sir A. Evans se fit construire à Cnossos est citée au nombre des monuments préhelléniques.

Le second volume est d'une autre classe: l'archéologue allemand Fr. Matz y présente les antiquités de Troie, de la Crète et de Mycènes dont les planches donnent de très belles reproductions. La traduction est correcte, bien que le texte ne soit pas toujours facile, notamment dans les analyses esthétiques de certains thèmes ou motifs décoratifs. Aussi est-on surpris de rencontrer quelques fautes ou erreurs dues, semble-t-il, au fait que le tra-

ducteur n'a pas une connaissance suffisante de l'archéologie égéenne; par exemple a-t-il pris le mot allemand *Kanne*, qui veut dire cruche, pour le nom d'un type de vase grec comme phitos ou œnochoé? Il crée, pour le transcrire, le mot « channe », que je n'ai jamais rencontré ailleurs. Ces détails sont regrettables dans un ouvrage de cette qualité, qui a sa place dans la bibliothèque de l'homme cultivé comme entre les mains de l'étudiant.

**La liberté grecque. Nature et évolution d'un idéal de vie**, par **Max Pohlenz**, trad. de l'allemand par J. Goffinet. Bibliothèque historique Payot, 1956, 1 vol. in-8°, 220 p., 1.000 fr. — Intéressante étude sur un des aspects de la pensée politique grecque dont T. A. Sinclair a récemment retracé l'histoire. De la notion de liberté, qui joue un rôle si grand dans les préoccupations actuelles, sujet de tant de discussions et d'interprétations, il faut rechercher les origines chez les Grecs: la liberté a constitué en effet pour eux un idéal essentiel; sur le plan pratique, dans la vie, comme dans le domaine de la théorie politique ou philosophique, ils ont eu conscience de tous les problèmes que posaient cet idéal et sa réalisation. Il est évident que leurs conceptions ont exercé une influence profonde non seulement sur toute l'antiquité mais aussi sur la pensée occidentale contemporaine.

**Un fondateur d'empire, Philippe II, roi de Macédoine**, par **Paul Cloché**. Edit. Dumas, Saint-Etienne, s. d., 1 vol. in-8°, 296 p., une carte hors texte, 800 fr. — Après l'étude de la liberté grecque, voici l'homme qui le premier a porté contre la Grèce libre des coups redoutables. M. P. Cloché, spécialiste de l'histoire du IV<sup>e</sup> siècle grec, raconte avec son érudition habituelle, dans un style toujours alerte et clair, les étapes de la carrière de Philippe de Macédoine qui fit de son pays longtemps obscur une puissance dominante dans le monde hellénique, et les péripéties de la lutte qu'il dut mener contre Athènes, pour atteindre ses buts.

**L'art et la civilisation étrusques**, par **Raymond Bloch**. Collection « Civilisations d'hier et d'aujourd'hui », Libr. Plon, 1955, 1 vol. in-12, 232 p., ill.



de 51 fig. — **Le mystère étrusque**, du même auteur. Collection « Portraits de l'histoire », Club français du livre, 1956, 1 vol. relié, 244 p., 51 fig. et 4 cartes hors texte. — **Les Etrusques peuple secret**, par Alain Hus. Collection « Les temps et les destins », Libr. A. Fayard, 1957, 1 vol., 280 p. — L'exposition étrusque au Musée du Louvre avait attiré il y a deux ans l'attention sur un peuple resté à bien des égards mystérieux. Ces livres répondent à la curiosité qu'elle avait éveillée en apportant avec le tableau de nos connaissances anciennes les résultats des recherches les plus récentes. Les deux premiers sont l'œuvre du meilleur spécialiste que nous ayons, le professeur R. Bloch, dont on connaît les recherches fructueuses à Bolsena où il a pu situer une des plus anciennes cités étrusques, Volsinies; sous des formes différentes, l'auteur réussit à présenter avec un égal succès la civilisation et l'art qui ont fleuri dans les régions entre Arno et Tibre à partir du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. jusque bien au-delà de la conquête romaine et auxquels les Romains eux-mêmes durent beaucoup; les deux volumes sont bien illustrés; le second, réservé aux membres d'un club, a une présentation plus luxueuse; mais pourquoi les éditeurs suppriment-ils toute légende sur les planches hors texte? J'avoue trouver fastidieux d'avoir, à chaque photo, à en rechercher le titre à la table en fin de volume.

Le troisième ouvrage, écrit par un jeune savant, fait une place plus grande à la description des sites archéologiques et à l'histoire des Etrusques; l'auteur possède également une grande érudition sur tout ce qui regarde l'Etrurie et une expérience directe et précise du pays et des documents qui y ont été découverts; mais ce texte dense et riche n'est pas illustré. Avec des mérites divers, trois excellents livres.

**Bulletin de l'Association Guillaume Budé**, 1956, fasc. 4 (« Lettres d'Humanité », XV), 1957, fasc. 1 et 2. — Ce Bulletin tient le public au courant des activités de l'Association, tout en apportant quelques études sur des sujets touchant l'antiquité classique ou l'humanisme; signalons celle de P. Grimal sur l'humanisme moderne, celle d'E. Cavaignac sur le déchiffrement de certaines inscriptions crétoises par un jeune savant, M. Ventris, mort accidentellement il y a un an, comme le rappelle P. Chantraine. Les « Lettres d'humanité » constituent comme toujours un recueil riche et varié d'articles qui nous mènent de la philosophie antique, de Socrate et d'Héraclite, à la Laure de Pétrarque, à Miguel de Unamuno et à Lorca; citons en particulier le bilan qu'a dressé J. Heurgon sur l'œuvre archéologique française en Algérie. — A. B.

## PHILOSOPHIE

**L'ENCYCLOPEDIE FRANÇAISE.** — Fondée par Anatole de Monzie, mise en œuvre par Lucien Febvre, l'Encyclopédie française est actuellement dirigée par Gaston Berger, Membre de l'Institut, directeur général de l'Enseignement supérieur. Le tome XIX a pour objets : Philosophie; Religion (1)...

Dans l'un et l'autre domaine, rien ne saurait mieux éclairer sur la valeur de l'énorme et beau volume que la liste des collaborateurs. Cette liste, que je fournis en appendice, sera, pour quiconque est « au

(1) Librairie Larousse. Dépositaire général, 13 à 21, rue du Montparnasse, Paris (VI<sup>e</sup>).

courant » de la pensée contemporaine, une indication dont la portée me semble considérable (2).

En philosophie, trois sections : Principales tendances de la philosophie contemporaine; état des problèmes et moyens d'investigation; élaboration des doctrines. En Religion (moitié, environ, du volume), trois sections, également : Esquisse d'une phénoménologie de la Religion; histoire et sociologie religieuses; l'esprit des religions contemporaines...

Mais laissons la parole à Gaston Berger, qui, éminemment qualifié, à tous égards, pour diriger l'ensemble des travaux de l'Encyclopédie, se trouve être, par surcroît, philosophe, et non des moindres (Président de la Société française de Philosophie; Vice-Président de l'Institut International de Philosophie; Président-fondateur de la Société d'Etudes philosophiques; Directeur de la Revue « les Etudes philosophiques »; auteur, enfin, de maints ouvrages philosophiques justement réputés). — Que nous dit-il? Je voudrais pouvoir tout citer; mais je dois me contenter de quelques extraits :

« L'indépendance et l'universalité de la philosophie font que c'est seulement de l'intérieur qu'on peut en apercevoir le sens. Il faut entrer dans les systèmes et, même si nous devons plus tard nous en évader, consentir, au moins provisoirement, à prendre l'attitude qu'on nous recommande et à tourner nos regards vers ce qu'on nous montre. Pour ne pas être infidèle à cet esprit, la seule façon de présenter la pensée contemporaine nous a paru être de laisser les philosophes eux-mêmes exposer leur manière propre d'aborder les difficultés, de poser les problèmes ou de reconnaître les mystères (...) Nous n'avons pas voulu les répartir par Ecoles (...) Peut-être, à travers la variété des perspectives, apercevra-t-on des inquiétudes et des espérances communes aux hommes de notre temps (...) Pour décrire la pensée

(2) Voici la liste des collaborateurs :

Jean Lacroix, Raymond Ruyer, Ferdinand Alquic, Jean Nabert, Georges Bastide, Edouard Morot-Sir, Aimé Forest, Maurice Nédoncelle, Gaston Berger, Paul Ricœur, Eugène Minkowski, Jean Wahl, Henri Van Lier, Gabriel Marcel, Raymond Polin, Gaston Bachelard, Mikael Dufrenne, Henri Lefebvre, Joseph Ohana, Etienne Souriau, Joseph Moreau, Maurice de Gandillac, Philippe Devaux, Pierre-Maxime Schuhl, Georges Davy, Denis Huisman, Gilbert Varet, Etienne Souriau, Martial Guérault, René Lacroze, Daniel Lagache, Georges Gurvitch, Louis Millet, Vladimir Jankélévitch, Henri Gouhier.

Voilà pour la Philosophie. En ce qui concerne la Religion : Roger Caillois, Jean Guilton, Michel Souriau, Simone Pétrement, Georges Gusdorf, Jean Pépin, Gaston Berger, Edmond Ortigues, René Milhau, Henri Duméry, Roger Mehl, Jean Trouillard, Marcel Simon, A. Dupont-Sommer, Henri-Charles Puech, Gabriel Le Bras, Marcel-G. Silver, Georges Maïtenoff, Pasteur Marc Bœgner, André Latreille, Pierre Métals, Georges Vajda, René Milhau, Roger Mehl, Marcel Simon, Paul Evdokimov, Roger Arnaldez, Olivier Lacombe, Paul Démiéville, R.-A. Stein, V. Elissaef...

Sans m'excuser d'une répétition, je pense qu'une telle énumération de noms d'auteurs présente par elle-même une très réelle valeur d'intérêt.

contemporaine, nous avons pris notre point de vue dans la philosophie française (...) Il nous semble cependant que les grandes philosophies étrangères trouvent chez nos auteurs assez d'échos ou ont exercé sur eux une influence trop ouvertement reconnue pour qu'elles soient absentes de notre exposé...

Concernant les religions, Gaston Berger écrit, entre autres choses : « Religion, et non point religions. Le pluriel aurait pu laisser croire que notre dessein était de dresser un répertoire exhaustif des doctrines (...) En une pareille matière, l'indifférent ne comprend rien, et l'intolérant ne veut comprendre que ce qu'il approuve. Au-delà de cette pauvreté ou de ce fanatisme, il y a place pour une sympathie compréhensive, assez généreuse pour participer aux mouvements spirituels des autres (...) Tout dialogue, religieux ou profane, tend vers la conversion mais suppose d'abord la compréhension... »

Les illustrations (et fac-similés) sont de toute beauté. L'édition est parfaite, à tous égards. Nous trouvons, d'autre part, tant à la fin de chaque chapitre qu'en fin du volume, de très utiles indications bibliographiques (3). J'ajouterai qu'un chapitre spécial, dû à Gilbert Varet, est consacré aux « techniques du philosophe et à ses moyens de travail »...

Bref, rien n'a été négligé de ce qu'il faut pour satisfaire le plus exigeant lecteur. C'est vraiment LE livre qui mérite de figurer dans les bibliothèques publiques ou privées, à l'usage, et pour le plus grand profit) de tous ceux qui s'intéressent aux deux thèmes : Philosophie; Religion.

Achille Ouy.

**Hommage à Gaston Bachelard.** Etudes de philosophie et d'histoire des sciences. Par G. Bouligand, G. Canguilhem, P. Castabel, F. Courtes, F. Dagonet, M. Dumas, G. Granger, J. Hyppolite, R. Martin, R. Poirier et R. Taton. Un vol. de 216 pp. gr. in-8°, contenant deux planches (dessin à la plume et au burin) d'Albert Flocon. Press. Universit. de France, Paris, 1957. Prix : 1.200 fr. — Onze auteurs — philosophes ou savants — dont plusieurs furent les élèves et dont tous sont les amis du bon maître, ont

tenu à honorer le jubilé scientifique de Gaston Bachelard. Deux des textes, ceux de G. Canguilhem et de Jean Hyppolite (Sur une épistémologie concordataire; puis Gaston Bachelard ou le romantisme de l'intelligence) sont consacrés à l'analyse et à l'éloge de l'œuvre, si diverse, de G. Bachelard. Les neuf suivants se composent d'études groupées sous les rubriques : Logique et pensée formelle (G. Granger : Logique, langage, communication; R. Martin : Epistémologie et philosophie); Sciences mathématiques (G.

(3) Comme beaucoup de mes lecteurs le savent, — mais il est bon de le rappeler — l'Encyclopédie française a prévu des feuillets supplémentaires (ou de remplacement) qui peuvent, grâce à un dispositif spécial, être mis en place ultérieurement. Le regretté Marcel Abraham prétendait, par pure bienveillance sans doute, que mes Cahiers d'Etudes philosophiques (à feuillets mobiles) publiés depuis 1925 avaient « inspiré » cette formule. En fait, l'idée n'avait rien de remarquable : il suffisait d'y penser.

Bouligand : Sur les alternances dans le dynamisme de la pensée mathématique; P. Costabel : Une leçon magistrale de Jean Bernoulli; R. Taton : L'influence des techniques graphiques sur le développement de la géométrie; Sciences physiques (M. Dumas : Les recherches sur les phénomènes de neutralisation chimique au XVIII<sup>e</sup> siècle; R. Poirier : Déterminisme physique et liberté humaine); Sciences biologiques (F. Courtès : Pour une psychanalyse de l'évolutionnisme; F. Dagognet : Surréalisme thérapeutique et formation des concepts médicaux).

La variété, l'intérêt de ces thèmes, la qualité des signataires font de ce livre un très bel ensemble, un bien digne hommage à l'illustre penseur chez qui les propos se situent, pour ainsi dire, sur deux « versants ». Jean Hyppolite, soulignant cette dualité, conclut que « nous attendons la suite d'une œuvre toujours créatrice, dont nous pressentons la puissante unité organique »...

**La logique de Husserl**, par Suzanne Bachelard. Logique formelle et logique transcendantale (Essai d'une critique de la raison logique). Traduction de Suzanne Bachelard. Deux vol., respectivement de 446 et 316 pp. in-8° carré, de la Collection « Epiméthée » (Essais philosophiques) dirigée par Jean Hyppolite. Press. Universit. de France, Paris, 1957. Prix : 1.400 fr. et 1.000 fr. — Suzanne Bachelard, agrégée de philosophie, docteur ès lettres, nous donne la soigneuse traduction, parfaitement présentée à tous égards, d'une œuvre importante de Husserl. L'Introduction (25 pages) et les notes ajoutées sont précieuses. Aussi bien ne saurions-nous en être surpris après avoir lu (à vrai dire, c'est par là que nous avons commencé) la puissante Etude consacrée par l'auteur à la Logique de Husserl. Nous y trouvons, en quelque sorte « repensée » (et le mérite n'est pas mince!) cette Logique dont nous saisissons mieux, alors, l'unité fondamentale (mise à part « Philosophie der Arithmetik, 1891 »)... L'unité réside dans l'antipsychologisme de Husserl. Or, dans l'ouvrage de 1891, l'orientation — reniée ultérieurement par Husserl lui-même — n'était pas encore dirigée contre le psychologisme. Il s'en fallait de beaucoup. Puis, il se rendit compte

que le psychologisme était incapable de lui donner satisfaction, faute d'assurer l'objectivité nécessaire aux théories scientifiques. « Avec le problème de l'objectivité du savoir constitué en théorie, on avait affaire à un problème logique spécifique que l'on ne pouvait espérer résoudre par des considérations de psychologie, fût-ce de psychologie génétique »... Les *Prolégomènes* constituent un premier essai de fondation de la logique pure, qui rejette toute justification d'ordre psychologique. Husserl complète ces *Prolégomènes* par d'autres livres dont nous parle Suzanne Bachelard. Et elle a délibérément (mais s'en explique avec clarté) pris l'antipsychologisme comme fil conducteur pour caractériser l'évolution des conceptions husserliennes.

**Apprendre à vivre et à penser**, par Jean Guittou. Un vol. de 112 pp. in-8° carré. Arthème Fayard, Paris, 1957. Prix : 400 fr. — J'ai toujours en bonne place, dans ma bibliothèque, « le nouvel art de penser » que nous offre naguère Jean Guittou. Le livre d'aujourd'hui ne fait nullement double emploi avec celui-là. Mais on y retrouve, comme l'on pouvait s'y attendre, les exquises qualités d'esprit et de cœur qui caractérisent cet auteur. L'ouvrage, qui s'adresse à un vaste public, est présenté, par l'éditeur, avec un soin, une élégance, qui atteignent à la perfection. Tant mieux!... Le texte mérite ces égards...

**La Valeur**, par Paul Cesari, Professeur à la Fac. des Lettres de Clermont-Ferrand. Un vol. de la Collection « Initiation philosophique », dirigée par Jean Lacroix, 120 pp. in-16. Press. Universit. de France, Paris, 1957. Prix : 280 fr. — Il semble au premier abord, dit l'auteur, qu'il soit aisé de distinguer le réel de l'idéal. Mais un idéal peut être une réalité. Les valeurs ne sont pas seulement réelles lorsqu'elles se trouvent réalisées par certains hommes. Elles le sont aussi parce qu'elles sont des faits qui s'imposent, pour aiguiller vers toute réalisation.

Chaque philosophe, dans son appréciation des valeurs, s'efforce de parvenir à l'objectivité... Mais une étude de la valeur doit porter sur son rapport à la réalité, s'intéressant en même temps à la découverte des valeurs vraies dans l'existence...



P. Césari étudie précisément ces rapports de la valeur et de la réalité, puis de la valeur de l'existence et de la vérité; enfin, de la possibilité de métaphysiques axiologiques. Il le fait avec sa clarté coutumière, non sans profondeur...

**La présence d'autrui**, par huit auteurs. Un vol. de la Collection « Nouvelle Recherche ». VIII-176 pp. in-16 Jésus. Privat éditeur. Presses Universit. de France, Paris, 1957. — Georges Hahn, qui dirige avec maîtrise les « Etudes et Essais » de la Collection, nous dit en substance, à propos du présent recueil, que nulle coordination préméditée ne saurait se rencontrer dans les textes successifs. Le thème général du Congrès de Toulouse (sept. 1956) : « L'homme et son prochain » laissait prévoir une certaine dispersion. Nous avons néanmoins des textes de Amédée Ayfre, Gaston Berger, W. Jankélévitch, E. Rochedieu, Georges Bastide, Et. de Greeff, Ph. Parrot, P. H. Simon, qui sont indiscutablement de grande qualité. Sans doute, dit encore Georges Hahn, on ne saurait prétendre que tous les grands problèmes, toutes les tâches impératives que nous impose la présence du prochain furent abordés. Du moins, trouve-t-on quelques sérieuses « réponses » émanant d'esprits particulièrement qualifiés...

**Psychanalyse du symbole religieux**, par Charles Baudouin. Un vol. de 288 pp. in-8° carré. Arthème Fayard, Paris, 1957. Prix : 750 fr. — D'un auteur comme Charles Baudouin, dont les nombreux ouvrages sont, à juste raison, fort appréciés, je n'étonnerai personne si je dis que celui dont je viens d'achever la lecture présente un très vif intérêt. Dix-sept études, groupées en trois parties (sans compter Introduction et Conclusion) donnent matière à maintes réflexions et méditations. Le titre du recueil m'avait abusé, je l'avoue. Il s'agit, en fait, de l'expérience religieuse, de ce que ressentent certaines âmes à l'égard de la Religion. Et, comme l'auteur le dit (en des pages consacrées à Anatole France), « la méthode psychologique doit rendre compte, avec la même impartialité, des mouvements qui poussent une personne vers la vie religieuse et de ceux qui l'en écar-

tent »... De toute façon, le livre est très attachant.

**Structure et dimensions de la liberté**, par Jean Barthélémy. Un vol. (illustré de hors-texte), 255 pp. in-8° carré. Les éditions de l'Ecole (11, rue de Sèvres), Paris, 1957. — Le concept de liberté est analysé, ici, sous ses diverses formes. Donc, non pas exclusivement au point de vue psychologique (et métaphysique). L'exposé est clair, le langage simple, la disposition méthodique.

D'inspiration et de conclusion chrétiennes, l'ouvrage fait preuve d'une largeur d'esprit que l'on voudrait trouver chez tels doctes philosophes, à « tronçner furieusement dogmatique », comme l'eût dit Montaigne...

Moi qui (dois-je m'en excuser?) suis agnostique, j'aimerais de voir figurer ce petit volume dans toutes les bibliothèques de classes terminales. Maints adultes y trouveront aussi leur profit...

**La personnalité**, par Claude Filloux. Un vol. de 130 pp. in-16, de la Collection « Que sais-je? ». Presses Universit. de France, Paris, 1957. — Une analyse très serrée, très méthodique, où psychologie et sociologie s'unissent. C'est solide et clair. « Aucun des problèmes posés par la personnalité, y compris celui de la réactivité personnelle et du choix, ne peut recevoir une solution qui tende à la vérité sans une perspective à la fois psychologique et sociale. L'histoire individuelle fonctionne dans le cadre d'autres histoires individuelles, c'est-à-dire dans un cadre impersonnel qui participe au plus grand cadre de l'histoire de l'humanité elle-même. La personnalité est une histoire dans une histoire plus vaste. Elle est une construction humaine, qui serait incompréhensible si on ne la situait dans le mouvement évolutif des sociétés, qui, elles aussi, sont des auto-constructions créées peu à peu au cours des siècles »...

**Le Pouvoir**. Tome II. Par G. Davy, J. Maritain, H. W. Schneider, H. B. Acton, Th. Ruysen, G. Leibholtz, A. J. Zurcher, E. McWhinney, A. Sauvy. Un vol. de 215 pp. in-8° carré. Press. Universit. de France, Paris, 1957. Prix : 720 fr. — Le nom des auteurs de ces diverses études me dispense de

faire l'éloge du recueil. Les sujets traités dans les neuf chapitres sont : Le pouvoir souverain est-il absolu?; Démocratie et autorité; Pouvoir et Devoir; Les facteurs psychologiques du Pouvoir; L'essence de la Politique et la conscience chrétienne; Le Pouvoir du Gouvernement et le problème du leadership dans une démocratie; Un cas de pratique du Pouvoir aux U. S. A., Le constitutionnalisme et les relations raciales; « Lobbys » et groupes de pression. Un important ensemble, très instructif à tous égards...

**L'Adolescent inadapté** (Réadaptation sociale et formation professionnelle), par **Claude-François Unger**. Un vol. de 302 pp. gr. in-8°. Press. Universit. de France, Paris, 1957. Prix : 600 fr. — Avec une préface de Henri Piéron et de M. V. D. Wall (Chef du département de l'Education à l'Unesco) voici une étude très importante et très documentée. Comme le dit H. Piéron, grâce à l'œuvre éducative du « Renouveau », de magnifiques résultats ont été obtenus. Des enfants d'âge divers ont pu (bien que primitivement « désaxés ») être rééquilibrés et adaptés à une vie normale. L'éminent professeur ajoute : « On ne manquera pas de s'intéresser vivement à l'histoire de ces individualités complexes, parvenues au terme de leur intégration dans la société, après avoir surmonté bien des difficultés, des conflits et des crises. » Et c'est bien vrai : vingt-quatre études concernant notamment des orphelins de guerre sont émouvantes et aussi réconfortantes.

**Les Dogon**, par **Montserrat Palau Marti**, Attaché de Recherches au Centre National de la Recherche scientifique. Un vol. de 125 pp. gr. in-8°, avec cartes, figures et dépliants. Presses Universit. de France, Paris, 1957. Prix : 800 fr. — Les Dogon sont restés pratiquement ignorés jusqu'à une date assez récente. Or, depuis 1945, l'Institut International Africain s'attache à la publication d'une série d'études ethnographiques de l'Afrique. Il a été heureux d'accueillir le travail si consciencieux, si scientifiquement conduit de Montserrat Palau Marti, suivi d'une bibliographie abondante, d'un index (des auteurs cités), d'un index alphabétique des matières... C'est une monographie de

réelle valeur qui se rattache, sur plus d'un point, aux études de notre ami regretté Marcel Griaule. Un hommage, en somme, et une continuation. Le flambeau passe... (Et quasi cursors...) Le meilleur éloge que je puisse faire de l'ouvrage, c'est que, précisément, Marcel Griaule en eût été content...

**Méthode de l'Ethnographie**, par **Marcel Griaule**. Publication de la Faculté des Lettres de Paris. Un vol. (illustré de nombreux schémas et de photographies hors texte), 110 p. gr. in-8°, Presses Universit. de France, Paris, 1957. Prix : 600 fr. — Et précisément, voici que vient de nous parvenir un cours professé par Marcel Griaule, dès le début de son enseignement à la Sorbonne, en 1942. Il l'a enrichi et précisé jusqu'au moment de sa mort. Témoignage, comme le dit Mme Geneviève Calame-Griaule, de la rigueur de méthode qu'il pratiqua sur le terrain, durant vingt-huit ans (1928-1956). Ce Guide sera de la plus grande utilité, non seulement pour les étudiants, mais pour tous les chercheurs des sciences humaines. Nous n'en pouvons donner ici l'analyse. Mais le nom seul de l'auteur est une référence. Rarement qualités plus précieuses se rencontrèrent chez un savant qui « payait de sa personne », apportant de ses expéditions lointaines une documentation parfaite et abondante. Il survit par ses travaux, par l'exemple qu'il a fourni, et par ce dernier livre enfin, si riche d'enseignements dans sa sobre clarté...

**Nous avons mangé la forêt** (Chronique d'un village Mnong Gar, Hauts-Plateaux du Viet-Nam), par **Georges Condominas**. Un vol. de 495 p. gr. in-8°. Nombreuses illustrations : cartes, dessins, photographies hors texte. Editions du Mercure de France, Paris, 1957. — D'abord, expliquons le titre. « Nous avons mangé la forêt de... » (suivi d'un nom de lieu-dit) sert aux Mnong Gar à désigner telle ou telle année. En somme, ils étalonnent l'écoulement du temps par des données spatiales, celles-ci étant fournies par la succession des pans de brousse qu'ils ont abattus et incendiés pour y faire leurs cultures annuelles.

G. Condominas, durant un long séjour dans un village Mnong Gar (Vil-

lage de Sar Luk) a recueilli une masse de documents très précis. Ces documents, livrés tels quels, à l'état « brut », pour ainsi dire, reproduisent le contenu d'un carnet de notes. Aussi est-ce très vivant, très concret. L'auteur se propose de publier ultérieurement une étude ethnologique d'ensemble, d'ordre théorique. Au fond, c'est la méthode habituelle de l'Histoire : la synthèse après l'analyse. Mais l'analyse a son intérêt propre. C'est la réalité sensible et vécue. « Des détails font parfois saisir plus éloquentement qu'un énoncé le jeu de certaines institutions », dit avec raison G. Condominas, qui ajoute : « Bref, il nous paraît utile d'apporter, à côté d'une étude théorique de la structure d'une société, une peinture aussi exacte et détaillée que possible de la manière dont vivent les individus qui la composent... »

Cet ouvrage, dont j'ai trop tardé à parler, a obtenu, dès sa publication, un accueil extrêmement chaleureux, tant dans la Presse qu'à la Radio-diffusion. Il le mérite, à tous égards. D'autre part, si je n'écrivais pas dans le *Mercure*, je serais plus à l'aise pour louer la présentation matérielle du volume et la beauté des illustrations.

De notre temps, le grand public s'intéresse de plus en plus aux mœurs et coutumes des populations lointaines. Nous pouvons donc être assurés que ce ne sont pas les seuls ethnologues

qui apprécieront à leur juste valeur les observations directes — et souvent pittoresques — relatées dans l'ouvrage de G. Condominas.

## REVUES

**Revue de Psychologie des Peuples** (Trimestrielle). Douzième année, n° 3. (3<sup>e</sup> trimestre 1957). Directeur : Abel Miroglio. Boîte postale 258, Le Havre. — Noté au sommaire : Le Loisanais français : Créoles et Acadiens (M.-E. Ficatier); L'Australien (E. C. Rowland); Problèmes de psychologie collective dans la région lyonnaise (Ph. Bernard); La notion de l'« ego » et de l'« id » dans la vieille littérature scandinave (Rosalie H. Wax); La psychologie ethnique en France au cours des années 1951-1955 (G.-A. Heuse); Bibliographie critique; Nouvelles diverses concernant l'Institut havrais et le Dictionnaire des Populations.

**Culture humaine** (Mensuelle), 19<sup>e</sup> année, n° 7. Editions Oliven, Paris. — Comme d'ordinaire, des études de psychologie appliquée. Notamment celles de Jean Nadel et de Ph. Cartier sur la question de l'Internat pour les enfants, de V. Hazan sur la fatigue, de H. Méryl sur la psychologie conjugale, de R. Charmet sur l'Orientation professionnelle, etc...

## ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

**LA MEDECINE D'EGYPTE ET DE BABYLONE.** — Un livre très récent faisant le point de la question, puisqu'il est dû à l'égyptologue G. Lefebvre de l'Institut (Essais sur la Médecine Egyptienne de l'époque pharaonique, Presses Universitaires, 1956) expose ce qu'était la médecine dans l'Egypte des Pharaons. C'est un guide sûr et détaillé des théories de l'époque et, une fois de plus, on sera amené à constater que, malgré certains disparates, la civilisation égyptienne a beaucoup de commun avec celle d'Assur et de Babylone, dans ses parties essentielles. On pourra, pour la comparaison, utiliser la Médecine en Assyrie et en Babylonie de l'auteur de ces lignes; parue en 1938 chez Maloine, il sera bon de la compléter par le Traité akkadien de diagnostics et pronostics médicaux (Paris et Leyde, 1951) de R. Labat, professeur au Collège de France, étude utilisant des documents qui n'étaient pas

alors accessibles. Les textes égyptiens ne manquent pas; deux sont particulièrement représentatifs : le papyrus Ebers, compilation d'écrits antérieurs où la magie joue un grand rôle, et le papyrus Smith publié en 1930, traité de chirurgie, copie, lui aussi, mais où souffle l'esprit scientifique. Plus rien n'étonnera dans l'enseignement de ces deux traités, si l'on veut bien se souvenir que la magie est partie intégrante de ces religions très anciennes et que la médecine y est issue de la magie. Aussi bien en Egypte qu'à Babylone, la maladie est une manifestation du courroux de la divinité ou de l'esprit d'un défunt, ou le fait d'un sorcier, « l'ennemi ». Les adversaires de la maladie seront, par conséquent, des médecins, des magiciens, des prêtres, les premiers prenant le pas sur les autres au cours des âges. En Egypte le médecin sera celui « qui sait les choses », en Babylonie, celui « qui connaît l'eau », pas les eaux minérales ni les urines, mais la divination par l'eau ou un autre liquide (lécanomancie). Les incantations ont, entre elles, beaucoup de commun; en Egypte le médecin emploiera la formule que prononça un dieu en pareil cas, et la formule assimile le patient à ce dieu. En Babylonie, le médecin se proclame l'homme du dieu Ea, détenteur de tout savoir; il feint de supposer que Marduk, le fils d'Ea, dérouté par le mal, va demander conseil à son père, tout ceci pour donner plus de force à l'incantation. Dans l'un et l'autre pays, le médecin n'a pas appris son art dans une véritable école, mais auprès d'un médecin dont il aura été le disciple et il aura fortifié son savoir dans une « Maison de vie » en Egypte, l'analogue de l'école de scribes mésopotamienne. Le médecin sera fonctionnaire, attaché au roi ou à de grands personnages, mais son art paraît plus commercialisé à Babylone, du moins en trouve-t-on trace : le Code de Hammurabi fixe certains honoraires de chirurgiens et les peines qu'ils encourront s'ils ont été maladroits, ou du moins jugés tels.

La différence entre les médecins de la vallée du Nil et ceux de la Mésopotamie est qu'en Egypte la pratique de l'embaumement leur a donné quelques connaissances anatomiques; mais ils n'ont pas été jusqu'à la dissection et leurs notions de physiologie sont embryonnaires à en juger par la façon dont ils se représentent le rôle des vaisseaux. Cependant le papyrus Smith fait montre d'une initiative chirurgicale dépassant la petite chirurgie; il y est fait mention de réduction de luxations et de fractures; de points de suture et d'une insensibilisation locale (sans que nous sachions de quelle nature); dans les cas graves, accidents ou blessures de guerre, le chirurgien immobilisait le malade dans la position la plus favorable, attendant que l'évolution permit le traitement ou le rendît inutile. De même les médecins des deux pays pratiquaient couramment les lavages intestinaux, les fumigations, les instillations uréthrales et la révulsion.



L'évolution de leur thérapeutique fut parallèle, passant au cours des âges de l'incantation, puis de l'adjonction de médicaments aux pratiques magiques, à l'usage presque exclusif des médicaments. Mais tandis que l'Égypte pour établir ses pronostics se règle surtout sur l'examen du malade et sur l'expérience passée, la Mésopotamie va plus loin; elle fait appel en outre à la divination qui a joué un si grand rôle dans sa conduite. En vertu de sa croyance aux liens étroits qui existent entre le ciel et la terre, tout est signe pour le Babylonien, et signe sur plusieurs plans. Le chapitre « Quand un exorciste va à la maison d'un malade » d'un grand traité parvenu en partie jusqu'à nous, montre le médecin recevant des avertissements de tout ce qu'il rencontre sur sa route. Bien plus, le comportement du malade, lorsqu'il sera près de lui, affermira son pronostic pour l'observation des signes cliniques, ce qui est naturel, mais ce comportement vaudra comme présages pour des événements tout différents.

Si l'on tient compte des diagnostics conservés, on devra reconnaître en Égypte et en Mésopotamie dans les écrits médicaux des premiers siècles du premier millénaire avant notre ère, le dégagement d'une médecine où beaucoup de celle d'Hippocrate est en germe, notamment la notion des jours critiques. La lecture du livre de M. Lefebvre et de celui de M. Labat est à cet égard convaincante.

La pharmacopée égypto-babylonienne pourra nous paraître assez déconcertante par l'usage de substances hétéroclites, nauséuses parfois; nous oublions trop vite que si notre matière médicale a subi une transformation depuis un siècle, elle n'était pas loin, jusque-là, de celle que nous avaient léguée les Anciens. La suppression de la thériaque aux composés multiples ne date pas de loin et en 1867, la formule de « l'huile de petits chiens » figurait dans la nouvelle édition du Codex. Bien des procédés orientaux ont passé dans la médecine populaire de l'Occident. Tantôt ils relevaient d'une pré-opothérapie confuse ou d'une pré-science des *similia similibus* que l'homéopathie a mise en valeur; quand les Égyptiens appliquaient sur une blessure un morceau de viande, ils espéraient provoquer l'hémostase que l'on recherche avec la chair de pigeon, parfois dans les campagnes. Ils employaient pour calmer les cris des nourrissons une décoction de pavot, ce qui figure encore parmi les recettes de « bonnes femmes » contre lesquelles les médecins ont à lutter; le papyrus Ebers (Lefebvre, p. 110), le rapporte en propres termes.

Il n'est pas jusqu'au procédé, perfectionné de nos jours, pour déterminer le sexe de l'enfant chez une femme enceinte qui ne se trouve dans les réactions que provoquaient les Égyptiens avec son urine (Ibid., p. 101).

La médecine ancienne était peut-être moins désarmée que nous le

supposons. L'emploi des simples, bien négligés aujourd'hui, avait son maximum d'efficacité en choisissant le terrain de culture, le temps de la récolte, ce que l'expérience a justifié. Au début du siècle, le Dr Henri Leclerc a longuement étudié cette question. De même l'emploi de certaines substances étranges n'était pas si déraisonnable : la corne de cerf râpée de notre vieille médecine était utilisée pour son phosphate de chaux ainsi que les « yeux d'écrevisses », gastrolithes contenant environ 15 pour 100 de phosphate et 85 pour 100 de carbonate de chaux, jugés assimilables d'après leur origine animale. L'écueil pour juger sainement de la valeur de cette pharmacopée est l'identification imparfaite que nous possédons des médicaments cités. M. Lefebvre le remarque pour sa part et il en est de même pour les textes assyro-babyloniens. Nous devons sur ce point beaucoup à R. Campbell Thompson qui a particulièrement étudié leurs listes de plantes et de minéraux; il a fait faire un grand progrès à notre connaissance; pourtant la teneur de certaines « ordonnances » peut donner à réfléchir; telle, certaine potion contenant parmi ses composés du salpêtre, deux variétés de vitriol, de la chaux, de l'alun (Médecine en Assyrie, p. 188). Il est vraisemblable que la médecine d'Egypte et celle de Mésopotamie paraîtront plus normales lorsqu'on aura complètement identifié leur matière médicale.

## G. Contenu.

**Fouilles de Châpour. Bichâpour II. Les mosaïques Sassanides**, par R. Ghirshman (Musée du Louvre. Département des Antiquités Orientales. Série archéologique). Tome VII. 202 p., 74 figures, 5 plans, XXX pl. gr. in-4° (Geuthner), 1956. — Les fouilles de Bichâpour ont mis au jour les témoignages d'une réaction de l'Iran contre l'hellénisme qu'Alexandre avait cru imposer à l'Asie; ce sont, dans la construction l'emprunt aux Achéménides de motifs architecturaux ou décoratifs qui voisinent avec ceux mis à la mode par l'occupation d'Alexandre : niches ornées de grecques et mosaïques telles que celles rencontrées à Antioche, mais où le décor oriental domine aux points à mettre en valeur. La figure humaine y tient une grande place, danseuses, musiciennes de type iranien où se voient certaines particularités que l'Orient transmettra quelques siècles plus tard à l'Europe, par exemple le bouillonnement du bas de la robe si fréquent à l'époque romane, le motif des victoires qui donnera celui des anges, et les portraits-masques, se ter-

minant sous le menton; ceux-ci forment des frises continues. Il est possible que pour la technique, ils soient dus à des artistes occidentaux, prisonniers de guerre de Sapor I<sup>er</sup>, créateur de la ville, mais ayant subi une transformation du fait du milieu où ils vivaient; le type humain reste celui de l'Orient. Le cadre des pavages sera souvent la grecque, mais aussi l'ornement en spirale, la tresse qui remonte à la plus ancienne civilisation orientale; les stucs reproduisent la palmette, mais souple, flexueuse, de nature exubérante. Les planches, excellentes, offrent une comparaison avec certains arts voisins, tissus d'Egypte, tapis séfévides ou même de Pazirik, qui sont autant de témoins de la dispersion de cet art et d'une civilisation qui put rivaliser avec Byzance. Ce volume des « Fouilles de Bichâpour publiées sous la direction de Georges A. Salles et de R. Ghirshman » fait ardemment désirer que l'exploration du site, interrompue avant la guerre, puisse être reprise dans un avenir prochain. — G. C.

## SOCIÉTÉS SAVANTES DE PROVINCE

**PASSIONS ET CRISES AU XVI<sup>e</sup> SIECLE.** — Ce siècle de la Renaissance reste décidément une des périodes les plus étonnantes de notre histoire. Sur l'arrière-fond des luttes entre Huguenots et Ligueurs, entre Calvinistes et Catholiques, que de haines, de passions s'agitent et, sous couleur de politique, se déchaînent impitoyablement! Il suffit d'ouvrir les épais recueils de jurisprudence ou d'arrêts célèbres, publiés par des magistrats de nos provinces au XVI<sup>e</sup> siècle, pour y découvrir mille affaires surprenantes qui permettent de mesurer l'extraordinaire bouillonnement des esprits et leur mépris de toute morale. Les guerres civiles, en vérité, offrent aux gens sans scrupules bien des commodités.

Témoin la singulière aventure arrivée à Louise de Maillé, belle et appétissante veuve de Jacques Le Porc de la Porte, baron de Vezins, qui fut victime d'un rapt en son château, et après avoir triomphé de son ravisseur, dût plaider pour sauver son héritage, contre un beau-fils prétendument enterré depuis vingt-trois ans!

C'est cette aventure, qu'après Pocquet de Livonnière, le bâtonnier Prestreau raconte, en historien averti et en juriste qualifié, dans le dernier volume des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres d'Angers.

Jacques Le Porc de la Porte, baron de Vezins, avait contracté une union avec une Huguenote. En 1554, il avait épousé Claude de la Noue, sœur du fameux François dit Bras de Fer, un des meilleurs chefs de l'armée protestante (c'est en 1570 que la Noue perdit un bras au siège de Fontenay-le-Comte et, ayant remplacé le membre disparu par une tige de fer mérita désormais son surnom).

Pour des motifs restés obscurs — peut-être des questions religieuses —, le baron de Vezins s'était pris d'une haine farouche contre sa femme et ses trois enfants, deux filles et un fils, René. Des filles, il fit deux fermières. Le fils, âgé de trois ans, il chargea des serviteurs fidèles de le faire disparaître. Ceux-ci s'acquittèrent de la mission et rapportèrent à leur maître un certificat de décès dressé par le curé du village où l'enfant avait été enterré. Apparemment convaincu par cette pièce, Jacques de la Porte connut dix ans plus tard la joie d'être veuf. Peu après, il se remariait, avec une catholique cette fois, Louise de Maillé. De cette nouvelle union, il eut deux autres enfants, un fils et une fille. Après quoi il mourut paisiblement en 1585.

L'héritage était somptueux, baronnie, seigneuries, fiefs, terres et vignes, un fort château, celui de Vezins, tout cela n'allait pas manquer de tenter un voisin de la veuve.

Pierre Laurent, seigneur de la Crilloire, fut ce voisin intéressé. Il appartenait au parti huguenot et était bon compagnon du roi de Navarre. Comme son maître, il était fort désargenté et jugea que l'occasion était excellente de redorer son blason. Mais il n'avait guère l'espoir de conquérir la veuve par sa séduction personnelle. Il préféra donc user d'un subterfuge, fit entrer ses hommes au château de Vezins sous le déguisement de charbonniers qui venaient livrer leur marchandise, puis se présenta lui-même pour rendre visite à la châtelaine. Singulière visite : maître de la place, le sire de la Crilloire entra, pistolet à la main, dans la chambre de Louise de Maillé et lui demanda sa main. Le refus fut hautain, la réplique, fulgurante. Après avoir passé une nuit enfermée étroitement, la malheureuse fut traînée le lendemain à la chapelle où le curé terrorisé accepta de bénir cette étrange union.

Mais le bruit s'était répandu de cette violence dans le pays. Parents et amis de Louise s'apprétaient à faire un siège en règle du château de Vezins.

L'assaut ne fut pas nécessaire. On ne sait pas très bien et on ne saura sans doute jamais ce qui s'y passa durant la semaine qui suivit le mariage. Notre vieux juriste, Pocquet de Livonnière, est là-dessus assez discret. Il écrit seulement : « La dame de Vezins remontra au seigneur de la Crilloire que, pendant qu'il la tiendrait prisonnière, leur mariage serait toujours nul ; que d'ailleurs, il serait bientôt forcé de la remettre en liberté. Elle le pria de faire de lui-même et de bonne grâce ce qu'il ne pourrait bientôt s'empêcher de faire par force, lui promettant de ratifier son mariage lorsqu'elle serait libre et de le valider par ce nouveau consentement... » Louise de Maillé était-elle sincère en faisant cette belle promesse ? On en peut douter. Après tout, peut-être avait-elle été vraiment séduite par l'ardeur virile du brave compagnon d'Henri de Navarre. Le fait est que Pierre de la Crilloire se laissa toucher, abandonna sa conquête et rejoignit l'armée huguenote, racontant sans doute à son maître qu'il venait de se prêter à une aventure amoureuse. Le Vert-Galant en rit de bon cœur.

Par malchance, La Crilloire tomba quelque temps après dans une embuscade du parti catholique. Fait prisonnier, il fut conduit à Angers où Louise de Maillé s'était retirée. Sous l'influence de sa famille, elle avait porté plainte contre son ravisseur et réclamait maintenant justice des violences qui avaient été exercées contre elle. La promesse était bien oubliée.

Le procès fut promptement instruit. L'ancien droit français ne badinait pas avec le crime de rapt. Et puis, les magistrats angevins



n'étaient certainement pas fâchés de faire tomber tout le poids de la justice royale sur un de ces maudits Réformés. Pierre de La Crilloire fut donc condamné à mort. Comme il était gentilhomme, il évita la corde. Il eut la tête tranchée le 7 mai 1588.



Voilà donc la dame de Maillé veuve pour la seconde fois. Elle n'en allait pas, pour autant, jouir en paix de son héritage en attendant la majorité de son fils aîné.

En effet, peu de temps après la disparition de son premier époux, un jeune homme s'était présenté au château de Vezins et avait proclamé qu'il était le fils légitime de Jacques le Porc de La Porte et de Claude de La Noue, ce René que des serviteurs du baron avaient été chargés de faire disparaître, alors qu'il avait à peine trois ans.

Le personnage aurait pu être un imposteur. C'est ce que ne manque pas d'objecter Louise de Maillé qui refusa naturellement de reconnaître l'héritier. Entre eux allait s'engager une interminable procédure (elle devait durer quinze ans...!)

René Le Porc de La Porte (ou le soi-disant René) conta son aventure. Les serviteurs du baron de Vezins, séduits par la gentillesse et la jeunesse de l'enfant, avaient prétendu qu'il avait été atteint d'une violente maladie tandis qu'ils traversaient le bourg des Rosiers, sur les bords de la Loire, en Anjou. L'enfant était décédé. En réalité, il n'en était rien. Les serviteurs feignirent son enterrement, mirent une bûche dans le cercueil au lieu du corps et obtinrent du curé des Rosiers un certificat de sépulture qu'ils rapportèrent, avec les vêtements de l'enfant, au baron de Vezins. Celui-ci s'en contenta, on s'en souvient.

La scène s'était déroulée en octobre 1563. René fut d'abord caché chez un fermier, aux environs de Fougères. Il s'y déplaçait fort. Vers l'année 1573, les rares personnes qui connaissaient sa véritable identité — redoutant peut-être une dénonciation de la part des gardiens de l'enfant, l'enlevèrent et le transportèrent jusqu'à Genève où il fut confié à un cordonnier. Il apprit le métier.

Et c'est là que le brave La Noue, Bras de Fer, de passage dans la capitale des Réformés découvrit ce jeune apprenti à qui il avait demandé d'exécuter une paire de bottes. Il fut frappé de l'extraordinaire ressemblance du jeune homme avec sa propre famille : il était, après tout, son oncle maternel et de telles ressemblances n'ont rien de singulier. Il l'interrogea, fit une enquête et découvrit bientôt que

c'était son propre neveu que l'on cachait ainsi sous la misérable défroque d'un savetier.

Cependant, La Noue n'ignorait pas que son beau-frère nourrissait une haine violente contre les enfants nés de son premier mariage. Il attendit la mort du baron de Vezins pour dévoiler sa découverte. Mais alors, aidé de toute sa famille, il s'empessa de soutenir René dans ses revendications de l'héritage paternel.

Là encore, il ne faut pas oublier que les luttes religieuses forment la toile de fond de ce procès : René était huguenot, Louise de Maillé sa belle-mère appartenait au contraire à une puissante famille catholique. Et l'enjeu était si considérable qu'il méritait bien que chaque parti se lance dans la bagarre.

On invoqua les témoignages. On procéda à des enquêtes dans tous les lieux où René avait séjourné. Et peu à peu la vérité se fit jour. Le jeune homme qui s'était présenté au château de Vezins était bien le fils du baron. Louise de Maillé, devant la tournure que prenait les événements, en mourut de dépit peut-être, non sans avoir convolé quelques mois auparavant en seconde ou troisième nocces (si l'on compte le malheureux La Crilloire) avec un gentilhomme assez obscur. Mais son fils reprenait aussitôt l'instance pour s'entendre finalement condamner par le Parlement de Paris sur appel de la sénéchaussée d'Angers : René Le Porc de La Porte était reconnu dans tous ses droits de fils aîné et principal héritier et rentrait en possession de tous les biens provenant de la succession du baron de Vezins, son père.

Ainsi l'ordre et la morale finissaient par triompher. Le baron de Vezins, qui avait voulu supprimer son enfant (peut-être parce qu'il était fils d'une huguenote), était mort sans doute avec l'espoir d'y être parvenu : mais ses cruels desseins étaient finalement déjoués. Le sire de La Crilloire qui avait tenté de s'emparer par force de la veuve et de l'héritage avait expié sur le billot son imprudence. Et René Le Porc de La Porte après ces terribles mésaventures, retrouva sa fortune et ses terres. Il avait épousé, dès 1591, une riche héritière à qui il donna sept enfants. Il mourut, jeune encore, à l'âge de cinquante-six ans en 1616.

De son histoire, on fit une fable.

« La Noue, à Genève, ayant besoin de bottes,  
Pour se tirer des crottes,  
Alla chez un cordonnier  
Expert en son métier;  
J'en ignore le nom

Mais pour celui de son maître garçon  
C'était Vezins, dit-on.  
A ce nom magnifique,  
La Noue étonné s'explique  
Et d'abord  
Soupçonne un sien neveu qu'on croyait mort.  
Il accorda l'âge, le temps, la saison  
De si bonne façon.  
Qu'il fit d'un courtaut de boutique  
L'ainé d'une grande maison. »

**Croirait-on pas entendre déjà du La Fontaine?**

**Jacques Levron.**

# GAZETTE

**Gaëtan Picon nous parle de son Panorama des Idées contemporaines.**

*J'étais au Club du Meilleur Livre, en train de feuilleter quelques ouvrages, et je me disais que l'atmosphère des librairies a bien changé. Un peu comme les cafés qui ont troqué le confort du calfeutrage contre le va-et-vient de la rue, ou presque. Ce n'est pas que la littérature y perde, bien au contraire. Transplantée d'une atmosphère de serre dans les courants d'air, elle tient le coup. D'où une certaine idée qu'on se fait de sa force.* »

*Et me voici assis sur un canapé Knoll, derrière une gerbe de glaïeuls, en compagnie de Gaëtan Picon. Rien chez lui qui le désigne à l'attention. Habit de bonne coupe; visage ovale, front dégagé, un nez pointu et des yeux bruns, très vifs. Sa conversation est d'un homme à la fois pénétrant et au courant de tout. L'attitude de quelqu'un qui n'entend s'illusionner sur aucun des désordres de notre temps, mais qui ne désespère pas d'y comprendre et même d'en faire surgir quelque chose.*

— *J'aurais voulu vous poser quelques questions sur votre Panorama des Idées contemporaines.*

— *J'ai eu l'idée de ce livre il y a longtemps. Six ans exactement. Mon ami Bertelé venait de lancer une collection avec mon Panorama littéraire et celui de John Brown sur la littérature américaine. Cet ouvrage est le numéro 3. J'aimerais bien que vous compreniez que c'est essentiellement une idée d'édition, plus qu'un travail personnel.*

— *Vous voulez dire que vous avez surtout pensé au public, à la nécessité de le renseigner?*

— *Il y a les livres que l'on fait parce que personne d'autre ne se décide à les faire et qu'on a besoin d'eux; et il y a ceux que l'on écrit parce qu'on a besoin de les écrire.*

*Double activité, qui pourrait bien être à l'origine de l'apparence « neutre » que se donne Gaëtan Picon : ni totalement marqué par lui-même, ni totalement marqué par les autres. Deux visages. Un bon critique devrait toujours être un Janus.*

— *Un bon ouvrage en collaboration. Ce qui ne veut pas dire que ce fut facile. J'avais d'abord rassemblé une petite équipe d'admis, séduits par le projet, qui m'ont abandonné au premier tournant.*



Certains chapitres ont changé trois fois de titulaires. Enfin, le livre est sorti. L'accueil de la presse et du public nous prouve que nous avons eu raison de persévérer.

— Persévérer à vouloir faire quoi, exactement?

— Nous avons poursuivi deux buts. Le premier, pratique. Informer l'honnête homme des grands courants de la pensée contemporaine dans tous les ordres : scientifique, philosophique, artistique. Et ceci sans lui présenter une fois de plus un bilan provisoire...

— Ce que Jean Rostand me disait un jour : les dictionnaires ne sont plus de notre temps; ils sont toujours en retard d'une découverte.

— ...Ni un ensemble d'études de vulgarisation...

— ...Qui auraient abouti à juger notre époque. J'ai constaté dans votre Panorama que vous n'avez même pas disposé les matières d'une manière qui pourrait faire penser à des relations de cause à effet. Par exemple, mettre la science à l'origine de la crise de la pensée moderne. Toutes les disciplines sont indépendantes l'une de l'autre. Vous illustrez plutôt ce que vous avez appelé dans votre préface « l'éveil des nationalités de l'esprit ».

— Vous me menez sur le chemin de notre second but. Donc, en réunissant des textes essentiels et en les présentant, nous avons voulu que l'inventeur seul s'explique sur son invention. Faire entendre la voix même de l'esprit contemporain.

— La formule est nouvelle : une sorte de bibliothèque universelle en réduction.

— Qui ne doit pas vous dispenser d'essayer de la réunir, mais au contraire vous inciter à la constituer... Mais laissez-moi terminer mon raisonnement. Si nous avons été si respectueux de la démarche de la pensée, de son ton, de sa forme et pas seulement de son contenu, c'est que nous nous posions aussi la question suivante : Y a-t-il un style de l'esprit contemporain? Voilà notre second but, plus élevé que l'autre : essayer de tirer de la juxtaposition des textes, non pas une réponse à la question : Qui sommes-nous? mais une occasion de mieux poser cette question. C'est à ce problème que j'ai consacré les pages d'introduction du livre.

— Oui, ce que vous appelez l'impensable de la pensée contemporaine. Je me suis demandé si vous n'étiez pas allé trop loin en insistant sur le caractère unique de cette révolution. Vous dites qu'il y a une distance entre ce que nous savons et ce que nous sentons. Cette distance, nous en supportons pourtant la tension depuis qu'on nous a appris, par exemple, que la terre est ronde, bien qu'elle continue de nous apparaître plate. Je suppose aussi que dans l'esprit d'un sauvage, la distance à franchir a été énorme pour passer du temps vécu au temps mesuré. Je veux dire par là que la crise de notre époque n'est peut-être pas très neuve, mais permanente dans l'histoire, à des degrés d'intensité plus ou moins aiguë; qu'on pourrait peut-être faire plus confiance au génie cumu-

latif de l'esprit humain, à des solutions par complémentarité de nos problèmes, comme dit Oppenheimer. Je vous avouerai volontiers que l'apocalypse m'effraye. Je préfère qu'on compare notre état actuel à un changement d'ère. La fin du néolithique, dit l'abbé Breuil. Ce qui est une manière de consolation, puisqu'il y aura eu, avant nous, une fin du paléolithique.

— Il me semble que le rapprochement de nos textes, le fait qu'ils puissent tous être rapprochables, prouve que chaque vérité, et pas seulement une ou deux, est une inversion des évidences. Voyez le lien que je crois discernable entre l'art dit abstrait, la géométrie non-euclidienne, la physique moléculaire, la philosophie existentielle. Mais, d'autre part, je n'ai jamais dit que cette obscurité, cette étrangeté de nos découvertes détruisaient le réel. Elles nous conduisent simplement aux fondements du réel. Fondements qui ont déjà pu être approchés au cours de l'histoire, mais, accordez-moi cela, avec moins de systématisme.

Et Gaëtan Picon, avec un coup d'œil ironique :

— De quelque manière que je considère vos remarques, vous apportez de l'eau à mon moulin. Ou bien la résistance même que vous lui opposez prouve l'existence d'un certain esprit contemporain. Ou bien vous êtes trop pressé de construire, ou de reconstruire, alors que moi je ne crois pas que l'homme « construise » sa vérité : il la rencontre.

C'est vrai. Je me sens un peu comme un baigneur qui tâte la vague du bout du pied. Gaëtan Picon au contraire a fait le plongeon et, plutôt que d'essayer de marcher dans l'eau, il a appris, ou il apprend encore, à nager. Cette recherche têtue et positive d'un équilibre dans un milieu étranger et fluide est un bel exemple de courage intellectuel qui, je crois, le définit bien. — GEORGES PIROUÉ.

## Exposition Paul Léautaud.

Les manuscrits, autographes, documents, correspondances, provenant de la succession Paul Léautaud et donnée à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, seront exposés, à la salle Doucet, 10, place du Panthéon, du 9 au 20 décembre.

## Alain et l'enseignement.

Sous le titre de « Pédagogie », le *Mercure* a donné au mois de juin dernier quelques-unes des Leçons de pédagogie d'Alain, encore inédites, et dont l'ensemble doit paraître en volume aux Presses universitaires de France.

Il est opportun de rappeler cette publication au moment où l'Association des Amis d'Alain consacre un numéro spécial de son

bulletin (n° 5, octobre 1957, 75, avenue Emile-Thiébaud, Le Vésinet, Seine-et-Oise, cent francs) à Alain et l'enseignement.

En un moment où la réforme de l'enseignement se présente « devant l'opinion et le Parlement avec plus d'insistance que de clarté », il n'était certes pas superflu de rappeler quelle fut là-dessus la pensée d'Alain : « Car Alain, écrit M. Henri Bouché dans ce Bulletin, fut éducateur et professeur avant tout, et instituteur dans toute la force du terme. Il n'eût pas traité à la légère l'une des questions majeures de notre temps. »

Le numéro spécial du Bulletin se compose de deux parties. La première recueille, sur le sujet, quelques-uns des Propos qui n'ont jamais été rassemblés en volume, donc que l'on peut regarder aujourd'hui comme pratiquement inédits. La seconde, établie par M. Henri Bouché, est constituée d'extraits où se trouve mis en place l'essentiel des vues d'Alain.

Encore quelques mots de M. Henri Bouché : « Pas un instant je n'ai songé à utiliser la pensée d'Alain pour ou contre la réforme proposée de l'enseignement. Certains l'ont fait déjà et il m'a paru que leurs citations des Propos étaient à tout le moins trop partielles pour qu'on ne soit pas tenté de les juger partiales. J'ai donc avant tout essayé d'être raisonnablement complet. »

#### Au Mercure de France.

★ De Jules Supervielle, le Mercure a déjà publié : « Poèmes » (avril 1948), « La jeunesse doctoresse » (janvier 1956).

★ De Georges Piroué : « Rulita », nouvelle (janvier 1954), « Pygmalion », nouvelle (septembre 1954), « Chansons » (mars 1957).

★ De L. C. Breunig : « Apollinaire et Annie Playden » (avril 1952).

★ L'Académie française vient de créer un Grand Prix de Poésie doté de 300.000 francs qui, dans l'esprit de ses fondateurs, doit être l'équivalent annuel des Grands Prix de Littérature et du Roman. Il a été décerné pour la première fois le 4 juillet 1957 à André Berry, auteur des Esprits de Garonne, du Trésor des Lais et de sa suite : La course d'entre deux ports, l'ancien d'Europe (le tout publié chez Julliard) ainsi que du Songe d'un païen moderne (Julliard) et des Poèmes involontaires (H. Lefebvre), récemment complétés par des Sonnets surréels (Rougerie, à Limoges).

André Berry, né à Bordeaux en 1902, avait déjà reçu en 1955 le Grand Prix Littéraire de cette ville. Son œuvre a été étudiée notamment par Pierre Labracherie (La vie inimitable d'André Berry, Julliard, 1943), Edgar Vales (André Berry, poète des Esprits de Garonne et du Trésor des Lais, H. Lefebvre, 1949), et Roger Rabiniaux (André Berry, homme libre, poète vivant, Rougerie, 1956).

★ On se rappelle l'article sur « Alain lecteur de Dickens » que M. Sylvere Monod a publié dans le Mercure de septembre. M. S.

Monod y écrivait avec humour : « Il serait ridicule de méconnaître les difficultés rencontrées par les traducteurs français de Dickens; sa langue est intensément anglaise; il use d'un vocabulaire infini; toutes les ressources d'une incomparable souplesse idiomatique sont à sa disposition... Pour ma part, ayant traduit déjà sensiblement plus de trois mille pages de Dickens et signé l'engagement d'en traduire au moins quinze cents de plus d'ici peu, je serais tenté de conclure que Dickens est un auteur essentiellement intraduisible en français. »

★ M. Sylèvre Monod vient néanmoins de donner dans la collection des *Classiques Garnier* une traduction nouvelle des *Aventures d'Olivier Twist*, en un volume de plus de six cents pages, avec introduction, notes et bibliographie. Précédemment il avait enrichi la même collection de *La vie et les aventures personnelles de David Copperfield le jeune*, en deux tomes.

★ On se rappelle qu'il est aussi l'auteur d'un très important ouvrage critique sur Dickens romancier (*Hachette*, 1953).

★ S. Exc. M. Pham duy Khiêm, ambassadeur du Viêt-Nam en France, a été reçu, le 5 novembre, docteur honoris causa de l'université de Toulouse.

M. Pham duy Khiêm est l'auteur des *Légendes des terres sereines*, ouvrage publié au *Mercure* en 1951.



# TABLE ALPHABÉTHIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

PRÉCÉDÉE D'UN

## TABEAU DE CONCORDANCE

ENTRE LES TOMES, LA DATE DES NUMÉROS  
LES NUMÉROS DE LA PAGINATION

**1957**

La table indique le tome et la pagination des textes publiés dans la première partie de chaque numéro de la revue. Le tableau de concordance ci-dessous permet de déterminer les numéros de la revue correspondant à ces références par tomes et pages.

La lettre **M**, suivie d'un titre de rubrique, désigne les textes parus dans la *Mercvriale*; on en trouvera le détail dans la table spéciale de la *Mercvriale* (p. 733), où les rubriques sont classées par ordre alphabétique, et les textes par ordre chronologique à l'intérieur de chaque rubrique.

Le mot **Gazette** désigne les textes parus dans la *Gazette*, et dont on trouvera le détail par ordre chronologique dans la table spéciale de la *Gazette* (p. 738).

## TABEAU DE CONCORDANCE

1 <sup>er</sup> janvier N° 1121	T. CCCXXVI p.1-240	1 <sup>er</sup> mai 1125	CCCXXVII 1-192	1 <sup>er</sup> septembre 1129	CCCXXVIII 1-192
1 <sup>er</sup> février 1122	CCCXXVI 241-432	1 <sup>er</sup> juin 1126	CCCXXVII 193-384	1 <sup>er</sup> octobre 1130	CCCXXVIII 193-384
1 <sup>er</sup> mars 1123	CCCXXVI 433-624	1 <sup>er</sup> juillet 1127	CCCXXVII 385-576	1 <sup>er</sup> novembre 1131	CCCXXVIII 385-576
1 <sup>er</sup> avril 1124	CCCXXVI 625-803	1 <sup>er</sup> août 1128	CCCXXVII 577-768	1 <sup>er</sup> décembre 1132	CCCXXVIII 577-768

**Alain**

Pédagogie, CCCXXX, 193.

**Pierre Albert-Birot**

Grabineulor à Paris, CCCXXX, 261.

**Suzanne Allen**

A bouche fermée, *poème*, CCCXXIX, 238.

**J.-F. Angellox**

M. Lettres germaniques.  
Gazette.

**Gérald Antoine**

Gazette.

**Jean Agreil**

Le contrat animal, CCCXXX, 108.

**Claude Aveline**

Moi, Louis Bertrand (Pour le 150<sup>e</sup> anniversaire de la naissance d'Aloysius Bertrand), CCCXXI, 29.

**Jacques Baron**

A ras de terre, CCCXXIX, 606.

**Robert Barroux**

Haines et chimères du duc de Saint-Simon, CCCXXI, 646.

**Roger Bastide**

M. Brésil.

**André-Paul Bastien**

Domaines, *poèmes*, CCCXXI, 90.

**Albert Béguin**

Gazette.

**André Berry**

Epigrammes, CCCXXI, 620.

**Pierre de Boisdeffre**

Quatre poètes français à l'heure allemande, CCCXXX, 645.

**Anne-Marie Bon**

La figure du premier héros de Tchekhov, CCCXXIX, 660.

**Antoine Bon**

M. Méditerranée ancienne.

**Yves Bonnefoy**

Scènes de « Jules César » de Shakespeare, CCCXXIX, 193; L'Invention de Balthus, CCCXXIX, 402.  
M. Lettres.

**J. Bonnerot**

M. Bibliothèques; Variétés.  
Gazette.

**Alain Bosquet**

M. Variétés.

**André du Bouchet**

Près du souffle, *poèmes*, CCCXXX, 436.

**L. C. Breunig**

Max Jacob et Picasso, CCCXXI, 581.

**Léon Cellier**

Gazette.

**Philippe Chabaneix**

M. Poésie.  
Gazette.

**Jean-François Chabrun**

Frontière, CCCXXX, 458.

**G. E. Clancier**

Vacances, CCCXXX, 440.

**Hugo Claus**

Poèmes, CCCXXIX, 390.

**Marcel Cohen**

Gazette.

**G. Contenau**

M. Archéologie orientale.

**Jacques Crépét**

(en collaboration avec Cl. Pichois)

La mort de « La Belle aux cheveux d'or », CCCXXIX, 456.

**Jean Dagens**

M. Variétés.

**Raymond Datheil**

Le mur, CCCXXI, 263.

**Herbert Dieckmann**

Diderot et son lecteur, CCCXXIX, 620.

**René Dollot**

Guillaume Guizot, Taine et Stendhal (lettres inédites de G. Guizot), CCCXXX, 623.

**Ladislav Dormandi**

Un tremblement de terre, CCCXXX, 420.

**Marie Dormoy**

Paul Léautaud employé, CCCXXX, 31.

# Table alphabétique par noms d'auteurs

**Dina Dreyfus**

Vraies et fausses énigmes, CCCXXXI, 268.

**Gilbert Dupraz**

Cantate pour un sauvage, *poème*, CCCXXIX, 81.

**A. B. Duff**

Ingratitudes, CCCXXX, 619; Présentation de « Ecrits de Perse » du Comte de Gobineau, CCCXXXI, 388.

**Marie-Jeanne Durry**

Madame Bovary, CCCXXIX, 649.

**Dussane**

M. Théâtre.

**Pierre Escoube**

Escales en Amérique Centrale, CCCXXI, 58.

**A. Espiau de la Maestre**

Traduction de « La Marquise de la Pivardière » de Hoffmann, CCCXXX, 385.

**Yves Florenne**

M. Disques.

**Jean Follain**

Allées et venues, CCCXXIX, 397.

**Clarisse Francillon**

Berezill, *nouvelle*, CCCXXIX, 582.

**Nino Frank**

M. Italie.

**René Garneau**

M. Lettres canadiennes françaises.

**Jean Gaulmier**

M. Variétés.

**J.-M. Gilis**

M. Variétés.

**J.-P. Giraudoux**

Le fils, *nouvelle*, CCCXXIX, 67.

**Comte de Gobineau**

Ecrit de Perse, treize lettres à sa sœur, CCCXXXI, 388.

**Armel Guerne**

Présentation de « Contes japonais du XI<sup>e</sup> siècle », CCCXXXI, 597.

**E. J. W. Hoffmann**

La Marquise de la Pivardière, CCCXXX, 385.

**Edmond Jabès**

Le lien et les heures, *poèmes*, CCCXXX, 594.

**René Jasinski**

Le sens des « Plaideurs », CCCXXXI, 424.

**Beniamino Joppolo**

Daino, *nouvelle*, CCCXXXI, 211.

**Alain Jouffroy**

Voyage à l'intérieur de l'amour, CCCXXXI, 416.

**Edmond Humeau**

De la main fulcrée, *poèmes*, CCCXXX, 385.

**Roger Kervran**

Fortune de guerre, *nouvelle*, CCCXXX, 664.

**Maurice Kunel**

Présentation de « Lettres à Armand Rassenfosse » de Félicien Rops, CCCXXXI, 5.

**Robert Laulan**

M. Institut et Sociétés savantes.

**Paul Léautaud**

Journal littéraire 1925, CCCXXX, 5.

**Raymond Lebègue**

M. Variétés.

**Léna Leclercq**

Poèmes, CCCXXXI, 54.

**Yves-Gérard Le Dantec**

Gazette.

**Théo Léger**

Poèmes, CCCXXIX, 577.

**Yves Le Hir**

Un aspect de la sensibilité de Fromentin dans « Dominique », CCCXXXI, 286.

**Gilbert Lely**

Introduction aux « 120 Journées de Sodome », CCCXXXI, 497.  
M. Variétés.

**Paul-André Lesort**

Le fer rouge, *roman*, CCCXXIX, 210; 418.

**G. Lestien**

M. Dans le monde contemporain.

**Jacques Lethève**

L'amitié de J. K. Huysmans et de Jean Lorrain, CCCXXXI, 71.

**Jacques Levron**

M. Sociétés savantes de province; Variétés.

**Robin Livio**

Bagatelles difficiles, cccxxx, 485.

**René Lyr**

M. Belgique.

**M. M.**

M. Comptes rendus de Lettres.

**M. Mahn-Lot**

M. Comptes rendus d'Histoire.

**Frédéric Maigné**

Le philtre d'herbes, *poèmes*, cccxxx, 641.

**Emile Mâle**

La décoration sculptée à l'époque carolingienne, cccxxx, 577.

**Robert Mallet**

A Séville, cccxxix, 36; Les attendrissements du cynique, cccxxx, 58.

**Thomas Mann**

Florenza, *fin*, cccxxix, 41.

**Henri Martineau**

Sur une correspondance, cccxxx, 49; Paul-Jean Toulet et Francis Jammes, cccxxx, 228.

**Lucie Mazauric**

M. Arts.

**Pierre Mélése**

Les demeures parisiennes de Molière, cccxxix, 260.

**Alexandre Micha**

✓ Aminte, *nouvelle*, cccxxxi, 468.

**Henri Michaux**

Le problème du démoniaque, cccxxix, 385.

**Georges Mongrédien**

Le meilleur ami de Molière : Châpelle, cccxxix, 86; 242.  
M. Histoire.

**Sylvère Monod**

Alain, lecteur de Dickens, cccxxxi, 108.

**Jeanne Nabert**

Le décloqueur de croix, *nouvelle*, cccxxxi, 92.

**Octave Nadal**

Les « larmes de l'esprit » dans La Jeune Parque, cccxxxi, 193.

**Maurice Nadeau**

Les jugements littéraires de Paul Léautaud, cccxxx, 77.

**Jean Orlieux**

Monsieur Léautaud, cccxxx, 68.

**A. Ouy**

M. Philosophie.

**Robert Pageard**

M. Variétés.

**Pascal Pia**

Le Petit Ami en apprentissage, cccxxx, 43.

**Claude Pichois**

(en collaboration avec J. Crépet)

La mort de « La Belle aux cheveux d'or », cccxxix, 456.

M. Variétés; Comptes rendus d'Histoire littéraire.

**Gaëtan Picon**

Poétique et poésie de Pierre Reverdy, cccxxix, 16.

M. Lettres.

Gazette.

**François Piétri**

Recherches sur un plagiat, cccxxx, 600.

**Georges Piroué**

Atalante, *nouvelle*, cccxxxi, 473; 623.

M. Comptes rendus de Lettres.  
Gazette.

**Jean Pommier**

Jacques Crépet, cccxxix, 450.

**Jean Pourtal de Ladevèze**

M. Comptes rendus de Poésie.

**Alain Prévost**

Les amoureux d'Euville, *nouvelle*, cccxxx, 460.

**Jean Queval**

La fin des tramways, cccxxxi, 248.

M. Images et sons.

**Marcel Raymond**

Du jansénisme à la morale de l'intérêt, cccxxx, 237.

**Pierre Reverdy**

Un morceau de pain noir, cccxxix, 5.



Table alphabétique par noms d'auteurs

**Félicien Rops**

Lettres à Armand Rassenfosse, cccxxxi, 5.

**Jean Rousselot**

Culssons d'ortie, cccxxx, 479.

**S**

M. Comptes rendus d'Arts.

**S. P.**

M. Comptes rendus de Lettres.

**S. de Sacy**

M. Histoire littéraire; Variétés.

**Maurice Savin**

Qui-dit-vrai, conte persan, cccxxx, 225.

**Jules Superville**

Poèmes, cccxxxi, 577.

**Jules Tordjman**

Ernst, cccxxx, 266.

**Roger Trinquet**

Le dernier message politique de Montaigne, cccxxix, 812.

**Paul Valet**

Lacunes, poème, cccxxxi, 221.

**Jacques Vallette**

M. Lettres anglo-saxonnes.

**Nicole Vedrès**

M. Mémoire d'aujourd'hui.

**Anne Vernet**

Poèmes, cccxxx, 255.

**R. L. Wagner**

Le style de Léautaud ou « La leçon d'anatomie », cccxxx, 114.

**Patrick Waldberg**

« Monsieur Maurice Boissard », cccxxx, 88; La jeunesse de Max Ernst, cccxxx, 266.

**Paul Zumthor**

M. Lettres helvétiques.

# TABLE CHRONOLOGIQUE DE LA MERCVRIALE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DES RUBRIQUES

1957

## ARCHEOLOGIE ORIENTALE

(G. Contenau)

**Janvier :** *Les scribes d'Égypte et de Mésopotamie.* — **Juillet :** *Les religions anciennes de la Mésopotamie.* Comptes rendus. — **Novembre :** *Musées d'Occident et pillages antiques.* Comptes rendus. — **Décembre :** *La médecine d'Égypte et de Babylonie.* Comptes rendus.

## ARTS

(Lucie Mazauric)

**Janvier :** *Odilon Redon au Musée de l'Orangerie; Germaine Richier au Musée d'Art moderne; Barye au Musée du Louvre.* Comptes rendus (par L. M., S.). — **Mars :** *Gustave Geffroy et l'art moderne à la Bibliothèque Nationale.* Comptes rendus (par L. M.). — **Mai :** *Le Musée de Cluny.* Comptes rendus. — **Juillet :** *[Aménagements de Musées]; Chassériau au cabinet des dessins du Louvre.* — **Septembre :** *L'art ancien tchécoslovaque au Musée des Arts décoratifs; La collection Lehman au Musée de l'Orangerie; le Second Empire au Musée Jacquemart-André.* Comptes rendus. — **Novembre :** *Antonina Vallentin.*

## BELGIQUE

(René Lyr)

**Mars :** *[Le jubilé de Franz Hellens; Gustave Charlier].* Comptes rendus. — **Août :** *[Lucien Marchal; Armand Bernier].* Comptes rendus.

## BIBLIOTHEQUES

(Jean Bonnerot)

**Mars :** *Après la pluie, le soleil.* [*« Manuel de bibliographie littéraire », par Jeanne Giraud; « Avviamento allo studio della Lingua e della Letteratura francese », par Carlo Cordié.*] Comptes rendus.

## BRESIL

(Roger Bastide)

**Mars :** *Souvenir de Mario de Andrade.* Comptes rendus.

## DANS LE MONDE CONTEMPORAIN

(G. Lestien)

**Juin :** *La guerre contre la faim* [par R. Brittain]. Comptes rendus. — **Novembre :** *Ouvrages récents sur l'U. R. S. S.* Comptes rendus.

## DISQUES

(Yves Florenne)

**Février :** *Retour sur l'année Mozart*. Comptes rendus. — **Juillet :** *Suites à l'année Mozart*. Comptes rendus.

## GRECE

(André Mirambel)

**Décembre :** [Panorama des ouvrages d'histoire, de critique et des romans]. Comptes rendus.

## HISTOIRE

(Georges Mongrédien)

**Janvier :** *Une agence de renseignements royalistes sous la Révolution*. Comptes rendus (par G. M., S. P., M. Mahn-Lot). — **Avril :** *L'assassinat de Henri IV* [« L'étrange mort de Henri IV », par Ph. Erlanger]. Comptes rendus (par G. M., M. Mahn-Lot, G. L.). — **Juillet :** *La Mauresse de Moret* [« Vieilles histoires, étranges énigmes », par L. Hastier]. Comptes rendus (par G. M., G. L., M. Mahn-Lot). — **Octobre :** *L'aigle et la colombe* [Louis II de Bavière; Elisabeth d'Autriche]. Comptes rendus (par G. M., M. Mahn-Lot).

## HISTOIRE LITTÉRAIRE

(S. de Sacy)

**Janvier :** *La « carrière » de Racine* [« La carrière de Jean Racine », par Raymond Picard]. Comptes rendus. — **Octobre :** *Un essai sur Voltaire*. [« Voltaire l'impétueux », par A. Delattre]. Comptes rendus (par S. de Sacy, Claude Pichois).

## IMAGES ET SONS

(Jean Queval)

**Janvier :** *Stand up! Stand up!* Comptes rendus. — **Février :** *Savez-vous sociomètre?* Comptes rendus. — **Mars :** *Une question* [La télévision]. — **Avril :** *Le professeur de Monsieur Jourdain* [« Littérature et Radio », numéro des « Cahiers d'études de Radio-Télévision »]. — **Mai :** *Manifeste de poche pour un cinéma visionnaire*. Comptes rendus. — **Juin :** *Le cinéma des yeux ouverts* [Cinéma anglais]. Comptes rendus. — **Juillet :** *Eisenstein et Vigo* [« Eisenstein », par Marie Seton; « Jean Vigo », par P. E. Salès Gomes]. Comptes rendus. — **Août :** *L'homme seul chez les grands nombres* [« Le fil de la vie », de Max-Pol Fouchet]. Comptes rendus. — **Septembre :** *Constellations* [« Les Stars », par Edgar Morin]. — **Octobre :** *Dame* [Lo Duca; Ado Kyrrou]. — **Novembre :** *Au Salon* [de la Radio, Télévision eu du Disque]. — **Décembre :** *Triste confession* [« Petit cinéma sentimental », par Nino Frank].

## INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES

(Robert Laulan)

**Janvier :** *Roncevaux; Société d'études du XVII<sup>e</sup> siècle*. — **Février :** *Séances solennelles*. — **Mars :** *Suppléments au Voyage de Bougainville*. — **Avril :** *La part de l'humour dans les « Mémoires d'Outre-Tombe »*. — **Mai :** *La Sphinx tricéphale dite « Panthée » d'Amphipolis et la démonologie; Idées de Chateaubriand en matière de politique coloniale; Nouvelles campagnes de fouilles à Ras-Shamra*. — **Juin :** *A propos de la formation scolaire de Napoléon*. — **Juillet :** *Echos du 82<sup>e</sup> Congrès des Sociétés savantes de Bordeaux-Libourne*. — **Août :** *Une mutinerie militaire exemplaire*. — **Septembre :** *La querelle de la contrefaçon littéraire*. — **Octobre :** *L'Evangile selon saint Thomas; Les « mensonges » de M. de Chateaubriand; Une stèle araméenne du VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère*. — **Novembre :** *Les vraies causes de la fondation de la Toison d'or; Les « mensonges » de M. de Chateaubriand (suite)*. — **Décembre :** *Une source de l'histoire sentimentale : les Archives judiciaires*.

## ITALIE

(Nino Frank)

**Mars :** *Pirandello et le théâtre italien*. Comptes rendus. — **juin :** *Solitudes habitées*. Comptes rendus. — **Octobre :** *D'une frontière entre littérature et cinéma*. Comptes rendus.

## LETTRES

(Gaëtan Picon)

**Janvier :** *Romanciers-poètes* [« Le Pain noir » de G.-E. Clancier; « Les Tortues » de Loys Masson; « La nuit de Londres » d'Henri Thomas; « Le bleu d'outre-tombe » de René-Jean Clot; « Le lis de mer » d'A. Pieyre de Mandiargues]. Comptes rendus (par Georges P., S. P.). — **Février :** Comptes rendus (par S. P., Georges P.). — **Mars :** *Paul Léautaud et « Le petit ami »*. Comptes rendus (par Georges Piroué, S. P.). — **Avril :** *Sur Antonin Artaud*. Comptes rendus (par S. P., Georges Piroué). — **Mai :** *L'Exil et le Royaume* [d'Albert Camus]. Comptes rendus (par S. P., Georges P., M. M.). — **juin :** *Du roman expérimental* [« La Jalousie » d'Alain Robbe-Grillet; « L'emploi du temps » de Michel Butor; « Tropismes » de Nathalie Sarraute]. Comptes rendus (par Georges Piroué, S. P.). — **juillet :** *Situation de la jeune poésie*. I. [« Anthologie de la poésie nouvelle » par Jean Paris]. Comptes rendus (par Georges P., S. P.). — **Août :** *Situation de la jeune poésie*. II. Comptes rendus (par Georges P., M. M., D. G., S. P.). — **Septembre :** *Le bonheur fou* [de Jean Giono]. Comptes rendus (par Georges Piroué). — **Octobre :** *L'artiste, le monde et le style* [« Métamorphose de l'artiste » par André Masson]. — **Novembre :** « Dans un mois, dans un an », par Françoise Sagan; « La Loi », par Roger Vailland; « Fort Frédérik », par Françoise des Ligneris. Yves Bonnefoy; « Mélodrame », par Pierre Jean Jouve. Comptes rendus (par Georges P.).

## LETTRES ANGLO-SAXONNES

(Jacques Vallette)

**Janvier :** *La Grande-Bretagne à jour*. Comptes rendus. — **Février :** *Huxley quand même*. Comptes rendus. — **Mars :** *Images et idées*. Comptes rendus. — **Avril :** *Croissance de Henry James*. Comptes rendus. — **Mai :** *Autour de Shakespeare*. Comptes rendus. — **juin :** *Victoire, déclin, antinomies du puritanisme*. Comptes rendus. — **juillet :** *Comment aborder la pensée de Burke*. Comptes rendus. — **Août :** *Shakespeariana*. — **Septembre :** *Fin d'un célibataire* [James Boswell]. Comptes rendus. — **Octobre :** *Un petit roman bien fait* [« The Hireling » de L. P. Hartley]. Comptes rendus. — **Novembre :** *Alfred Edward Housman (1859-1936)*. Comptes rendus. — **Décembre :** *Histoire d'une réussite*. [« The golden Sovereign », de Richard Church.] Comptes rendus.

## LETTRES CANADIENNES FRANÇAISES

(René Garneau)

**Février :** *Littérature d'idées* [« Essais sur le Québec contemporain », par Maurice Tremblay, etc.; « Canadiens et Canadiens », par Michel Brunet; « L'appel de la race », par M. Groulx; « Jacques Rivière », par Paul Beaulieu]. — **Octobre :** *La jeune poésie*.

## LETTRES GERMANIQUES

(J.-F. Angelloz)

**Janvier :** *Prrière et poésie* [Gertrud von Le Fort]. Comptes rendus. — **Février :** *Connaissance de l'Allemagne*. Comptes rendus. — **Mars :** *A la recherche des réserves humaines* [Une enquête de Magnum; « Unter dem Schatten deiner Flügel », par J. Klepper]. Comptes rendus. — **Avril :** *A la recherche des réserves humaines*. II. [« Paul Klee », par Will Grohmann; Max Beckmann]. Comptes rendus. — **Mai :** *Situation actuelle du théâtre*. Comptes rendus. — **juin :** *Gœthe*. Comptes rendus. — **juillet :** *De l'engagement* [Erich Nossak]. Comptes rendus. — **Août :** *Christian Morgenstern*. Comptes rendus. — **Septembre :** *Walter Benjamin*. Comptes rendus. — **Octobre :** *La destinée douloureuse d'Alfred Döblin (1878-1957)*. Comptes rendus. — **Novembre :** « Les Démons », par Heimito von Doderer. Comptes rendus. — **Décembre :** *Robert Walser (1878-1956)*. Comptes rendus.



## LETTRES HELVÉTIQUES

(Paul Zumthor)

**Février** : *La Suisse dans l'opinion et dans les lettres françaises.* — **Mars** : *Littérature alémanique.* Comptes rendus. — **Août** : *Littérature romande.* Comptes rendus.

## MEDITERRANÉE ANCIENNE

(Antoine Bon)

**Février** : *De Pythagore à Socrate* [« Pythagore, fils d'Apollon », par F. Millepierres; « De Pythagore aux Apôtres », par J. Carcopino; « Socrate, sa vie, son temps », par H. E. del Medico]. Comptes rendus. — **Juin** : *Problèmes homériques.* Comptes rendus. — **Décembre** : *Piété et ironie romaines* [« Histoire politique et psychologique de la religion romaine », de Jean Bayet]. Comptes rendus.

## MEMOIRE D'AUJOURD'HUI

(Nicole Vedrès)

**Janvier** : *Xénophon déjà...* [« Le travail en miettes », par G. Friedmann]. — **Février** : [« De l'Angleterre », par J. Queval]. — **Mars** : [« Christian Dior et moi », par Christian Dior]. — **Avril** : *Publiques Relations.* — **Mai** : *En attendant Beckett.* — **Juin** : [« Mythologies », par Roland Barthes]. — **Juillet** : *Les grenouilles demandent un préfet* [« La lutte contre le bruit », par les D<sup>rs</sup> Trémolières, Besson, Mazarakis]. — **Août** : *Dialogues des statistiques.* — **Septembre** : *Le loup vert.* — **Novembre** : *A quoi rêvent les réalistes.*

## MUSIQUE

(René Dumesnil)

**Janvier** : *« Genoveva » de Robert Schumann.* Comptes rendus. — **Février** : *Vincent d'Indy (A propos du 25<sup>e</sup> anniversaire de sa mort).* — **Mars** : *Trois reprises : « Don Juan », « Così fan tutte », « La damnation de Faust ».* — **Avril** : *« Le martyre de saint Sébastien » à l'Opéra.* Comptes rendus. — **Mai** : *« Capriccio » de Richard Strauss à l'Opéra-Comique.* — **Juin** : *L'Opéra de Belgrade au Théâtre des Nations; Dixième symphonie d'Hector Villa-Lobos.* Comptes rendus. — **Juillet** : *Schönberg, Bartok, Henze aux ballets du Wuppertal; Le concert de l'Europe.* Comptes rendus. — **Août** : *Le Komische Oper de Berlin au Théâtre des Nations; « Le renard rusé » de Leos Janacek.* Comptes rendus. — **Septembre** : *« Dialogues des Carmélites » de Georges Bernanos, et Francis Poulenc à l'Opéra.* — **Octobre** : *« Le Serment », d'Alexandre Tansman.* — **Novembre** : *A propos de la saison italienne du Théâtre des Nations : retour à Rossini.* Comptes rendus. — **Décembre** : *Sibelius.* Comptes rendus.

## PHILOSOPHIE

(A. Ouy)

**Février** : *Descartes, ce mortel...* [« Descartes par lui-même », par S. de Sacy]. Comptes rendus. — **Avril** : *Esthétique* [« Traité d'esthétique », par R. Bayer; « Le Musée inimaginable », par Georges Duthuit]. Comptes rendus. — **Juin** : *La psychologie des peuples et les écrivains.* Comptes rendus. — **Août** : *La poétique de l'espace* [de Gaston Bachelard]. Comptes rendus. — **Octobre** : *Sur l'évolution.* Comptes rendus. — **Décembre** : *L'Encyclopédie française* [tome XIX : Philosophie; Religion]. Comptes rendus.

## POÉSIE

(Philippe Chabaneix)

**Février** : *Les Poésies complètes d'Henry Charpentier; Florilège poétique de Tristan Klingsor; L'œuvre poétique de Robert Ganzo; Ce qui me chante,* par P. Gilson. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze). — **Avril** : *A la mémoire d'Emmanuel de Lochac; L'œuvre poétique de Marie Noël; Cette longue absence,* par Ginette Bonvalet; *Pâtures du silence,* par Jean Mogin. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze). — **Juin** :

*Florilège poétique* de Louisa Paulin; *André Salmon*, par Pierre Berger; *Le chant de la danse macabre*, par Albert Flory; *Le temps revient*, par Gisèle Lombard-Mauroy. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze). — **Août** : *Choix de poésies* de René Bizet; *Les sombres vallées*, par Claude Fourcade; *Le monde transparent*, par Armand Bernier; *Les noces de la terre*, par Charles Le Quintrec. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze). — **Octobre** : *Maurice Fombeure*, par J. Rousselot; *Premier Testament*, par Alain Bosquet; *Où le sang a coulé*, par Rouben Melik. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze). — **Décembre** : *Pierres levées*, suivi de *Maisons* par Jules Romains; *Images de la nuit*, par Anne-Marie Oddo; *Litanie*, par Roger Michael; *La Vigie aveugle*, par Anne-Marie Bauer; *D'une voix chuchotée*, par André Henry. Comptes rendus (par J. Pourtal de Ladevèze).

## SOCIETES SAVANTES DE PROVINCE

(Jacques Levron)

**Janvier** : *Une petite ville sous la Révolution*. — **Mars** : *Trouvailles d'archivistes*; *Dante et les Capétiens*; *Livres de raison normands*. — **Juillet** : *Un Saint-Simonien dans l'arène politique*. — **Septembre** : *La guerre de course en Méditerranée*. — **Décembre** : *Passions et crises au XVI<sup>e</sup> siècle*.

## THEATRE

(Dussane)

**Janvier** : *Coriolan*, de Shakespeare (Salle Richelieu); *Ce fou de Platonov*, de Tchekov (T. N. P.). — **Février** : *L'œuf*, de Félicien Marceau (Théâtre de l'Atelier); *La chatte sur le toit*, de Tennessee Williams (Théâtre Antoine). — **Mars** : *Les Misérables*, d'après Victor Hugo, par Paul Achard (Salle Luxembourg); *La nuit romaine*, d'Albert Vidalie (Théâtre Hébertot); *Patate*, de Marcel Achard (Théâtre Saint-Georges). — **Avril** : *Mamma*, d'André Roussin (Théâtre de la Madeleine); *Soirées littéraires de la Comédie-Française* : Molière, La Fontaine, Voltaire. — **Mai** : *Le Faiseur*, de Balzac (T. N. P.); *Le Parasite*, de Tristan L'Hermite (Compagnie de l'Equipe). — **Juin** : *Les voyageurs égarés*, de Guillaume Hanoteau (Théâtre de la Renaissance). — **Juillet** : *Mademoiselle*, de Jacques Deval (Salle Luxembourg); *Titus Andronicus*, de Shakespeare, par « The Shakespeare Memorial Theatre Company » (Théâtre des Nations à Sarah-Bernhardt). — **Septembre** : *A propos des concours du Conservatoire : méditations de vacances*. — **Novembre** : *La terre est basse*, d'Alfred Adam (Théâtre La Bruyère); *Spectacle Ionesco* (Théâtre d'Aujourd'hui); *La famille Hernandez*, spectacle du C. R. A. D. d'Alger (Théâtre Charles de Rochefort). — **Décembre** : *Histoire de Vasco*, de Georges Schehadé; *Le Château*, de Kafka, d'après Max Brod (Compagnie Renaud-Barrault, Théâtre Sarah-Bernhardt); *Journal d'Anne Frank*, adaptation de Georges Neveux (Théâtre Montparnasse).

## VARIETES

**Mars** : Robert Pageard : *Romanciers et conteurs espagnols actuels*; Alain Bosquet : *Norge ou les facéties du sage*; Jean Gaulmier : *Sur un thème obsédant de Lamartine : la chevelure*; Jean Bonnerot : *Deux documents sur Alfred de Vigny*; Jacques Levron : *Le sort des archives privées*. — **Avril** : Claude Pichois : *Des « impondérables » dans la création littéraire*; S. de Sacy : *Descartes. Des « Regulæ » aux « Cogitationes »*, en remontant. — **Août** : Raymond Lebègue : *« Le Martyre de saint Sébastien » et les Mystères*; J.-M. Gillis : *Après Sedan : les étapes douloureuses de Napoléon III en Belgique*. — **Septembre** : J.-M. Gillis : *Le Prince Impérial à Namur en 1870*. — **Octobre** : Jean Dagens et Claude Pichois : *Baudelaire, Alexandre Dumas et le haschisch*; Gilbert Lely : *Le Marquis de Sade et Rétif de la Bretonne*.

## TABLE CHRONOLOGIQUE DE LA GAZETTE

**Janvier** : Gérald Antoine : *Henry de Bouillane de Lacoste (1894-1956)*. — Georges Piroué : *Une heure avec Albert Béguin*. — Yves-Gérard Le Dantec : *Une liste énigmatique de poèmes de Baudelaire*. — Il y a... — *Au Mercure de France*. — **Février** : Philippe Chabaneix : *Mort de Guy-Charles Cros*. — Georges Piroué : *Rencontre avec la fille de Victor Segalen*. — Il y a... — *A propos de Descartes*. — Raymond Schwab et la musique. — *Sur Racine*. — Marcel Cohen : *Du passé simple et du subjonctif passé*. — Albert Béguin : *Péguy et la critique*. — *Rectification sur André Gide*. — *Au Mercure de France*. — **Mars** : Hugo Claus. — *Descartes, le mythe du chevalier et la « Correspondance »*. — *Dans le salon de Georges Duhamel*. — Il y a... — Jean Bonnerot : *Sainte-Beuve à la Cour de Commerce*. — *« Ces infâmes du Mercure... »*. — *Littérature néerlandaise*. — Léon Cellier : *« L' pop e romantique »*. — *Au Mercure de France*. — **Avril** : Georges Piroué : *Avec Pierre Jean Jouve*. — *Rouen commémore Fontenelle*. — *Questions de sommaires*. — Il y a... — *Sur Nicole Vedrès*. — *Au Mercure de France*. — *Errata*. — **Mai** : G. P. : *Le mouvement symboliste à Bruxelles*. — *Les « Cahiers » de Paul Valéry*. — Yves-Gérard Le Dantec : *Banville et Marie Daubrun*. — *Gide hypocrite? (suite)*. — *Arts au Canada*. — *Le Mercure   Fresnes*. — *Au Mercure de France*. — **Juin** : *Mort d'Arnold Van Gennep*. — Albert Béguin. — Georges Piroué : *Henri Guillemin entre deux trains*. — Charles Guérin. — *« Le fer rouge »*. — *En souvenir de Michel Alexandre*. — *Au Mercure de France*. — **Juillet** : *Ungaretti et la poésie de Jouve*. — *L'office du vocabulaire français*. — *Diderot posthume*. — *Lettres canadiennes françaises*. — *Au Mercure de France*. — **Août** : J.-F. Angelloz : *Molière   Pézenas en 1957*. — *Douze romans d'amour*. — **Octobre** : Georges Piroué : *En conversant avec Louis Martin-Chauffier*. — Gaëtan Picon et *l'Encyclopédie de la Pléiade*. — André Billy chez Jean Bonnerot. — *Au Mercure de France*. — *Erratum*. — **Novembre** : Georges Duhamel : *Mort de René Lyr*. — Mme Dussane et les *Soirées littéraires de la Comédie-Française*. — Gaëtan Picon et le *« Panorama des idées contemporaines »*. — *« Botteghe oscure »*. — *A propos de « quatre poètes français à l'heure allemande »*. — *Au Mercure de France*. — **Décembre** : G. Piroué : *Gaëtan Picon nous parle de son « Panorama des Idées contemporaines »*. — *Exposition Paul Léautaud*. — *Alain et l'enseignement*. — *Au Mercure de France*.

# TABLE DES SOMMAIRES

1957

CCCXXIX

N° 1121. — 1<sup>er</sup> JANVIER 1957

PIERRE REVERDY.....	Un morceau de pain noir.....	5
GAETAN PICON.....	Poétique et poésie de Pierre Reverdy.	16
ROBERT MALLET.....	A Séville.....	36
THOMAS MANN.....	Fiorenza, Acte III (fin).....	41
J.-P. GIRAUDOUX.....	Le fils, nouvelle.....	67
GILBERT DUPREZ.....	Cantate pour un Sauvage, poème.....	81
GEORGES MONGREDIEN.....	Le meilleur ami de Molière, Chapelle..	86

MERCURIALE. — GAETAN PICON : Lettres, p. 110. — NICOLE VEDRES : Mémoire d'aujourd'hui, p. 116. — DUSSANE : Théâtre, p. 120. — JEAN QUEVAL : Images et sons, p. 122. — LUCIE MAZAUROIC : Arts, p. 126. — RENE DUMESNIL : Musique, p. 132. — J.-F. ANGELLOZ : Lettres germaniques, p. 136. — JACQUES VALLETTE : Lettres anglo-saxonnes, p. 142. — GEORGES CONTENAU : Archéologie orientale, p. 150. — S. DE SACY : Histoire littéraire, p. 153. — GEORGES MONGREDIEN : Histoire, p. 160. — ROBERT LAULAN : Institut et Sociétés savantes, p. 165. — JACQUES LEVRON : Sociétés savantes de province, p. 169.

GAZETTE. — Henry de Bouillane de Lacoste, par Géraud Antoine. — Une heure avec Albert Béguin, par Georges Piroué. — Une liste énigmatique de poèmes de Baudelaire, par Yves-Cérad Le Dantec. — Il y a... — Au Mercure de France.

CCCXXIX

N° 1122. — 1<sup>er</sup> FEVRIER 1957

YVES BONNEFOY.....	Scènes de « Jules César ».....	193
PAUL-ANDRE LESORT.....	Le fer rouge (I).....	210
SUZANNE ALLEN.....	A bouche fermée, poème.....	238
GEORGES MONGREDIEN.....	Le meilleur ami de Molière, Chapelle..	242
PIERRE MELESE.....	Les demeures parisiennes de Molière..	260

MERCURIALE. — NICOLE VEDRES : Mémoire d'aujourd'hui, p. 296. — Lettres, p. 298. — PHILIPPE CHABANEIX : Poésie, p. 300. — DUSSANE : Théâtre, p. 307. — JEAN QUEVAL : Images et sons, p. 309. — RENE DUMESNIL : Musique, p. 313. — YVES FLORENNE : Disques, p. 317. — J.-F. ANGELLOZ : Lettres germaniques, p. 320. — JACQUES VALLETTE : Lettres anglo-saxonnes, p. 326. — RENE GARNEAU : Lettres canadiennes françaises, p. 334. — PAUL ZUMTHOR : Lettres helvétiques, p. 340. — ROBERT LAULAN : Institut et Sociétés savantes, p. 334. — A. BON : Méditerranée ancienne, p. 348. — A. OUY : Philosophie, p. 352.

GAZETTE. — Mort de Guy-Charles Cros, par Philippe Chabaneix. — Rencontre avec la fille de Victor Segalen, par Georges Piroué. — Il y a... — A propos de Descartes. — Raymond Schwab et la musique. — Sur Racine. — Du passé simple et du subjonctif passé, par Marcel Cohen. — Péguy et la Critique, par Albert Béguin. — Rectification sur André Gide. — Au Mercure de France.



CCCXXIX

N° 1123. — 1<sup>er</sup> MARS 1957

HENRI MICHAUX.....	Le problème du démoniaque.....	385
HUGO CLAUS.....	Poèmes.....	390
JEAN FOLLAIN.....	Allées et venues.....	397
YVES BONNEFOY.....	L'Invention de Balthus.....	402
PAUL-ANDRÉ LESORT.....	Le fer rouge, roman (fin).....	418
JEAN POMMIER.....	Jacques Crépét.....	450
J. CREPET et C. PICHOS.....	La mort de « la Belle aux cheveux d'or ».....	456

MERCURIALE. — GAETAN PICON : Lettres, p. 462. — NICOLE VEDRES : Mémoire d'aujourd'hui, p. 469. — DUSSANE : Théâtre, p. 473. — JEAN QUEVAL : Images et sons, p. 476. — LUCIE MAZAURIC : Arts, p. 478. — RENE DUMESNIL : Musique, p. 481. — J.-F. ANGELLOZ : Lettres germaniques, p. 484. — JACQUES VALLETTE : Lettres anglo-saxonnes, p. 491. — RENE LYR : Belgique, p. 498. — ROGER BASTIDE : Brésil, p. 504. — PAUL ZUMTHOR : Lettres helvétiques, p. 508. — NINO FRANK : Italie, p. 511. — JEAN BONNEROT : Bibliothèques, p. 515. — ROBERT LAULAN : Institut et Sociétés savantes, p. 523. — JACQUES LEVRON : Sociétés savantes de province, p. 526. — J. BONNEROT, A. BOSQUET, J. GAULMIER, J. LEVRON, R. PAGEARD : Variétés, p. 530.

GAZETTE. — Hugo Claus. — Descartes, le mythe du Chevalier et la « Correspondance ». — « Ces infâmes du Mercure... ». — Dans le salon de G. Duhamel. — Il y a... — Littérature néerlandaise. — « L'épopée romantique ». — Sainte-Beuve à la Cour du Commerce, par J. Bonnerot. — Au Mercure de France.

CCCXXIX

N° 1124. — 1<sup>er</sup> AVRIL 1957

THEO LEGER.....	Poèmes.....	577
CLARISSE FRANCILLON.....	Berezill, nouvelle.....	582
JACQUES BARON.....	A ras de terre.....	606
ROGER TRINQUET.....	Le dernier message politique de Montaigne.....	612
HERBERT DICKMANN.....	Diderot et son lecteur.....	620
MARIE-JEANNE DURY.....	Madame Bovary.....	649
ANNE-MARIE BON.....	La figure du premier héros de Tchekhov.....	660

MERCURIALE. — GAETAN PICON : Lettres, p. 673. — NICOLE VEDRES : Mémoire d'aujourd'hui, p. 681. — PHILIPPE CHABANEIX : Poésie, p. 684. — DUSSANE : Théâtre, p. 690. — JEAN QUEVAL : Images et sons, p. 692. — RENE DUMESNIL : Musique, p. 695. — J.-F. ANGELLOZ : Lettres germaniques, p. 700. — JACQUES VALLETTE : Lettres anglo-saxonnes, p. 706. — GEORGES MONGREDIEN : Histoire, p. 714. — ROBERT LAULAN : Institut et Sociétés savantes, p. 721. — ACHILLE OUY : Philosophie, p. 725. — CLAUDE PICHOS, S. DE SACY : Variétés, p. 730.

GAZETTE. — Avec Pierre-Jean Jouve, par G. Piroué. — Rouen commémore Fontenelle. — Questions de sommaires. — Il y a... — Au Mercure de France. — Errata.

CCCXXIX

N° 1125. — 1<sup>er</sup> MAI 1957

PAUL LEAUTAUD.....	Journal littéraire.....	5
MARIE DORMOY.....	Paul Léautaud employé.....	31
PASCAL PIA.....	Le Petit Ami en apprentissage.....	43
HENRI MARTINEAU.....	Sur une correspondance.....	49
ROBERT MALLET.....	Les attendrissements du cynique, pages de Journal.....	58
JEAN ORIEUX.....	Monsieur Léautaud.....	68
MAURICE NADEAU.....	Les jugements littéraires de Paul Léautaud.....	77
PATRICK WALDBERG.....	« Monsieur Maurice Boissard ».....	88
JEAN ACREIL.....	Le contrat animal.....	108
R.-L. WAGNER.....	Le style de Léautaud ou « La Leçon d'Anatomie ».....	114

DE FRANCE

745

MERCVIALE. — GAETAN PICON : Lettres, p. 127. — NICOLE VEDRES : Mémoire d'aujourd'hui, p. 134. — DUSSANE : Théâtre, p. 136. — JEAN QUEVAL : Images et sons, p. 138. — LUCIE MAZAUROIC : Arts, p. 146. — RENE DUMESNIL : Musique, p. 150. — J.-F. ANGELLOZ : Lettres germaniques, p. 153. — JACQUES VALLETTE : Lettres anglo-saxonnes, p. 158. — ROBERT LAULAN : Institut et Sociétés savantes, p. 165.

GAZETTE. — Le mouvement symboliste à Bruxelles, par G. P. — Les « Cahiers » de Paul Valéry. Banville et Marie Daubrun, par Yves-Gérard Le Dantec. — Gide hypocrite? (suite). — Arts au Canada. — Le Mercure à Fresnes. — Au Mercure de France.

CCCCXX

N° 1126. — 1<sup>er</sup> JUIN 1957

ALAIN .....	Pédagogie .....	193
MAURICE SAVIN.....	Qui-dit-vrai, conte persan.....	225
MARCEL RAYMOND.....	Du jansénisme à la morale de l'intérêt.	237
ANNE VERNET.....	Poèmes .....	255
PIERRE ALBERT-BIROT.....	Grabinoul à Paris.....	261
PATRICK WALDBERG.....	La jeunesse de Max Ernst.....	266

MERCVIALE. — GAETAN PICON : Lettres, p. 299. — NICOLE VEDRES : Mémoire d'aujourd'hui, p. 305. — PHILIPPE CHABANEIX : Poésie, p. 308. — DUSSANE : Théâtre, p. 315. — JEAN QUEVAL : Images et sons, p. 317. — RENE DUMESNIL : Musique, p. 321. — J.-F. ANGELLOZ : Lettres germaniques, p. 326. — JACQUES VALLETTE : Lettres anglo-saxonnes, p. 332. — NINO FRANK : Italie, p. 342. — ROBERT LAULAN : Institut et Sociétés savantes, p. 345. — ANTOINE BON : Méditerranée ancienne, p. 348. — G. LESTIEN : Dans le monde contemporain, p. 353. — A. OUY : Philosophie, p. 358.

GAZETTE. — Mort d'Arnold Van Gennep. — Albert Béguin. — Henri Guillemin entre deux trains, par Georges Piroué. — Charles Guérin. — « Le fer rouge ». — En souvenir de Michel Alexandre. — Au Mercure de France.

CCCCXX

N° 1127. — 1<sup>er</sup> JUILLET 1957

E. T. W. HOFFMANN.....	La Marquise de la Pivardière.....	385
EDMOND HUMEAU.....	De la main fulcrée, poèmes.....	413
LADISLAS DORMANDI.....	Un tremblement de terre.....	420
ANDRE DU BOUCHET.....	Près du souffle, poèmes.....	436
G.-E. CLANCIER.....	Vacances .....	440
JEAN-FRANÇOIS CHABRUN...	Frontière .....	458
ALAIN PREVOST.....	Les amoureux d'Euville.....	460
JEAN ROUSSELOT.....	Cuissons d'ortie, poème.....	479
ROBIN LIVIO.....	Bagatelles difficiles.....	485
JULES TORDJMAN.....	Poèmes .....	493

MERCVIALE. — GAETAN PICON : Lettres, p. 495. — NICOLE VEDRES : Mémoire d'aujourd'hui, p. 502. — DUSSANE : Théâtre, p. 505. — JEAN QUEVAL : Images et sons, p. 507. — LUCIE MAZAUROIC : Arts, p. 514. — RENE DUMESNIL : Musique, p. 517. — YVES FLORENNE : D'sques, p. 520. — J.-F. ANGELLOZ : Lettres germaniques, p. 523. — JACQUES VALLETTE : Lettres anglo-saxonnes, p. 528. — GEORGES CONTENAU : Archéologie orientale, p. 536. — GEORGES MONGREDIEN : Histoire, p. 540. — ROBERT LAULAN : Institut et sociétés savantes, p. 547. — JACQUES LEVRON : Sociétés savantes de Province, p. 550.

GAZETTE. — Ungaretti et la poésie de jouir. — L'Office du vocabulaire français. — Diderot posthume. — Lettres canadiennes françaises. — Au Mercure de France.

CCCXXX

N° 1123. — 1<sup>er</sup> AOUT 1957

EMILE MALE.....	La décoration sculptée à l'époque carolingienne.....	577
EDMOND JABES.....	Le lien et les heures, poèmes.....	594
FRANÇOIS PIETRI.....	Recherche sur un plagiat.....	600
A. B. DUFF.....	Ingratitudes.....	619
RENE DOLLOT.....	Guillaume Guizot, Taine et Stendhal..	623
FREDERIC MAIGNE.....	Le philtre d'herbes, poème.....	641
PIERRE DE BOISDEFFRE.....	Quatre poètes français à l'heure allemande.....	645
ROGER KERVRAN.....	Fortune de guerre, nouvelle.....	664

MERCVRIALE. — GAETAN PICON : Lettres, p. 677. — NICOLE VEDRES : Mémoire d'aujourd'hui, p. 684. — PHILIPPE CHABANEIX : Poésie, p. 688. — JEAN QUEVAL : Images et sons, p. 695. — RENE DUMESNIL : Musique, p. 701. — J.-F. ANGELLOZ : Lettres germaniques, p. 706. — JACQUES VALLETTE : Lettres anglo-saxonnes, p. 711. — RENE LYR : Belgique, p. 715. — PAUL ZUMTHOR : Lettres helvétiques, p. 722. — ROBERT LAULAN : Institut et Sociétés savantes, p. 726. — ACHILLE OUY : Philosophie, p. 728. — RAYMOND LEBEGUE, J.-M. GILIS : Variétés, p. 736.

GAZETTE. — Molière à Pézenas en 1957, par J.-F. Angelloz. — Douze romans d'amour.

CCCXXXI

N° 1129. — 1<sup>er</sup> SEPTEMBRE 1957

FELICIEN ROPS.....	Lettres à Armand Rassenfosse, présentées par Maurice Kunel.....	5
CLAUDE AVELINE.....	Moi, Louis Bertrand.....	29
LENA LECLERCQ.....	Poèmes.....	54
PIERRE ESCOUBE.....	Escales en Amérique centrale.....	58
JACQUES LETHEVE.....	L'amitié de J. K. Huysmans et de Jean Lorrain.....	71
ANDRE-PAUL BASTIEN.....	Domaines, poèmes.....	90
JEANNE NABERT.....	Le décloueur de croix, nouvelle.....	92
SYLVERE MONOD.....	Alain, lecteur de Dickens.....	108

MERCVRIALE. — GAETAN PICON : Lettres, p. 122. — NICOLE VEDRES : Mémoire d'aujourd'hui, p. 127. — DUSSANE : Théâtre, p. 130. — JEAN QUEVAL : Images et sons, p. 135. — LUCIE MAZAURIC : Arts, p. 140. — RENE DUMESNIL : Musique, p. 143. — J.-F. ANGELLOZ : Lettres germaniques, p. 146. — JACQUES VALLETTE : Lettres anglo-saxonnes, p. 150. — ROBERT LAULAN : Institut et sociétés savantes, p. 162. — JACQUES LEVRON : Sociétés savantes de Province, p. 165. — J.-M. GILIS : Variétés, p. 169.

CCCXXXI

N° 1130. — 1<sup>er</sup> OCTOBRE 1957

OCTAVE NADAL.....	Les « larmes de l'esprit » dans La Jeune Parque.....	193
BENIAMINO JOPOLO.....	Daïno, nouvelle.....	211
PAUL VALET.....	Lacunes, poème.....	221
HENRI MARTINEAU.....	Paul-Jean Toulet et Francis Jammes.....	228
JEAN QUEVAL.....	La fin des tramways.....	248
RAYMOND DATHEIL.....	Le mur.....	263
DINA DREYFUS.....	Vraies et fausses énigmes.....	268
YVES LE HIR.....	Un aspect de la sensibilité de Fromentin dans « Dominique ».....	286

MERCVRIALE. — GAETAN PICON : Lettres, p. 293. — PHILIPPE CHABANEIX : Poésies, p. 298. — JEAN QUEVAL : Images et sons, p. 305. — RENE DUMESNIL : Musique, p. 307. — J.-F. ANGELLOZ : Lettres germaniques, p. 310. — JACQUES VALLETTE : Lettres anglo-saxonnes, p. 316. — RENE CARNEAU : Lettres canadiennes-françaises, p. 324. — NINO FRANK : Italie, p. 328. — GEORGES MONGREDIEN : Histoire, p. 333. — S. DE SACY :

DE FRANCE

747

Histoire littéraire, p. 337. — ROBERT LAULAN : Instituts et Sociétés savantes, p. 347. — ACHILLE OUY : Philosophie, p. 350. — GILBERT LELY, CLAUDE PICHOS et JEAN DAGENS : Variétés, p. 357.

GAZETTE. — En conversant avec Louis Martin-Chauffier, par Georges Piroué. — Gaëtan Picon et l'Encyclopédie de la Pléiade. — André Billy chez Jean Bonnerot. — Au Mercure de France. — Erratum.

CCCXXXI

N° 1131. — 1<sup>er</sup> NOVEMBRE 1957

COMTE DE GOBINEAU.....	Ecrit de Perse, treize lettres à sa sœur, présentées par A. B. Duff.....	388
ALAIN JOUFFROY.....	Voyage à l'intérieur de l'amour.....	416
ALEXANDRE MICHA.....	Aminte, nouvelle.....	468
GEORGES PIROUE.....	Atalante, nouvelle.....	473
GILBERT LELY.....	Introduction aux « 120 journées de Sodome ».....	497
RENE JASINSKI.....	Le sens des « Plaideurs ».....	424

MERCVRIALE. — GAËTAN PICON, YVES BONNEFOY : Lettres, p. 505. — NICOLE VEDRES : Mémoire d'aujourd'hui, p. 514. — DUSSANE : Théâtre, p. 519. — JEAN QUEVAL : Images et sons, p. 521. — LUCIE MAZAUROIC : Arts, p. 525. — RENE DUMESNIL : Musique, p. 527. — J.-F. ANGELLOZ : Lettres germaniques, p. 531. — JACQUES VALLETTE : Lettres anglo-saxonnes, p. 538. — GEORGES CONTENAU : Archéologie orientale, p. 545. — GEORGES LESTIEN : Dans le monde contemporain, p. 549. — ROBERT LAULAN : Institut et Sociétés savantes, p. 556.

GAZETTE. — Mort de René Lyr, par Georges Duhamel. — Mme Dussane et les Soirées littéraires de la Comédie-Française. — Gaëtan Picon et le « Panorama des idées contemporaines ». — Botteghe obscure. — A propos de « Quatre poètes français à l'heure allemande ». — Au Mercure de France.

CCCXXXI

N° 1132. — 1<sup>er</sup> DECEMBRE 1957

JULES SUPERVIELLE.....	Dans le silence du matin, poèmes,....	577
L.-C. BREUNIC.....	Max Jacob et Picasso.....	581
TAKAKUNI MINAMOTO.....	Contes japonais du XI <sup>e</sup> siècle.....	597
ANDRE BERRY.....	Epigrammes.....	620
GEORGES PIROUE.....	Atalante, nouvelle (fin).....	623
ROBERT BARROUX.....	Haines et chimères du duc de Saint-Simon.....	646

MERCVRIALE. — NICOLE VEDRES : Mémoire d'aujourd'hui, p. 665. — PHILIPPE CHABANEIX : Poésie, p. 669. — DUSSANE : Théâtre, p. 676. — JEAN QUEVAL : Images et Sons, p. 679. — RENE DUMESNIL : Musique, p. 681. — J.-F. ANGELLOZ : Lettres germaniques, p. 684. — JACQUES VALETTE : Lettres anglo-saxonnes, p. 689. — ANDRE MIRAMBEL : Grèce, p. 696. — ROBERT LAULAN : Institut et Sociétés savantes, p. 705. — ANTOINE BON : Méditerranée ancienne, p. 708. — ACHILLE OUY : Philosophie, p. 713. — GEORGES CONTENAU : Archéologie orientale, p. 719. — JACQUES LEVRON : Sociétés savantes de Province, p. 723.

GAZETTE. — Gaëtan Picon nous parle de son « Panorama des Idées contemporaines », par G. Piroué. — Exposition Paul Léautaud. — Alain et l'enseignement. — Au Mercure de France.

TABLES DE L'ANNEE 1957.....	728
-----------------------------	-----

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.



Un ouvrage sans précédent dans l'édition

# Encyclopédie du THÉÂTRE contemporain

Toute une époque de Paris  
à travers le théâtre  
1850-1914

Du Boulevard du Crime aux Ballets russes en cent ans de vie parisienne,  
les principales figures du théâtre français n'ont pas encore vieilli...

MARC HÉRISSÉ (*Arts*)

Un ouvrage remarquable...

JEAN-JACQUES GAUTIER (*Le Figaro*)

Sa présentation est somptueuse...

GUSTAVE JOLY (*L'Aurore*)

Un ouvrage passionnant à feuilleter et passionnant à lire...

JACQUES LEMARCHAND (*Le Figaro Littéraire*)

Un ouvrage sans prix...

YVES FLORENNE (*Le Monde*)

Un magnifique ouvrage de collection  
... le cadeau rêvé de NOUVEL AN

c'est une édition

PLAISIR de FRANCE

En vente au prix de 5.500 fr.  
chez votre libraire ou à

PLAISIR de FRANCE, 13, rue St-Georges, Paris IX<sup>e</sup>

VIENT DE PARAÎTRE

**LA VARENDE**

# **CŒUR PENSIF**

roman

---

**JACQUES ISORNI**

**LE SILENCE EST D'OR**  
**OU LA PAROLE AU PALAIS BOURBON**

---

**BERNARD GAVOTY et DANIEL LESUR**

**POUR OU CONTRE**  
**LA MUSIQUE MODERNE?**

---

Collection "L'aventure vécue"

**GEORGES AUBIN**

**NOUS, LES CAP-HORNIERS**

---

Bibliothèque de Philosophie Scientifique

**EGMONT COLERUS**

**DU POINT A LA**  
**QUATRIÈME DIMENSION**

**FLAMMARIO**

**UN LIVRE D'ÉTRENNES  
POUR TOUS LES FRANÇAIS**

**PIERRE GAXOTTE**

*de l'Académie française*

# **HISTOIRE DES FRANÇAIS**

**"Cette édition nouvelle est monumentale ;  
elle prend, pour la qualité de la France  
et son histoire, l'apparence symbolique  
d'un trophée".**

**LA VARENDE**

**720 pages - 1.600 héliogravures - 23 hors-texte en couleurs**

*Un vol. relié plein pelliior : 7.500 frs + T. L.*



**Collection IN-4°  
Flammarion**

# plon

## Ouvrages reliés pleine toile

Sous jaquette rhodoïd. Pages de garde illustrées.  
Nombreuses illustrations hors texte.

### TALLEYRAND

#### *Mémoires*

*Présentation de P. L. et J. P. COUCHOUD*

Cette nouvelle édition nous offre, outre les pages déjà connues, toute une correspondance inédite et de nombreuses notes de Talleyrand.

Deux volumes : 3.864 frs

### DANIEL-ROPS, de l'Académie française

#### *Mort, où est ta victoire?*

A travers la vie ardente et révoltée, puis apaisée de Laure Malaucène, c'est tout le problème de la destinée humaine qui se trouve posé.

1.678 frs (t. I. I.)

### PIERRE DANINOS

#### *Sonia, les autres et moi*

Toute la verve du père du Major Thompson, tout son humour empreint d'une profonde philosophie se donnent ici libre cours.

1.372 frs (t. I. I.)

### RENÉ GROUSSET, de l'Académie française

#### *Sur les traces du Bouddha*

L'auteur, érudit et savant, mais aussi poète, a donné à cet ouvrage le charme envoûtant, le pittoresque et la fraîcheur des grands voyages de jadis.

1.525 frs (t. I. I.)



## le cadeau de l'homme cultivé



### *Un abonnement aux* **NOUVELLES LITTÉRAIRES**

artistiques et scientifiques - L'hebdomadaire qui le tiendra au courant de la vie intellectuelle en France et dans le monde. Articles de fond, chroniques, contes, nouvelles, romans, enquêtes, etc.

Tous les jeudis : le numéro : 40 F Abonnement d'un an : 1 700 F

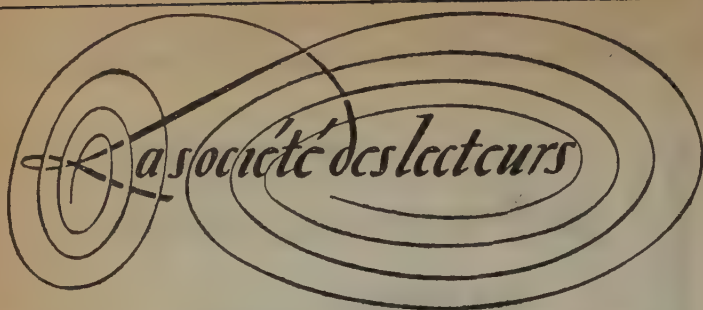
### *Un abonnement à* **VIE ET LANGAGE**

la seule revue mensuelle "grand public" qui traite uniquement des questions passionnantes que posent les mots et le langage. Origine et vie des mots et locutions, leurs voyages à travers le monde, variations de sens et de forme, argot, patois et dialectes.

Paraît le 15 du mois. Le numéro : 95 F Abonnement d'un an : 970 F

**chez tous les libraires-dépôtaires et LAROUSSE**

17 rue du Montparnasse Paris 6



A SÉLECTIONNÉ POUR VOUS EN OCTOBRE 57

## LIVRES DU MOIS

ALFRED KERN  
*Le clown*

GAËTAN PICON  
*Panorama des idées  
contemporaines*

## LIVRES RECOMMANDÉS

DANIEL ANSELME

*La permission*

CLAUDE AVELINE

*Les mots de la fin*

GASTON BACHELARD

*La poétique de l'espace*

GEORGES BATAILLE

*La littérature et le mal*

GUY BECHTEL

*L'unique objet*

DYLAN THOMAS

*Poèmes choisis*

## RÉIMPRESSIONS IMPORTANTES

BLAISE CENDRARS

*Du monde entier*

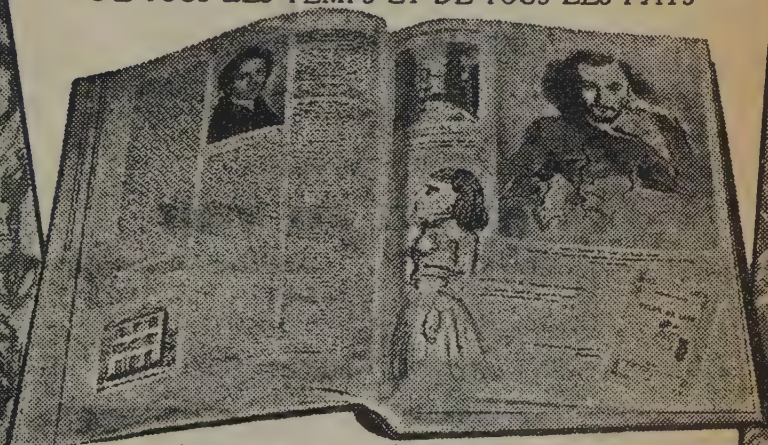
O.-V. de L. MILOSZ

*Miguel Mañara*

*D'Abdias à Joyce...*

# DICTIONNAIRE DES AUTEURS

DE TOUS LES TEMPS ET DE TOUS LES PAYS



Une somme de connaissances et de documents jamais réunis à ce jour sur *tous* les écrivains et compositeurs de musique de toutes les civilisations anciennes et modernes.

Tout ce qu'il faut savoir sur chaque auteur : sa vie, la liste de ses œuvres, le "climat" de leur création, les jugements portés sur lui (10.000 citations), etc... Une documentation iconographique unique : portraits, caricatures, autographes, objets et sites familiers, cartes des voyages et séjours composant un véritable atlas littéraire : 2.500 illustrations, 80 hors-texte, 24 planches en couleur.

Outil indispensable au professeur et à l'étudiant, guide précieux pour le lecteur et l'auditeur de musique, le *Dictionnaire Biographique des Auteurs* est pour tous une source inépuisable de joies intellectuelles.

2 forts volumes 21x27 reliés pleine toile jaquette rhodoïd, emboîtement couleurs.

Vient de paraître TOME 1 (A-J) 8.500 fr.

Le TOME 2 (K à Z) paraîtra dans 6 mois.

déjà paru  
dans la grande série des

"LAFFONT-BOMPIANI"

## DICTIONNAIRE DES ŒUVRES

DE TOUS LES TEMPS ET DE TOUS LES PAYS

"Il est incontestable que le "DICTIONNAIRE DES ŒUVRES" a sa place marquée dans toutes les bibliothèques - Davantage : chez ceux qui n'en ont point, car il est une immense bibliothèque à lui tout seul".

LE FIGARO LITTÉRAIRE

Pour recevoir une documentation complète,  
envoyer le bon ci-dessous à

S.E.D.E. 18, rue Séguier  
PARIS VI-

**BON** pour une documentation gratuite  
sur le Dictionnaire des Auteurs à  
envoyer à la S.E.D.E., 18, r. Séguier, PARIS.

BON

ADRESSE



**LA RENTRÉE ROMANESQUE**

ÉMILE AMAURY

**LES JEUX DU PRÉTOIRE**

**570 Frs**

*« Ce jeu de Pile ou Face qu'est la Justice »*

FRANÇOIS BRIGNEAU

**DEUX FEMMES**

**570 Frs**

*... Un seul homme*

BERNARD JOURDAN

**LA GRAINE AU VENT**

**480 Frs**

*Une bande de gosses Porte des Lilas.*

GUY LE CLEC'H

**TOUT HOMME A SA CHANCE**

**480 Frs**

*« Un très beau livre »*

Jean MISTLER (l'Aurore)

ANNE-MARIE SOULAC

**DANS CETTE GALÈRE**

**480 Frs**

*« Une Ariane qui accède à la claire vision de sa condition de Femme. »  
(Les Nouvelles Littéraires)*

ALIX D'UNIENVILLE

**QUI ES-TU ?**

**420 Frs**

*« Les amateurs de mystère en ont pour leur argent ».  
R. MONIER (Les Nouvelles Littéraires)*

**ÉDITIONS ALBIN MICHEL**



**VIENT DE PARAÎTRE**

**ROLAND DORGELES**

*de l'Académie Goncourt*

**LA DRÔLE DE GUERRE**

**1939-1940**

n vol. in-8°

**790 Frs**

*Vue par l'auteur des*

**« Croix de Bois »**

**ROMAIN ROLLAND**

**DE LA DÉCADENCE  
DE LA PEINTURE ITALIENNE**

**Au XVI<sup>e</sup> siècle**

**Préface de Jean Cassou**

n vol. in-16

**500 Frs**

*... dans la lignée de nos*

*meilleurs écrivains d'art*

**Baudelaire, Fromentin...**

**GEORGES MEAUTIS**

**SOPHOCLE**

*Essai sur*

**LE HÉROS TRAGIQUE**

n vol. in-8°

**825 Frs**

*Un livre neuf :*

*une préfiguration du*

**Drame du Calvaire ?**

**PHILIPPE AMIGUET**

**LA GRANDE MADEMOISELLE  
ET SON SIÈCLE**

*D'après ses MÉMOIRES*

n vol. in-8°

**1200 Frs**

*Une princesse à*

**l'école du Cld.**

**ROBERT PITROU**

**DE GOUNOD A DEBUSSY**

n vol. in-16

**570 Frs**

*Une « belle époque »  
de la Musique Française*

**ÉDITIONS ALBIN MICHEL**

M E R C U R E D E F R A N C

26, RUE DE CONDÉ — PARIS-VI<sup>e</sup>

# les cahiers d'Annabelle

par

**MIREILLE VINCENDON**

390 F.

Il y a là une qualité d'humour, de gentillesse, une qualité, aussi, presque purement poétique de langue, qui font toute la nouveauté et la valeur de ce petit livre trop modeste.

(François Nourissier, *La Parisienne*)

Un très joli livre qui retient le lecteur dès les premières lignes et lui permet un retour sur lui-même.

(Véra Volmane, *Nouvelles Littéraires*)

Assez bien composé pour n'offrir pas de dissonance, malgré la diversité de ses tons, où la poésie côtoie le réalisme et l'humour — l'ouvrage est aussi charmant et attachant que celle qui tient la plume.

(Alb. Loranquin, *Bulletin des Lettres*)

Une poésie tendre, originale, tour à tour pénétrante ou ironique, embaume toutes les pages de ce petit chef-d'œuvre. (...) Cet ouvrage exalte la fraîcheur d'une pastèque et le parfum d'une rose.

(Marcel Say, *Nouvelle République de Bordeaux*)

Les tableaux que l'auteur fait de sa vie de pensionnaire au couvent, des réunions de femmes arabes chez sa grand-mère, des défilés de fellahs devant cette même grand-mère, dame châtelaine égyptienne, sont hauts en couleur et d'un exotisme inattendu.

(E. S., *Le Monde*)



## DERNIÈRES PUBLICATIONS

Le premier volume de la nouvelle collection : « 40 Siècles d'Histoire ».

ALBERT CHAMPDOR

### **BABYLONE**

Un récit exaltant, l'auteur évoque les hauts lieux de la civilisation les plus chargés d'histoire.

1 vol. 16,5 x 22 cm., illustré de 59 photos inédites, 1 carte et 2 hors texte en couleurs. 1.125 F.

Roman

PAULE LAFEUILLE

### **LA RÉVOLTE DE GALATÉE**

Un roman au style limpide, doux, profond, baigné de rêve.

1 vol. in-8° cour. 495 F.

Collection " Orient "

ARTHUR OSBORNE

### **RAMANA MAHARICHI**

Le sentier de la connaissance de soi.

Traduit de l'anglais par M. Metzger

La connaissance de soi, fruit d'une méditation active et persévérante, est seule génératrice de salut et de béatitude.

1 vol. in-8° écu, ill. 690 F.

Collection " Occident "

PAUL BERTIN

### **LE PRISONNIER DE L'ABSOLU**

Confronter les deux moitiés pen-  
dantes de l'humanité n'est pas le  
moindre mérite de cet émouvant  
récit.

1 vol. in-8° écu 680 F.

4, rue Le Goff, Paris Ve

ÉDITIONS VICTOR ATTINGER

## MERCURE DE FRANCE

26, rue de CONDÉ — PARIS VI<sup>e</sup>

GISÈLE LOMBARD - MAUROY

## **YANN LE FORESTIER**

Poèmes

**450 F.**

Il a été tiré 12 exemplaires  
sur Rives : 2.000 F.

DU MÊME AUTEUR :

## **LE TEMPS REVIENT**

Poèmes

**300 F.**

Prix Gabriel Vicaire 1957  
décerné par la Maison de Poésie  
Prix Saint-Cricq-Theis  
décerné par l'Académie française

M E R C U R E   D E   F R A N C E

26, RUE DE CONDÉ — PARIS-VI<sup>e</sup>



*A l'occasion du centenaire des " Fleurs du Mal "*

**JACQUES CRÉPET**

**PROPOS SUR BAUDELAIRE**

*rassemblés et annotés par Claude Pichois*

PRÉFACE DE JEAN POMMIER

*Professeur au Collège de France*

**600 frs**

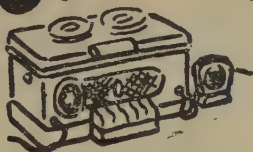
RAPPEL

CHARLES BAUDELAIRE	Vers latins . . . . .	300 f
LLOYD JAMES AUSTIN	L'Univers poétique de Baudelaire . . . . .	750 f
JEAN PREVOST	Baudelaire . . . . .	600 f



l'outil de travail moderne

# DICTOMATE



la seule MACHINE A DICTER  
entièrement automatique

Manement très simple éliminant toutes fausses manœuvres

**DICTOMATE** qui a fait ses preuves dans le monde entier réunit tous les perfectionnements, et **SEUL** il possède :

**COMPTEUR PRÉCIS ET RÉGLABLE**  
à repérage facile permettant le retour et la pré-sélection automatique

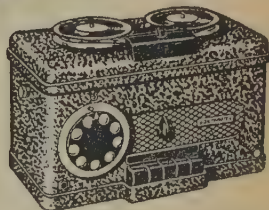
**COMMANDE A DISTANCE**  
qui permet à la Secrétaire d'écouter de son bureau ce que vous avez dicté dans le votre sans déplacement de la machine

**ENREGISTREMENT DE LA COMMANDE TÉLÉPHONIQUE**

Totalement garanti **UN AN**  
(main d'œuvre et lampes comprises)

★ Pas de frais d'entretien  
par ce que  
de construction solide

★ Minimum d'encombrement  
Maximum de rendement



A découper ici

**DICTOMATE** distribué par

**SNF OLYMPIA, 29, R. de Berri, Paris-8<sup>e</sup> - BAL. 42-42**

Agents dans toute la France

Date :

Veuillez sans engagement de notre part

nous envoyer un représentant

nous adresser documentation complète

Signé :

NOM :  
ADRESSE :

M E R C U R E     D E     F R A N C I

26, RUE DE CONDÉ, PARIS-VI<sup>e</sup>

**COMTE DE GOBINEAU**  
**LETTRES PERSANES**

*publiées par*  
**A. B. DUFF**

*Directeur du département de civilisation française  
à l'Université hébraïque de Jérusalem*

Tirage limité et numéroté. 600 frs.  
Les exemplaires de tête sur Rives sont épuisés.



**ANDRÉ DELATTRE**  
**VOLTAIRE**  
**L'IMPÉTUEUX**

ESSAI

*présenté par*  
**R. POMEAU**

*Professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse*

**390 fr.**

OUVRAGES PUBLIÉS PAR ANDRÉ DELATTRE :

**VOLTAIRE.** Correspondance avec les Tronchin. . . **1.500 fr**  
**JUSTE OLIVIER.** Paris en 1830 (journal) . . . . . **420 fr**

ERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS-VI<sup>e</sup>



**HENRI MICHAUX**

# INFINI TURBULENT

avec onze dessins de l'auteur  
reproduits en héliogravure

*Il a été tiré de ce livre, ce tirage constituant l'édition originale*

*50 exemplaires sur vélin pur fil Johannot (épuisé)*

*et 1500 exemplaires sur vélin blanc Libert (1.500 fr.)*

*« Mon étude a commencé de la sorte : fidèle au phénomène. J'ai considéré le spectacle afin qu'il m'instruise. Elle contient cependant trois tranches... inattendues. Mon instruction est allée en effet au-delà de ce dont je pensais être instruit (...) Il a pourtant fallu me lâcher moi-même, et tout n'a pas fini de rassurante façon. Depuis toujours révolté par les portes interdites, et les « réservés aux initiés », là pourtant j'ai su de moi-même qu'il ne faut pas, et surtout pourquoi il ne faut pas, parler davantage. L'arme surhumaine aux multiples tranchants ne peut être livrée. »*

# M E R C U R E D E F R A N C

REVUE MENSUELLE

NUMÉRO SPÉCIAL DE JANVIER 1956

*recommandé par la Société des Lecteurs :*

## LE SOUVENIR D'ADRIENNE MONNIER

PAGES OFFERTES

JEAN AMROUCHE • JACQUES BACOT • YVES BONNEFOY  
ANDRÉ CHAMSON • RENÉ CHAR • MICHEL COURNOT  
STUART GILBERT • MATSIE HADJILAZAROS • HENRI HOPPENOT  
ARTHUR KOESTLER • SIEGFRIED KRACAUER • MICHEL LEIRIS  
SOLANGE LEMAITRE • ARCHIBALD MACLEISH • HENRI MICHAUX  
MARIANNE MOORE • JUSTIN O'BRIEN • SAINT-JOHN PERSE  
PASCAL PIA • HENRI PICHETTE • FRANCIS POULENC  
JACQUES PRÉVERT • PIERRE REVERDY • ALFONSO REYES  
JULES ROMAINS • DENIS DE ROUGEMONT • GEORGES SCHEHADÉ  
JEAN SCHLUMBERGER • RAYMOND SCHWAB • SALAH STÉTIÉ  
JULES SUPERVIELLE • GUILLERMO DE TORRE • PAUL VALET

L'AMIE DES LIVRES

par RACHILDE

QUELQUES DATES DE L'AMITIÉ

PAUL CLAUDEL • ANDRÉ GIDE • PAUL VALÉRY  
ERIK SATIE • LÉON-PAUL FARGUE • VALÉRY LARBAUD  
RAINER MARIA RILKE • JAMES JOYCE • SHERWOOD ANDERSON  
GEORGES CHENNEVIÈRE • JEAN PRÉVOST • RENÉ CREVEL  
LÉO FERRERO • WALTER BENJAMIN • ANTONIN ARTAUD

ÉCRITS D'ADRIENNE MONNIER

Les Vertus — Trois Fableaux  
Éloge du livre pauvre

*Ce numéro, par exception : 270 francs*

*Il a été tiré 150 exemplaires numérotés sur alfa Navarre à 750 francs*



**MERCVRE DE FRANCE**

26, RUE DE CONDÉ, PARIS-VI<sup>e</sup>



**VIENT DE PARAÎTRE :**

**ADRIENNE MONNIER**

**SOUVENIRS  
DE LONDRES**

**PETITE SUITE ANGLAISE**

Avec une lettre de MICHEL LEIRIS

**480 F.**

*Il a été tiré de ce livre, ce tirage constituant l'édition originale  
25 exemplaires sur vélin de Rives : 1 200 F.*

**RAPPEL :**

**BRYHER**

**BEOWULF**

**ROMAN D'UNE MAISON DE THÉ  
DANS LONDRES BOMBARDÉ**

**PRÉFACE D'ADRIENNE MONNIER**

**300 F.**

rement les meilleures qualités britanniques de pudeur, d'humour léger, de  
crétion dans le pathétique, se sont mieux exprimées que dans ce petit livre.  
rement aussi la psychologie d'un peuple aura été analysée avec plus de finesse et  
d'acuité que dans ces croquis d'intimité (Gilbert Guilleminault).

# M E R C U R E D E F R A N C E

26, RUE DE CONDÉ — PARIS-VI<sup>e</sup>

## DERNIÈRES PUBLICATIONS

### MICHEL ALEXANDRE

*En souvenir de Michel Alexandre*  
Leçons, textes, lettres

480 fr.

### MADAME D'AULNOY

*Les Contes des Fées*, illustrés par Berthold Mahn  
Deux volumes reliés. Ensemble

2 400 fr.

### LÉON BLOY

*Journal*, Tome I (1892-1904)  
Présentation et notes de Joseph Bollery

1.200 fr.

### GEORGES CONDOMINAS

*Nous avons mangé la forêt*  
Illustré de 45 photographies en héliogravure, avec cartes, tableaux,  
dessins, plans, index

1.500 fr.

### JACQUES CRÉPET

*Propos sur Baudelaire*, rassemblés et annotés par Cl. Pichois.  
Préface de Jean Pommier, Professeur au Collège de France

600 fr.

### ANDRÉ DELATTRE

*Voltaire l'impétueux*, essai, présenté par R. Pomeau

390 fr.

### GEORGES DUHAMEL

*Israël clef de l'Orient*  
*Les Livres du bonheur*, éd. reliée et illustrée

360 fr.

1.200 fr.

### COMTE DE GOBINEAU

*Lettres persanes*, publiées par A. B. Duff

600 fr.

### PIERRE JEAN JOUVE

*Mélodrame*, poème  
*La Vierge de Paris*, poèmes (entrée au fonds)

360 fr.

600 fr.

### PAUL LÉAUTAUD

*Journal Littéraire*, Tome IV  
*Le petit ami*, *Essais*, *In memoriam*, *Amours* (broché)  
(relié)

900 fr.

750 fr.

1.800 fr.

### HENRI MICHAUX

*L'Infini turbulent*, avec onze dessins de l'auteur repr. en héliogravure  
(vélín)

1.500 fr.

### ADRIENNE MONNIER

*Souvenirs de Londres*

480 fr.

### LOUIS PERGAUD

*La guerre des boutons*, éd. reliée et illustrée

1.200 fr.

ERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS-VI<sup>e</sup>

POUR LES ÉTRENNES

**abonnez vos amis**

c'est un cadeau

qui se renouvelle chaque mois

ACHETEURS AU NUMERO

**abonnez-vous**

vous recevrez ponctuellement

2 numéros pour le prix de 10

## BULLETIN D'ABONNEMENT

à remettre à votre libraire ou à renvoyer au MERCURE DE FRANCE  
26, rue de Condé — PARIS-VI<sup>e</sup>  
C.C.P. 259-31 Paris

Je soussigné (nom et prénom) .....

adresse .....

déclare souscrire un abonnement de 6 mois — 1 an <sup>(1)</sup> à la revue MERCURE DE FRANCE à  
partir du numéro de .....

Je vous adresse le montant en : chèque bancaire — mandat-carte — chèque postal Paris  
259-31 <sup>(1)</sup>.

A ....., le .....

Signature : .....

(1) Rayer les mentions inutiles.

### TARIF

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

Un an 2 000 fr.  
6 mois 1 100 fr.

Le numéro : 200 fr.

ÉTRANGER

2 500 fr.  
1 300 fr.



# MERCURE DE FRANCE

TOME CCCXXXI

N° 1132 — 1<sup>er</sup> Décembre 1957

## SOMMAIRE

JULES SUPERVIELLE.....	Dans le silence du matin, poèmes....	577
L. C. BREUNIG.....	Max Jacob et Picasso.....	581
TAKAKUNI MINAMOTO.....	Contes japonais du XI <sup>e</sup> siècle.....	597
ANDRE BERRY.....	Epigrammes .....	620
GEORGES PIROUE.....	Atalante, nouvelle (fin).....	623
ROBERT BARROUX.....	Haines et chimères du duc de Saint-Simon .....	646

## MERCURIALE

NICOLE VEDRES : Mémoire d'aujourd'hui, p. 665. — PHILIPPE CHABANEIX : Poésie, p. 669. — DUSSANE : Théâtre, p. 676. — JEAN QUEVAL : Images et Sons, p. 679. — RENE DUMESNIL : Musique, p. 681. — J.-F. ANGELLOZ : Lettres germaniques, p. 684. — JACQUES VALLETTE : Lettres anglo-saxonnes, p. 689. — ANDRE MIRAMBEL : Grèce, p. 696. — ROBERT LAULAN : Institut et Sociétés savantes, p. 705. — ANTOINE BON : Méditerranée ancienne, p. 708. — ACHILLE OUY : Philosophie, p. 713. — GEORGES CONTENAU : Archéologie orientale, p. 719. — JACQUES LEVRON : Sociétés savantes de Province, p. 723.

## GAZETTE

Gaëtan Picon nous parle de son « Panorama des Idées contemporaines », par G. Piroué. — Exposition Paul Léautaud. — Alain et l'enseignement. — Au Mercure de France.

TABLES DE L'ANNÉE 1957

## Manuscrits

Les manuscrits non retenus restent pendant un an à la disposition de leurs auteurs, qui peuvent soit les reprendre aux bureaux de la revue, soit en demander le renvoi par la poste à leurs frais.

Passé le délai d'un an, les manuscrits non retenus ne sont pas conservés.

Le *Mercury* recommande aux auteurs de garder toujours un double de leurs manuscrits, et déclare dégager sa responsabilité au cas où l'un de ceux-ci viendrait à s'égarer.

Tout auteur déposant un manuscrit au *Mercury* est réputé avoir pris connaissance de cette disposition et l'accepter.

# MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS-VI<sup>e</sup>

## LA COLLECTION RELIÉE DU MERCURE DE FRANCE

(beau papier, maquettes originales,  
tirages limités et numérotés)  
comprend d'ores et déjà sept titres  
en douze tomes, dont sept épuisés

### ANDERSEN. — Contes

Traduction intégrale de P.-G. La Chesnais. 40 images en couleurs de Jacques Hartmann. Quatre tomes.

épuisés

### MADAME D'AULNOY. — Les Contes des Fées

Édition intégrale. 20 illustrations de Berthold Mahn. Deux tomes. Ensemble.

2.400 fr

### GEORGES DUHAMEL. — Les Livres du Bonheur

*Les Plaisirs et les Jeux, Les Erispaudants, Mon Royaume, Fables de mon jardin* réunis en un seul volume. Ornaments de Jacques Hartmann. Un volume.

1.200 fr

### RUDYARD KIPLING. — Les Livres de la Jungle

Traduction de Louis Fabulet et Robert d'Humières. Ornaments indo-persans du XVI<sup>e</sup> siècle. Deux tomes.

épuisés

### PAUL LÉAUTAUD. — Œuvres

*Le Petit Ami, In memoriam, Amours, poésies et essais* réunis en un volume.

1.800 fr

### LOUIS PERGAUD. — La Guerre des Boutons

20 dessins au trait en noir de Jacques Hartmann. Un volume.

1.200 fr

### ARTHUR RIMBAUD. — Œuvres

Texte intégral revu et corrigé. Un volume

épuisés

## HORS COLLECTION

### GEORGES DUHAMEL. — Chronique des Pasquier

Édition intégrale en un volume sur papier bible relié plein cuir, avec 83 photographies hors texte.

7.725 fr

### LOUIS PERGAUD. — Œuvres

Édition intégrale en un volume sur papier bible. 65 illustrations gravées sur bois, dont 16 hors texte en couleurs de Paul Lemagny.

épuisés